

Envolées balkaniques

Récit d'une Balinaise en roue libre



Félix Madika

éditions l'ère de rien – décembre 2025

Table

S'en aller, ou les Balkans comme horizon lointain d'une fuite en avant

En Grèce, une odyssée personnelle en quête d'Europe

En Albanie, une chute et un nouveau départ au royaume des aigles

Au Monténégro, des bouches pleines d'histoire à parcourir

En Croatie, des cités fortifiées et des rivages formidables

En Slovénie et en Italie, entre Mitteleuropa et Dolce Vita

S'en aller, ou les Balkans comme horizon lointain d'une fuite en avant

Fuir. M'enfuir. Se détacher et s'arracher. Pas les cheveux, mais des vieux, des lieux et des dieux. M'arracher. Comme une mauvaise herbe malaimée au milieu d'un jardin d'édén. Croquer la vie comme on croque une pomme. Briser la voix d'Adam pour paver la voie à Eve. Me casser pour ne pas me caser. Refuser de vivre l'enfer au paradis. Partir pour ne pas mourir mais pour renaître.

Balinaise, et fière de l'être, je fuis mon île dont le monde entier raffole. C'est du moins ce qu'on dit. Ce qu'on veut croire ou nous faire croire. Des balivernes pour un Bali en berne. On, c'est vous, nous, eux, c'est le tourisme international et ses brebis soumises, sous influence du capitalisme global lui-même entretenu par une armée d'influenceurs plus toxiques que tous les tubes de Britney Spears. Voilà donc mon île en sursis et mon destin en répit. En mode survie.

Journaliste, soucieuse de préserver mon indépendance, j'ai pu constater que chez nous ce n'était pas mieux que chez vous. Juste différent. Mais l'exotisme qui perdure empêche de percevoir la réalité telle qu'elle est. De voir les inégalités et les injustices qui, elles aussi, perdurent. Même si le décor inviterait de prime abord à une analyse moins désastreuse. Un décor n'est pourtant qu'un décor. Mais derrière ce décor de rêve il y a des corps qui crèvent. Des corps de femmes qui, trop souvent, vivent des cauchemars. Car si partout sur terre les mecs s'énervent parce que les femmes se moquent d'eux, les meufs, elles, luttent pour ne pas se faire dézinguer par les hommes. Un combat inégal s'il en est et qui n'a fait que trop durer. Qu'on cesse donc d'opposer, et de comparer, féminisme et masculinisme : le premier est un combat légitime et vital pour tout le monde, le second une lutte abjecte pour perpétuer autant le patriarcat que toute forme de fascisme. Combien de fois faut-il rappeler que le féminisme n'a jamais tué personne tandis que le machisme tue tous les jours ? La vague ultraconservatrice actuelle n'arrange rien.

Femme balinaise, journaliste, libre et engagée. Autant annoncer d'emblée le ton et la couleur : sans concessions et très typée, entre le café et le chocolat. J'ai décidé de prendre le large pour changer d'air. J'ai même mis les voiles pour échapper au carcan familial, aux injonctions sociales et autres restrictions religieuses. Le fait de déjouer les destins trop tracés, souvent ratés, qui hypothèquent tout espoir d'épanouissement, était à mes yeux une évidence. Il me fallait simplement franchir le pas. Nul doute que l'hindouisme, même radouci comme à Bali, n'a rien à envier à l'islam, au christianisme, et à toutes les autres croyances trop friandes de dogmes et de règles dont les femmes sont systématiquement les premières à subir le joug. La chaleur, de plus en plus étouffante, du soleil d'Orient, ne change pas la donne. Au contraire, elle l'accable.

Je suis donc partie avant qu'il ne soit trop tard. C'est mieux et même vital. Un jour d'été indonésien. J'ai embarqué sur un rafiot à l'allure miteuse et douteuse, à l'instar de celle de tout son équipage, à Tanjung Priok, le grand port javanais de Jakarta. Après un long périple, véritable odyssée qu'Ulysse n'aurait pas reniée, et Pénélope pas pu imaginer, j'arrive exténuée à destination, six mois plus tard, au cœur de l'été grec, dans la rade désormais chinoise du Pirée, à Athènes. D'un port et d'un été à l'autre, le seul aspect positif de cette entreprise maritime aura été la gratuité de mon entière expédition en échange d'accepter de faire la tambouille pour des matelots improvisés et des marins affamés. Six mois de galère sur mer et de combats terre-à-terre contre des humains en perdition. Un parcours de combattante où il m'a plus fallu braver les mecs déjantés à bord que la mer déchaînée au large. Je préfère vivre et conter l'aventure au présent que ruminer sur la mésaventure pénible d'une traversée certes épique mais toxique. J'ai survécu à l'épreuve. N'est-ce pas déjà formidable, à notre époque où la tragédie devient la norme, où la prédateur viriliste se lâche de façon bêtement vengeresse, et où l'éthique est clairement restée à quai ? Je débarque en Europe pour trouver la lumière. En juin 1944 le débarquement allié a libéré la France puis le déjà vieux continent, en juin 2025 mon propre débarquement m'a libéré de l'oppression patriarcale et politique d'un Orient lointain, lui

aussi tenté aujourd’hui par l’autoritarisme. L’histoire n’en finit pas de se répéter et tout le monde s’en fout. Mais pas moi. Une autre traversée m’attend. Je m’en vais le cœur léger et l’esprit libre sur la route côtière des Balkans. Je dirais presque la fleur au fusil mais ce n’est plus d’époque. Choisir la vie maintenant. Reléguer la survie de ce passé qui se doit de trépasser au plus vite. Mon but.

Du Pirée, trop contente de quitter la meute de mâles alpha trop longtemps supportée en mer, je monte dans un bus en direction du quartier d’Exarchia, au centre de la capitale grecque. Enfin seule. Même entourée d’autres passagers, anonymes ceux-là. Du bonheur à l’état brut. Seule et bien portante. Une survivante de plus. Exarchia est une ex zone alternative de tendance anarchiste, ex car la crise économique et surtout les touristes sont passés par là : le quartier s’est rapidement gentrifié jusqu’à en perdre son âme. Rien de nouveau sous le soleil du libéralisme de la société des loisirs, c’est partout la même chose, la même histoire, la même désolation. On y trouve maintenant plus de bobos que d’anars. Sur les terrasses blindées des cafés branchés, on parle plus anglais que grec. On y discute plus de yoga que de révolution. Oubliant qu’on peut aisément être adeptes des deux voies du mieux-être : physique et individuel, politique et collectif. Et puis il vaut mieux être en bonne forme devant une mauvaise compagnie de keufs. Ce quartier en connaît un rayon en matière de rébellion et d’insoumission, enfin, tout ça c’était avant. J’en profite quand même pour arpenter les escaliers tagués du quartier, mater les œuvres des artistes de rue, siroter un café et traîner dans les dernières librairies libertaires qui tentent de résister.

Demain, urgence oblige, on aura besoin de tout le monde, hipsters et zadistes, néo-bobos et anciens provos. Ce que je vois dans ce quartier d’Athènes, comme ailleurs dans la ville, me fait penser à ce que j’ai vu ces dernières années à Denpasar et bien sûr à Ubud, chez moi à Bali. Comme quoi changer d’hémisphère ne revient pas nécessairement à changer d’atmosphère. C’est même une lapalissade. Je suis en Europe, je dois m’adapter, y compris en ce qui concerne la culture

linguistique. Mais je reviens immédiatement à la politique puisque si je n'y retourne pas c'est de toute manière elle qui viendra s'imposer à moi. Si la mobilisation de toutes et de tous doit évidemment être générale, c'est bien autour de la jeunesse que les espoirs les plus crédibles se fondent pour vraiment changer de monde et de modèle. Il ne faut pas se leurrer. En Asie surtout, maintenant en Afrique, demain en Europe et aux Amériques, la génération Z montre la voie, et lorsque toutes les portes du futur se referment brutalement alors toutes les issues de secours demeurent possibles et dorénavant envisageables. Ce n'est peut-être pas une révolte de plus ou un énième printemps des peuples mais l'aube d'une révolution dont les acteurs et les actrices n'ont absolument plus rien à perdre. Voilà venu le temps de la destruction créatrice à l'échelle politique. Les millenials, sans évoquer les générations précédentes encore plus déconnectées, n'ont pas eu l'audace nécessaire pour renverser la table de l'histoire, trop occupés qu'ils ont été et sont toujours à se faire une place au soleil, entre carrière, famille et consommation, et autres vieilles lunes transmises par leurs darons et leurs ancêtres. Il faudra bien que les choses bougent.

J'ai d'abord quitté Bali pour quitter un mec toxique. Une première grande et double victoire. Sur le mal et le mâle. Prendre de la distance est salutaire. J'ai aussi quitté l'Indonésie – où pourtant la jeunesse s'active à lutter en faveur de lendemains meilleurs – pour explorer le monde, ses beautés et ses réalités, m'imprégner d'autres expériences et mieux apprendre à vivre au lieu de survivre. Me reconstruire et, pourquoi pas, reconstruire un autre univers autour de moi, plus sain, plus libre, plus joyeux. J'ai enfin compris qu'il y avait tant à faire ici-bas, sur Terre, pour rendre notre planète plus habitable. Plus désirable. Au lieu de tout détruire, défricher, défoncer, pour proposer au final, aux seuls élus survivants, un déménagement sur Mars.

Pour l'instant, personne n'est encore obligé de croire aux projets orwelliens des crétins milliardaires, masculinistes et fascisants, de la Silicon Valley. Mars attaque, non merci. En somme, une nouvelle solution finale pour en finir avec le surplus numéraire de vivants gênants, avec les « déchets humains » comme d'aucuns les appelaient autrefois. Le

problème ? C'est que hier c'est aujourd'hui, voire déjà demain. Ceux qui souhaitent coloniser Mars à l'avenir sont les mêmes que ceux qui sont déjà, au nom de la paix et du business, en train de transformer Gaza en terre brûlée, la bande en riviera, et les Palestiniens en parias, à expulser ou à défaut à exterminer. Le fascisme, on sait comment ça commence, mais jamais exactement comment ça se termine...

No pasaran. Pas avec moi. Femme, jeune et racisée, je ne veux pas de ce monde. Je dois donc m'en inventer un autre. L'histoire n'est qu'un indécent recommencement de tragédies. J'ai été menacée dans mon pays, l'Indonésie, cette grande démocratie parfaitement bancale, après avoir dénoncé, avec tant d'autres compatriotes, les crimes impunis commis dans le passé par le nouveau président Prabowo et ses amis militaires. Ce gars, misérable Trump tropical, a du sang sur les mains, du sang est-timorais notamment, mais « le président TikTok » a réussi à séduire les crédules électeurs indonésiens, fascinés par la figure d'un chef paternaliste. Aussi piètre danseur que son modèle étasunien, Prabowo s'est trémoussé en ligne et a gagné son pari politique. Affligeant. Sans doute le prix à payer en démocratie toujours dirigée. Ici comme ailleurs, le système démocratique perd de sa crédibilité, il y a urgence à repenser ses modalités et même ses fondements, à l'heure du tout-numérique et des nouveaux totalitarismes.

Je suis attablée dans un café à Exarchia. Ma voisine ne décroche pas d'Instagram mais réussit toutefois à prendre une vingtaine de photos de sa copine en moins de cinq minutes. Et je réfléchis au désenchantement de nos démocraties fragilisées et en sursis. En Indonésie là-bas, en Grèce ici. Et en ce moment dans le quartier d'Exarchia où j'aperçois à l'autre bout de la rue des policiers casqués en faction, prêts à dégainer, même s'il n'y a absolument personne en face pour les menacer : ainsi s'impose la force dite légitime. Et abdique-t-on de l'état de droit et de la liberté d'expression. Le droit de manifester est mis à mal et le sens même de la révolte doit trouver un nouveau chemin. Ça cogite dans mon bocal, je recommande un café, mon voisin me prend pour une influenceuse asiatique, et je constate que rien ne sera simple. Changer nos regards, nos

comportements, nos mentalités. Voilà des chantiers pour demain qu'il me faut attaquer dès ce jour. Quitter les écrans des smartphones et redescendre dans les rues. En roue libre.

Mon objectif premier n'était pas de débattre de psycho de bistrot ou de politique internationale mais de me mettre en quête d'une bicyclette bon marché. Je dois tout de même acquérir un bolide solide car mon idée est de parcourir environ 3000 km entre Athènes et Gênes. Une forme d'hommage à deux cités qui, à mes yeux, symbolisaient quelque peu les points de convergence (et de chute) de la lutte anticapitaliste. Des lieux, voire des sommets, dont on est hélas trop vite descendus. Une autre époque, c'était il y a bien longtemps. Mais le combat pour les idées ne connaît pas la crise et la nostalgie est mauvaise conseillère.

Dans une boutique située à la périphérie de la cité, après d'âpres négociations, j'ai réussi à dégoter un bon vélo pour pas cher. Une autre tranche de ma vie peut commencer. Après la mésaventure sur mer, place à l'aventure sur terre. La vie ne vaut d'être vécue qu'avec passion et déraison. Avancer sur les chemins du monde et vers une meilleure connaissance de soi. Voir devant et vivre debout. Que puis-je espérer de mieux et de plus beau ? Rien si ce n'est de ne pas tomber trop rapidement et trop durement du haut de la selle de ma nouvelle monture. Vivre debout est une exigence et une évidence. Sauf à vélo où la joie de l'instant se vit en mode assis. Le cul rivé sur la selle et les yeux grands ouverts. C'est dans ces conditions optimales que je m'apprête à laisser Athènes derrière moi. En pédalant allègrement vers l'ouest.

Cap donc en Occident. Depuis Bali, je n'ai cessé de quitter l'Orient mais ma conquête de l'Ouest sera pacifique, lente et conviviale. Pleine de gratitude, j'espère également rencontrer un Nouveau Monde bienveillant à mon égard. Un sacré défi à notre époque tourmentée. Une Balinaise, voyageant en solo et à vélo, à travers les pistes longeant le vaste littoral balkanique, ça ne doit pas courir ni les rues ni les routes. Je suppose aussi que cela ne devrait pas effrayer grand-monde. Ma vie recommence. Elle redémarre sur les chapeaux de deux-roues. Une vie belle et libre sinon rien.

En Grèce, une odyssée personnelle en quête d'Europe

J'enfourche ma monture et je m'élance tranquillement vers Eleusis et Mégare. Derrière, la belle Acropole disparaît de ma vue à coups de pédales et d'avancées sur le bitume urbain très fréquenté. Eleusis garde ses mystères bien enfouis. Secrets de voyage spontané et joie de la perdition volontaire. Le mois de juin est déjà bien entamé. Ce n'est que le début de la haute saison touristique mais Athènes et sa région vivent déjà à l'heure du surtourisme. Un sacré bordel. Sur la route et dans les têtes. Seules les calculatrices semblent ne pas perdre le sens des réalités. Enfin les réalités vendues à un monde libéral qui ne jure que par les chiffres. Le voyage relève également toujours davantage du voyeurisme.

Pendant mon escale athénienne, j'ai arpentré les pentes bondées conduisant jusqu'au Parthénon, puis les allées du musée archéologique. Même dans ce dernier, au milieu d'un festival macabre de selfies, on se bouscule devant les statues des dieux à poil, ou en face du fameux masque mortuaire d'Agamemnon. L'or qui flashe attire tous les regards. A l'instar de l'argent qui nourrit le business touristique jusqu'à la nausée. Tout cela est bien beau et mérite le détour comme on dit. Mais de l'Acropole joliment perché au quartier fréquenté de Plaka, en passant par l'inévitable duo souvlaki-bouzouki en soirée, il est temps de passer à autre chose. Du calme après le vacarme. Du sens et un peu de décence. Bref, c'est le moment opportun de prendre la route.

Retrouver une solitude régénératrice et une sérénité lente et silencieuse. Mais en écoutant quelques formidables morceaux de *rebetiko*, ce blues grec venu des bas-fonds du port du Pirée, censuré sous la dictature de Metaxás, mais chanté et dansé depuis les calendes grecques par les marginaux en tout genre. Me voilà déjà loin du tourisme de masse.

Enrichie de ces mélodies mélancoliques, quel plaisir de quitter la foule urbaine en pédalant vers d'autres cieux et avec d'autres dieux. Le tout sous un soleil grec au zénith, qui n'a rien d'une aube dorée, et sous le sceau de la déesse Europe, jadis

volée à ce Proche-Orient, qui ne semble plus proche que de nom. Mon odyssée est de me faire passer de Shiva à Zeus, ce qui n'est pas rien, même si le coup de foudre reste à venir. Ou à éviter. En attendant de cibler le ciel, la route est terre-à-terre, et me renvoie vite au réel.

A peine une trentaine de kilomètres à l'ouest de la capitale, voilà déjà deux fois que des gars apparemment du cru ne peuvent s'empêcher de se manifester à mon égard. A mon passage, ces mâles testostéronés s'autorisent crânement à me « féliciter », d'une singulière manière, qu'eux seuls sont en capacité d'apprécier. Objet à convoiter et à conquérir la femme n'est pas un sujet pour eux. De prime abord, rien de nouveau, sauf que ça me fatigue toujours. Deux groupes de mecs pour deux réactions, très différentes, et pourtant toutes les deux inscrites dans la trop longue histoire du patriarcat.

Le premier groupe de deux gars, installés à un café en bord de route, applaudissent à tout rompre lors de mon arrivée devant eux. Parce que femme, d'autant plus étrangère et à vélo, même pas en danseuse mais quand même en pleine montée, je représentais à leurs yeux l'archétype de la femme puissante. Celle qu'ils respectent, presque autant que leur mère, mais pas au point de l'avoir à leurs côtés dans leur vie, voire dans leur lit. L'indomptable énergie du sexe mal dit « faible » inquiète et désarçonne l'homme en face. La puissance féminine terrorise encore tellement l'homme qui manque d'assurance, au point que celui-ci pour survivre à l'altérité ingérable se transforme en monstre. C'est bien là notre drame séculaire.

Le second groupe, composé de trois gaillards, marche nonchalamment le long de la route. Comme un seul homme, si l'on peut dire, les trois placent leur pouce en l'air et aussitôt hurlent à mon passage comme s'ils avaient soudain une bite à la place du cerveau. C'est qu'il n'est pas facile d'être dans la tête des mâles, qu'ils soient en rut ou pas. Je constate qu'ils ont, ainsi qu'en témoignent leurs yeux globuleux et leurs langues pendantes, maté mon fessier en mouvement, ma queue de cheval au vent, et mes seins qui pointaient évidemment carrément vers le ciel ! Tout ça si on suit le strict cheminement de leurs fantasmes issus de leurs frustrations mal contenues. Le corps

n'est pas la tête. Et les hommes, surtout de type alpha, donc un peu bête, bêtes et bâtards comme on voudra, sont tellement prévisibles. En tout cas pas de quoi me décourager ou m'intimider pour m'attacher au bien-fondé de ma mission libératrice et cyclopédique. Voire, car il faut viser loin, libertaire et encyclopédique. Mais c'est là une autre paire de manches.

J'ai beau rêver comme une folle en appuyant sur les pédales, ma vocation de journaliste dépasse celle de poète, et me rattrape toujours trop vite. Le réel s'impose devant l'âpreté du monde. Ainsi, en traversant le village d'Agioi Theodoroi, je perçois immédiatement, avec une évidence troublante, que l'univers des humains est divisé en trois parties difficilement conciliaires : d'abord, les touristes blancs, blonds et blindés, arpantant les boutiques et les cafés, même dans cet endroit éloigné des hauts-lieux touristiques ; ensuite, les autochtones grecs qui, en bons et froids soldats du capitalisme, profitent de la manne des visiteurs, rejetant dans l'ombre de leurs affaires pas toujours très claires leurs congénères plus pauvres ou moins malins ; enfin, les migrants classiques et autres réfugiés récents qui triment sur les routes, dans le bâtiment et dans les champs, eux qui n'ont que leur force de travail à revendre et qui sont plutôt noirs de peau. Du coup je me souviens que dans l'Antiquité, la démocratie athénienne était déjà bien imparfaite, excluant les métèques et les esclaves. Je comprends aussi pourquoi l'évolution seule ne suffit pas et que pour avancer il faut régulièrement des révolutions. Sans doute n'y en-t-il pas eu assez au fil des siècles passés. Plus prosaïquement, je note que le seul véritable atout des migrants, comme pour moi, c'est d'être bronzés naturellement. Aubaine et malédiction. Surtout une maigre compensation dans notre monde voué au capitalisme débridé.

En arrivant à Corinthe, tiraillée par la faim, je m'arrête devant une boulangerie. J'achète un pain tout ce qu'il y a de plus normal, passant vite à l'anglais, après un « kalimera » de pure politesse. Sans dire un mot, la boulangère m'imprime un ticket de caisse sur lequel je peux lire 5 €. Je la fusille du regard. En moins de deux, elle capte qu'il ne faut pas me prendre pour une conne, ce qu'elle a essayé, supposons disons que j'étais

japonaise ou chinoise, ce qui n'est aucunement une bonne raison. Pour les Occidentaux, qui n'ont pas l'habitude de s'embêter beaucoup, les Asiatiques sont tous pareils, donc des Chinois. Simple, clair et efficace. Cela évite aussi de penser et de sortir de sa lamentable zone de confort. Et puis qui ici a déjà aperçu une jeune fille balinaise à vélo en rade dans ce coin paumé de Grèce ? Il n'empêche. Etrangère et basanée, c'est raccord quand il s'agit de trimer et d'être pas ou peu payée, mais quand la moderne métèque s'avance à la caisse, c'est précisément pour y passer : on exige de sa part de raquer le prix fort comme si, en bonne touriste bourge de Dubaï, elle était la proie idéale qu'il convient de truander. L'Européen – ou la boulangère ici – voit dans l'étrangère devant lui ce qu'il a envie de voir. Avec des siècles de discriminations à digérer, ou plutôt pas. Même à Corinthe, le célèbre canal éponyme a bon dos, même s'il ne tient pas vraiment la voie. Certes ancré dans l'histoire ancienne, il ne possède ni la renommée ni l'envergure des canaux de Suez ou de Panama. Il faut que les Grecs, qui ne sont pas tous des dieux, et encore moins des Apollons, redescendent sur terre. Ils ont oublié que siéger sur l'Olympe ça se méritait. Pour finir, la boulangère ayant saisi le caractère tête de la Balinaise prostrée devant elle, esquisse un énorme sourire commercial, avant de me demander de payer 80 centimes. Le prix local à défaut d'être le juste prix. Une preuve supplémentaire qu'il ne faut jamais rien lâcher. En voyage, il en va parfois de la survie même du trip, car une fois sur la paille le routard désargenté mue vite en vagabond. Et alors le paradis s'apparente soudain à l'enfer.

Dans un café branché au centre de Corinthe, une serveuse bienveillante et joyeuse m'indique un hôtel susceptible de ne pas ruiner alors que je n'en suis qu'au début de mon périple. Ici j'ai eu droit à un sourire franc et sincère de la part d'une belle âme qui s'éreinte des heures derrière un bar. Partout les gens sont différents. A commencer par ceux qui, croit-on, se ressemblent. Pas la peine d'invoquer la couleur, la religion ou la nationalité. L'altérité est un don du ciel pas de dieu.

Les touristes n'ont pas encore trop envahi la cité corinthienne même si la haute saison approche. Pour l'heure, la

convivialité fait de la résistance, ce qui est bon à prendre. En partance ensuite vers Patras, en longeant cette immense mer intérieure, sorte de frontière naturelle avec le Péloponnèse, je passe par Kiato et même par un bled au doux nom de Velo, ce qui n'est pas pour me déplaire, compte-tenu que parfois sur la route les moments de distractions se font rares. Progressivement, cette route côtière devient plus agréable, moins fréquentée aussi.

Je me pose à Akrata, un village tranquille face à cette mer intérieure à l'allure de lac géant. Bercée par le bruit apaisant des vagues, je me réveille le matin au son de la trompette du voisin. Une aubaine. Il jouait bien et entamer la journée sur du jazz très cool était de bon augure pour la suite. Après un moment il faut cependant repartir. Remonter sur la selle. Pédaler vers l'inconnu. La pluie vient de cesser. Parfait timing. J'ai un instant songé prendre le fameux train à crémaillère reliant, sur 22 km, Diakofto aux abords du lac à Kalavryta situé sur une colline à près de 800m d'altitude. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Un brin masochiste, j'ai opté pour l'effort et donc entrepris la grimpette, avec sa route en lacets, pittoresque mais éprouvante. En montant, je rame même si je pédale, je transpire à grosses gouttes malgré un climat qui se rafraîchit au fur et à mesure qu'on gravit la montagne. Tout cela pour une étape à but historique.

Le village de Kalavryta est tristement célèbre pour le massacre du 13 décembre 1943 perpétré par les troupes nazies en représailles à la mort de 81 soldats allemands. Le village est cerné dès le 9 décembre. Toute la population masculine, âgée de 14 à 80 ans, soit au total 1436 hommes, a été abattue à la mitrailleuse à la lisière du village, avant que celui-ci fut incendié. Seuls 13 survivants réchappèrent de cette tragédie qui rappelle celle d'Oradour-sur-Glane en France à la même période. J'ai opéré ce détour à Kalavryta pour voir ce site mémoriel et notamment le musée de l'holocauste érigé dans cette cité martyre. Le musée est établi dans les murs de l'ancienne école primaire, transformée entre 1941 et 1943 en camp de concentration par l'occupant italien, relayé ensuite par les troupes allemandes en décembre 1943. Ces jours funestes des

12 et 13 décembre, après que la population ait été rassemblée puis triée, les femmes et les enfants ont été enfermés dans les salles de l'école, tandis que les hommes et les adolescents ont été conduits sur la colline de Kapi où ils ont été froidement exécutés. Un monument historique rappelle aujourd'hui ce terrible souvenir dans l'enceinte du musée.

Après ce détour par l'histoire, retour au présent et à la descente qui s'annonce. Une cinquantaine de kilomètres plus bas, et au moins dix degrés en plus aussi, j'échoue à nouveau près du lac, à Aigion, modeste et charmante bourgade. La nuit je repense à Kalavryta et au calvaire de sa population à l'époque. Et comment ne pas penser à toutes les autres victimes de la barbarie du même genre, au passé comme au présent, du Cambodge au Rwanda, de la Bosnie à Gaza, hélas la liste n'est pas exhaustive. En longeant le lendemain le littoral lacustre, je parcours des paysages variés et somptueux, jouxtant une côte de plus en plus découpée. Avant Patras, je bifurque avant l'immense pont, réservé à ceux qui ont payé et opté pour l'autoroute. Pour les cyclistes, ledit progrès les a ici oubliés et laissés clairement sur le bord de la route. Un bien pour un mal. Comme souvent, non ? Je me dirige vers l'embarcadère du ferry, unique alternative pour rejoindre l'autre rive. Là, trois énormes ferries attendent les chalands et les voyageurs pour engager un autre passage de ce large détroit.

Franchement, j'ai l'impression d'être chez moi à Bali, en train de patienter pour prendre le ferry de Banyuwangi à Gilimanuk, entre Java à Bali. Sauf que ce dernier est nettement plus bondé que son pendant grec. Sans être particulièrement mauvaise langue, c'est sans doute aussi pour cette raison que les ferries indonésiens terminent plus souvent leur course au fond de l'océan que leurs homologues grecs. Deux autres nuances non négligeables sont à relever : ici, le transport est gratuit, une excellente surprise pour moi ; puis, de part et d'autre du rivage, se font face deux imposantes forteresses. Ces antiques vestiges guerriers illustrent en quelque sorte le fait que pénétrer jadis dans cette mer intérieure, en venant de la mer Ionienne, relevait tout simplement du viol du domicile sacré des anciens grecs. J'accoste pour ma part très pacifiquement au modeste port

d'Antirio, justement gardé avec fierté par son château, même si le hameau ne paie pas de mine, le tour s'effectuant en à peine dix coups de pédale.

Pensant une minute me reposer dans ce lieu calme et sympathique, je m'arrête pour manger puis, requinquée comme par magie, je décide de poursuivre, mue par le désir d'aller explorer plus avant cette nouvelle partie côtière. Bonheur de l'imprévu. Joie de l'instant. Je n'ai jamais compris les gens qui réservent leurs nuitées à l'avance. Encore moins ceux qui prévoient leur séjour dans les moindres détails. Ou les vacances qui suivent la cadence du travail. Au Club Med ou ailleurs, on bagage bien les clients comme les chiens. De peur sans doute de les perdre ou qu'ils aillent fourrer leur nez ailleurs que dans l'espace vacancier réservé. Des moutons qu'on enferme au sein d'enclos. D'aucuns savourent tellement leur servitude volontaire sous le soleil qu'ils en redemandent et reviennent dès l'année suivante. Brebis galeuse ou mouton noir, voilà mon joyeux destin. Je ne l'échangerai contre rien. Sinon toujours plus de liberté dans un monde qui se referme. Se cloître sous le poids de la peur. Il faut bien le reconnaître, à vélo, les neurones ne chôment guère, et les pensées aussi vagabondent en roue libre.

Me voici maintenant aguerrie et rassasiée fin prête à repartir vers la ville de Missolonghi. Une belle cité historique, marquée par la résistance face aux invasions turques au XVIII^e siècle, dont témoignent les nombreux musées intra-muros du modeste centre-ville. Dommage toutefois qu'en dépit des jolies ruelles pavées, partout se met en scène une overdose de patrimoine, l'ensemble pour accueillir plus de visiteurs et augmenter le chiffre d'affaires des commerçants et des restaurateurs. Ici, comme en tant d'autres lieux prisés traversés lors de mon trip, on rénove des quartiers, on construit des routes, on embellit, on artificialise au nom de la tradition. Cette overdose patrimoniale sur fond d'affaires juteuses abîme une majorité de sites et surtout hypothèque l'esprit des lieux. Au bout du compte et du village, ni les touristes, ni les habitants, n'y trouveront réellement leur compte. Les premiers fuiront l'excès de commercialisation, les seconds risqueront d'y perdre leur âme. Evidemment ce constat s'applique à des milliers

d'autres cas, en Grèce, à Bali et ailleurs. Alors, en attendant la catastrophe annoncée, le business prospère et les clients affluent, et tout le monde – ou presque – se paie sur la bête. La nature et la culture en auront pour leur frais, dont la note s'avère d'ores et déjà salée. Quand la fête sera finie la gueule de bois fera date. Une fois ce triste bilan avéré, Missolonghi vaut résolument le détour ! je vais même y dormir et m'y sentir à l'aise.

Le lendemain, je remonte sur mon destrier et reprends la route, vers une autre destination de choix, Amphilochie. En chemin les pauses rythment ma course à échelle humaine. Je n'ai pas de montre mais du temps. Parfait lorsque les paysages et les étapes sont magnifiques. A seulement une douzaine de kilomètres au nord de Missolonghi, une première halte s'impose à mon regard sinon à mes mollets. Il s'agit d'Etoliko. Un petit bled tout mignon, sorte de presqu'île posée sur un lac gigantesque qui prend au nord le nom de lagune d'Etoliko. Un bon café en face d'une église orthodoxe au milieu du village, un petit tour du propriétaire communal, et déjà je repars, la fleur au guidon. Je suis alors toute guillerette. Super. Car c'est mieux de repartir avec un moral d'acier. Je ne savais pas que la route qui m'attendait sous peu ne serait pas de tout repos. Et c'est même peu dire. C'est fou comme c'est bien de ne pas savoir ce qui vous attend. Parfois, si je savais la suite des événements, franchement, je serais plutôt restée à l'hôtel pour glandeur au lit ou en train de bouquiner tranquillement au café. On ne prend pas la route pour en baver. Pas moi en tout cas. D'où l'importance de l'inconnu en voyage.

C'est aussi la raison pour laquelle j'utilise avec grand plaisir un GPS très moyen, souvent inefficace, qui m'envoie parfois sur les roses. Sur des lieux improbables. Avec des galères incroyables. Et des aventures inimaginables. Mes proches ont des difficultés à comprendre pourquoi je n'opte pas pour la sécurité et donc le dernier cri de la technologie... J'ai beau tenter d'expliquer ma démarche, ce n'est pas simple à notre époque un brin anxiogène, où l'idée consiste à essayer de contrôler tout ce qui nous arrive, et même ce qui ne nous arrive pas. Pendant qu'on marche ainsi sur la tête, j'avance à vélo dans

le flou complet. C'est ce qui me plaît. Sentiment de plénitude et imprévus garantis. Ce n'est pas du masochisme de ma part mais juste du bon sens. Celui de dégoter la bonne voie plutôt que d'atteindre la destination à tout prix.

J'ai encore le souvenir, il y a quelques mois, alors à vélo dans l'est de Bali, de m'être joliment paumée à seulement une quinzaine de kilomètres d'Amed. C'est tout moi ça, me perdre chez moi. Perplexe, je déboulais d'abord sur un sentier au mieux pédestre, entre rizièrerie et forêt, puis soudain, j'arrive avec une joie non feinte sur un site clandestin où se déroulait un combat de coqs particulièrement palpitant. J'avais beau être une locale et sur mon île indonésienne, le fait d'être une femme à vélo et de débarquer incognito dans ce lieu presque inaccessible, de garer ma bécane à côté du stand où on servait du café, et surtout d'aller scruter les mecs balinais en transe, a eu son petit effet : pendant un court instant, leurs regards ont quitté les coqs qui se trucidaient entre eux dans l'arène pour se porter sur le visage en sueur de l'étrange cycliste qui s'était forcément perdue en route... Evidemment, ce genre d'aventure qui survient chez moi à Bali a d'autant plus de chance d'arriver ailleurs sur la planète. Ça n'a pas raté. C'était mon jour. Merci à mon GPS pourri et dépassé. Je pédale donc en direction du beau village d'Amphilochie. Mais il est encore loin et mes muscles ressentent déjà le mauvais coup qui pointe.

Première déroute, je rate une sortie et me retrouve dans un hameau assez improbable où je m'installe en terrasse à la seule table de l'unique bistrot du coin, de ce bled nommé Kalyvia. Belle surprise, moment de grâce dans tout périple spontané, l'aubergiste engage la conversation. Et au lieu de me draguer comme un gros lourd, là on sent le passif, il m'interroge sur l'Indonésie, puis sur mon ressenti sur la Grèce et ses habitants. Excellent café et heureuse discussion. Du pur bonheur que ce type d'échanges aussi sains que sincères. Encore merci au GPS foireux à l'origine de l'accident de parcours. Il existe bien des accidents qui sont des bénédictions. Mais n'exagérons rien.

Seconde déroute, et là d'un coup c'est moins drôle, quoique. Je me retrouve à circuler à biclou au milieu d'un

champ en friche, une « route départementale » selon mon super GPS, dont on a déjà pu constater les incroyables performances. Le champ donne ensuite sur une piste, avec graviers et rochers, qui longe de près ou de loin une autoroute à péage entièrement vide. Modernité aberrante. Je trime sur la rocallie tandis qu'à côté personne n'emprunte les quatre voies bitumées. L'argent hélas guide nos actions, nos politiques, nos pas et donc nos roues. Nul doute qu'il y aurait ici aussi matière à revoir l'aménagement du territoire. Je reste stoïque, soit calme en version grecque, et poursuis ma piste en espérant ne pas crever sous la pierrière. Jusque-là rien de grave. Il suffit que la machine tienne le choc et le corps aussi. Il s'agit ensuite d'atteindre la fin du calvaire, en principe – je positive – au bout de ce chemin parsemé de rocallies en tout genre. Le problème, c'est que parfois, ça va de mal en pis, comme on dit. Quand on le vit c'est encore plus éprouvant. Le soleil brûle ma peau, malgré mon accoutrement ultra couvrant que ne renierait pas une Talibane pro régime, et j'ai de plus en plus faim, ma gourde d'eau est vide, et pour couronner le tout, ça n'arrête pas de monter, monter, et remonter...

Il ne manquait à ce tableau apocalyptique que la pluie, le gel, la neige et la tempête. Je repositive. En me disant quelle chance de ne pas encore avoir crevé un pneu, ou les deux, et qu'il ne pleuve pas en ce moment. Bon, cela marche un temps, mais le réel s'impose vite à moi. Je suis totalement épuisée, trempée, exténuée. Pas encore désespérée mais absolument naze. Seule consolation mais elle est puissante : ça ne peut maintenant qu'aller mieux. Le syndrome du fond du trou. On ne peut que remonter. Le puits et pour moi la pente. Là, malgré toute ma bonne volonté, « merci le GPS », je ne le dis plus du tout. Je le maudis même si je ne dis mot. Après l'effort, le réconfort ; après la pluie, le beau temps, même si la pluie est restée en option. Je vois enfin le bout du chemin en forme de tunnel. Au moment où l'on arrive à bon port, aussi étrange que cela puisse paraître, on revit et on oublie tout. C'est un peu comme les mauvaises histoires d'amour. Le cauchemar enduré disparaît au profit du rêve évanoui soudain retrouvé. La mauvaise expérience peut doucement se métamorphoser en

superbe souvenir. Notre cerveau semble friand de ce genre de supercherie qui consiste à faire muer un cauchemar en beau songe. Combien de voyageuses ont un jour raconté de formidables aventures qui furent au préalable d'horribles mésaventures ? Tout voyage est d'abord un mythe. Une histoire qu'on se raconte. Un récit qu'on s'invente. Un imaginaire qu'on se forge. Au point d'y croire plus que de raison. Mais au tourisme convenu et préfabriqué on préférera inlassablement la magie du voyage.

Toujours est-il qu'au bout de ce sentier devenu lumineux j'atteins, fatiguée mais heureuse, la magnifique cité d'Amphilochie. Elle ne pouvait qu'être merveilleuse. Une douche, un repas, un lit, du repos. Les petits bonheurs simples sont souvent les meilleurs. A quoi de plus réjouissant pourrais-je aspirer à cet instant précis ? La richesse du vécu. On se contente de peu qui s'apparente à beaucoup. L'apprentissage sur le terrain de la sobriété qui renvoie à l'essentiel. Dans nos vies et de nos envies. C'est dans ces moments de grâce que la vie fait sens. Que le voyage se justifie pleinement et que les épreuves apparaissent d'un seul coup initiatiques.

Tour en reprenant des forces, j'écoute de la musique grecque et indonésienne, en recherche d'inspiration. J'écris d'autant plus aisément que pendant trois jours il n'y avait pas de connexion Internet. Encore un mal pour un bien et une autre leçon de sobriété, ici numérique, qui réinvite à la vraie vie. Il est sain de revenir au carnet et quitter l'écran. Dommage que souvent c'est à la faveur d'une panne technologique ou d'une absence de connexion. Un jour prochain, qui n'est plus si éloigné, les humains déconnectés seront les êtres les plus connectés à la réalité. Les seuls. Et même les derniers à pouvoir encore penser, argumenter, critiquer, mais aussi douter, ressentir, s'émerveiller, aimer, en un mot vivre. Vivre libre : deux termes en danger de mort.

Retour sur le pavé. Sous lequel aucune plage n'est dans l'immédiat à espérer. Certes, la côte grecque regorge de criques fabuleuses et de sable blanc donnant sur une mer immaculée, mais le mot côte renvoie d'abord – en tout cas pour les marcheurs et les cyclistes – à de la grimpette, de l'effort et de la

sueur. Il faut me rendre à l'évidence. La Grèce est une terre entourée d'îles. Comme Bali. La Grèce, avant d'être une île des dieux, est le paradis du dénivelé. Comme Bali. Le panthéon divin et les pentes raides du monde grec n'ont rien à envier à son équivalent balinais. Ici et là, la montagne se jette à la mer, c'est aussi majestueux que dangereux. Surtout pour les cyclistes. Les dérives terrestres précèdent les rives maritimes. Le défi consiste à gravir les sommets assez rapidement et de ne pas dégringoler trop rapidement en direction du littoral. Mais comment monter vite et descendre lentement ? Ce n'est pas humain. Alors je fais comme je peux. Au mieux.

En me confondant avec l'environnement et en domptant le cycle. En prenant le temps qu'il faut et en m'adaptant au temps qu'il fait. Rien ne sert de bousculer les éléments, mieux vaut s'y adapter. Il n'est pas question ici de douteuse flexibilité libérale mais de simple respect du rythme de la nature. Celle du dehors et celle du corps. Il ne faut néanmoins pas se mentir non plus. Donc me rendre à l'évidence. Bali, j'en connais un rayon, est sans doute le dernier endroit pour faire du vélo. La Grèce aussi. C'est pourquoi j'aime terriblement y pédailler sur ces îles impossibles à négocier. J'ai l'esprit de contradiction. On me le répète depuis le berceau qui, à Bali, se réduit à un sarong, voire à un hamac qui se balance, au rythme des comptines locales et rurales.

Si vous désirez passer des vacances tranquilles à Bali ou en Grèce, préférez la natation au cyclisme, le bain de foule au vélo solitaire, les séjours thalasso aux délires en cyclo. Ou encore le transat peinard en bord de mer calme plutôt que la galère agitée qui vous portera jusqu'au bord de la crise de nerfs. En misant tout sur le farniente, vous allez grave vous embêter mais au moins vous serez relax. N'est-ce pas ce que la forte majorité des touristes recherchent désespérément ? Ces îles, originellement, ne sont pas sorties de terre pour accueillir la misère du monde, et donc les hordes de terriens stressés. C'est raté. En Asie comme en Europe, les dieux ont mal anticipé. Aujourd'hui cela donne le surtourisme et des cocktails à 10 € sur des plages bondées et polluées. Décidemment très peu en forme, les dieux ont également mal conçu les êtres humains,

sans doute un peu trop à leur image. Le souci c'est qu'il convient de faire avec ça. Et ça n'est pas joli. Pas de plan B ni de planète B. *Initials BB*, autre temps, autres espoirs. 1968 paraît très loin, depuis longtemps déjà Gainsbourg n'est plus et Brigitte Bardot est devenue réac. Aujourd'hui, les espoirs sont douchés et le mauvais temps est partout, c'est juste un énorme merdier sur terre.

Je positive. Aucune raison de se résigner à l'ère de tous les renoncements. Pour moi, le choix est vite fait : le parfait duo vélo-rando, car quand ça grimpe trop je descends de la selle pour marcher, contre le minable duo plage-farniente, qui consiste à déambuler, bourré ou non, du sable à la piscine via le bar. Cela étant dit, il faut être un peu inconscient ou même idiot pour s'aventurer à biclou dans ces îles. J'assume. Pas un jour ne se passe sur la route sans que je m'interroge sur ce que je fous là, par exemple en suant sang et eau en plein déluge près d'une décharge fumante en haut d'une colline. Ou assoiffée, pédalant en pleine canicule, longeant bêtement une piscine à débordement où des gars à moitié à poil me reluquent, puis me prennent pour une débile, le tout un verre de mojito à la main.

Ai-je vraiment fait le bon choix en optant pour l'effort plutôt que pour le réconfort, en préférant me farcir l'odeur des pots d'échappement sur la route plutôt que l'odeur d'un thé au matcha servi par une jolie serveuse à deux doigts de me rejoindre dans la piscine ? Oui car je préfère désormais aussi la compagnie des femmes souriantes servant du thé à celle des hommes vulgaires à bord de leur SUV dont le regard remonte lentement le long de mes jambes humides. Meufs ludiques d'un côté, mecs lubriques de l'autre, il faudrait être aussi conne qu'une influenceuse installée à Dubaï pour hésiter. Perso, en ce sens le vélo est aussi une thérapie, je n'ai pas quitté un mec et mon île pour aller retrouver à l'autre bout du monde d'autres gars et îlots toxiques. Le voyage n'est pas ma nouvelle religion, plutôt ma philosophie de vie, même s'il m'a aidé à me délivrer du mâle.

J'avoue toutefois qu'il faut bien une dose de masochisme, et pas seulement de courage, pour braver les routes et ses à-côtés. Ses bas-côtés tout particulièrement. Nul défi pourtant de

ma part dans cette entreprise, simplement la volonté d'arpenter la terre en femme libre, et de tenter d'appréhender et de voir le monde avec d'autres yeux. Par conséquent, les rencontres fortuites se font naturellement plus riches, sinon plus belles. En quittant ainsi la jolie baie d'Amphilochie, je continue vers le nord-est, en direction de l'Albanie, entre mer et montagne. Comme prévu, ça monte et ça descend. Il faut s'accrocher mais cela me fait du bien. Collines, champs et forêts se succèdent, avec un formidable paysage tout en rondeur. Aucune lassitude ni monotonie devant une nature exaltante. Ce va et vient quasi érotique est le propre du relief, à comprendre que le mont Vénus est bien né quelque part en Grèce. Sur le terrain de cette terre-mère bénie des dieux, où s'alignent les rangées d'oliviers, cela devient une évidence. Fort heureusement, la montagne magique n'est pas qu'une belle mais mâle évasion littéraire. Elle ne se résume pas à un refuge de sportifs masculinistes qui partent à la conquête des sommets, comme à celle des femmes, elle est également une promesse d'ondulations, de courbes et de douces collines, qu'on aborde avec une lenteur sensorielle et par la grâce d'un immense respect de la nature environnante.

Zeus, roi tout-puissant des dieux, tous plus machos les uns que les autres, a beau jeu de siéger tout en haut de l'Olympe, il ne parvient pas à tout dominer, car il demeure que Gaïa et la nature, qui relèvent du féminin sacré, menacent tout simplement de tout engloutir. On a dans l'histoire écrite par les hommes un peu trop facilement oublié cette étape et cette jolie chute à l'épopée. Sauf à se retrouver tous émasculés, les membres du gang des dieux, véritable boy's club antique et divin, n'ont d'autre choix que de se tenir à carreaux. A bonne distance. Même s'ils pavoisent, friment et déroulent des mythes à leur honneur, dans l'espoir vain de reprendre le dessus.

Dame Nature surveille ce clan déluré comme le lait sur le feu et, au moindre écart, les éléments n'hésiteront pas à se rebiffer. Le dérèglement climatique actuel, cher à l'anthropocène, n'est que l'énième manifestation de la folie des hommes qui ne savent pas se tenir. En public ou avec les femmes. Les hommes qui se prennent pour des dieux, qu'ils soient grecs ou balinais, ne sont que de minables gamins.

D'éternels hommes inachevés, des gosses – les couilles pour les Québécois – indisciplinés, de grands garçons immatures, en quête de domination perpétuelle, pour masquer leurs faiblesses, tellement humaines, mais inavouables pour des gars aux égos surdimensionnés. Au final, l'avenir de l'homme réside dans sa féminisation potentielle, et salutaire pour l'humanité. L'état du monde en 2025 ne semble pas me donner raison. Mais c'est la passion qui devrait nous guider, pour oser emprunter une autre voie, loin, très loin des actuels prophètes de malheur.

Sur ma route des Balkans, comme dans mon archipel indonésien, il est de nos jours difficile d'espérer. Dans ces deux cas comme ailleurs, la Gen Z en pleine gestation politique parviendra-t-elle à proposer un autre modèle, à la fois anti patriarcal et anti capitaliste ? L'avenir nous le dira. En Grèce aussi, face aux gosses dopés au pouvoir libertarien, on cherche en vain « *the adults in the room* », hier comme en 2015 ou aujourd'hui. En 2025, la population apparaît résignée, oscillant entre désespoir et fatalité, devant la crise sociale durable ayant suivi une forme de chaos. Je réfléchis à cet ordre inégal du monde tout en pédalant. Mon effort à vélo, à mi-chemin de la ville d'Arta, ma prochaine étape, est récompensé.

Je stoppe et gare mon biclou devant un café-boulangerie en bordure de route, à Menidi, modeste ville bénéficiant d'un site balnéaire à proximité. Dans ce café, deux femmes grecques, généreuses dans tous les sens du termes, volubiles et corpulentes, affichent leur plus beau sourire lorsqu'elles me voient débarquer et descendre de ma monture. Un pur plaisir que d'être accueillie de la sorte. J'avoue que je suis autant comblée que touchée. En outre, l'une des deux sympathiques taulières, la plus téméraire, parle bien anglais. Il s'engage rapidement entre nous une passionnante conversation. Passé le premier choc des corps, mon interlocutrice, qui a dix fois plus de seins que moi et dont les fesses font passer celles de Beyoncé pour rachitiques, s'étonne de mon allure extrêmement frêle et fragile à ses yeux. Comment fais-tu pour pédaler avec un tel petit corps, me lâche-t-elle, visiblement attendrie, par ma prestation cycliste et hautement sportive selon elle. Je pédale

doucement, c'est tout, répondis-je bêtement. Mais qu'aurais-je pu répondre d'autre à cette interrogation ?

La bonne nouvelle, et cela nous épargne du ridicule, nous éclatons de rire toutes les deux. Et ça fait du bien. Elle me sert un super café local, grec donc. Avant de s'inquiéter du fait que je ne mange peut-être pas assez : elle me tend aussitôt, sans que je n'aie pu réagir, une énorme pâtisserie pleine de crème, « ça te redonnera des forces » me lance-t-elle, sûre de sa réplique. J'acquiesce et j'avale ce goûter. On s'assied toutes les trois devant le café-boulangerie. Interloquées par ma présence, mes deux hôtes se demandant pourquoi une « petite balinaise à vélo vient traîner par ici ». Elles sont hyper curieuses. Je leur réponds : voyager, explorer un peu le monde, découvrir votre pays, rencontrer des gens sympas comme vous. Ça leur convient, et dans la foulée on trinque avec le « *ellikinos* », ainsi qu'on appelle le café traditionnel grec.

La femme qui parle anglais me précise qu'elle ne peut pas prononcer « santé » car ce café grec est un breuvage avant tout lié aux funérailles, et on ne rigole pas avec ça, me dit-elle... en s'esclaffant bien fort ! Commence alors un débat impromptu sur les fêtes funéraires, on compare nos cultures respectives, et surtout on s'amuse bien. Notamment quand je leur raconte que dans mon village balinais, lors des rituels mortuaires, parfois le moment est très convivial et même jovial. Par exemple lorsque les proches du défunt, tout en picolant du *tuak* – vin de palme local – vantent jusqu'à l'excès les prouesses sexuelles incroyables du disparu. Tout est exagéré, mais tout le monde rit, et c'est la fête qui bat son plein. N'est-ce pas le meilleur hommage qu'on peut faire au défunt ? Evidemment, ça ne rate jamais, des femmes de l'assemblée qui se tordent de rire en rajoutent une couche, en expliquant que le pauvre gars (qui ne peut même plus se défendre) n'assurait pas du tout avec sa petite bite, et qu'il s'écroulait en ronflant comme un pompier immédiatement après quatre ridicules minutes de coït lamentable. Alors, les copains du défunt, de jeunes vieillards qui jouent la carte de la solidarité (car ça leur tombera dessus un jour aussi), viennent à sa rescousse. En défendant son honneur, sa mémoire, sa dignité, et d'abord sa virilité durement éprouvée

plus que prouvée, c'est aussi leur propre virilité qu'ils tentent maladroitement de défendre. Une nouvelle occasion pour voir les femmes balinaises éclater de rire.

Cette histoire joyeusement salace plaît beaucoup à mes deux nouvelles amies grecques. Elles s'empressent de me raconter qu'ici, en Grèce, c'est pareil, les mecs sont globalement nuls. Et pour ne rien arranger à leur affaire, déjà bien classée, plus ils se montrent machos et moins ils assurent avec nous. On s'accorde, à l'unanimité, pour constater qu'il existe d'évidents invariants de Bali à la Grèce, et à peu près partout ailleurs sur le globe : le machisme est le paravent pour cacher leurs faiblesses et surtout leur grande peur des femmes. Ce constat nous donne la pêche et nous permet une nouvelle fois de rire toutes les trois à chaudes larmes. Je conclus la rencontre par ces mots appropriés : il ne faut pas se leurrer ni s'illusionner car les hommes ont encore beaucoup de pain sur la planche. Déclamer cette phrase à des boulangères déclenche un ultime fou rire ! Le café grec fut délicieux. Tout comme le débat philosophique autour de la mort, du sexe et des mecs. Eros et Thanatos, on est décidément en Grèce. Et son aura et son écho sont universels. On cause, on cause, le temps passe, j'ai encore de la route avant la tombée de la nuit.

J'enfourche mon destrier bien reposé pour atteindre Arta. Une ville assez importante et tributaire d'un campus universitaire, sorte d'annexe à la grande cité étudiantine presque voisine, Ioannina. Anciennement Ambracie, Arta est résolument une jolie petite ville, au riche héritage byzantin. Une cité aujourd'hui dynamique et plutôt touristique, avec son château, ses églises, ses cafés et ses rues piétonnes. Mais, avant tout, l'emblème de la vieille ville historique est son vieux pont ottoman. Photogénique sous toutes les coutures, il a fait office de frontière entre Turcs et Grecs, lorsqu'au XIX^e siècle, entre 1881 et 1913, une trêve leur avait permis d'arrêter de s'entretuer. Les Turcs et les Grecs, les Français et les Allemands, et même les Indonésiens et les Malaisiens, aujourd'hui les Russes et les Ukrainiens, les Israéliens et les Palestiniens, la liste des nations en mal de voisinage pacifié, est presque infinie. C'est toujours la même sale histoire. Les voisins

ne peuvent pas se piffer et souffrent du besoin malsain d'aller camper dans le jardin d'en face. Pour voir si l'herbe y est plus verte et plus souvent pour s'y installer à demeure. La tragique actualité illustre l'histoire de ces peuples sacrifiés car guidés par des chefs prédateurs et sanguinaires qui perpétuent jusqu'à l'horreur la plus absolue la haine d'un voisinage devenu impossible.

En tout cas, le beau pont en pierre d'Arta est désormais un lieu paisible, et si des rancœurs persistent de part et d'autre, la paix n'est jamais un vœu pieu. Mais ce pont antique cache une tout autre histoire. Arta me fait ici penser à Agra. Grèce et Inde, deux terres tourmentées remplies de mythes, d'épopées, de dieux et de guerriers trop nombreux. Tous les ingrédients sont réunis pour que ces aventures plus que terrestres finissent mal un jour. Arta et Agra, unis sans le savoir dans un même et maudit destin. Le joli pont turco-grec d'Arta tout en arrondi s'apparente bizarrement au superbe Taj Mahal avec ses arabesques ciselées dans le marbre. Mais pourquoi tant de beauté fatale se nourrit-elle inévitablement du sacrifice des femmes ?

Si la légende historique du Taj Mahal est mondialement connue (l'amour éternel entre l'empereur moghol Shah Jahan et son épouse Mumtaz Mahal), celle du pont d'Arta l'est nettement moins. Je tente ici de rétablir en quelques mots cette injustice patrimoniale. Selon le folklore grec, un oiseau de malheur mais doué de parole est venu souffler dans l'oreille du maître d'œuvre qu'il ne parviendra àachever la construction du pont qu'à la condition de sacrifier son épouse ! Dans la plus pure et sordide tradition patriarcale, dans ce cas méditerranéen, la femme râlait pour la forme envers son mari avant de s'exécuter, dans tous les sens du mot, pour la bonne cause, évidemment. Elle serait emmurée dans l'un des piliers du pont. Grâce à son dévouement fatal, le pont va tenir. Il va falloir décidément changer des choses dans ce bas-monde trop viril. C'est aussi pour cette raison que je pédale.

L'évolution est irrémédiable. Grâce aux femmes il est encore permis de ne pas désespérer complètement des hommes. Un jour les premières parviendront à vivre avec les

seconds sans qu'ils les tabassent, c'est une question de temps. Ça fait quand même 5000 ans que ça dure. Les mecs tomberont comme leurs empires. Les civilisations sont mortelles et même les dieux grecs finiront par passer le relais aux déesses plus vertueuses. Du moins faut-il l'espérer. La survie de la planète dépendra de notre capacité d'opérer cette évolution aussi salvatrice que titanesque. Née de la castration d'Ouranos, Aphrodite détrônera Apollon, avec lady Gaïa aux manettes de l'humanité. Quand tout semble perdu, il ne subsiste plus que l'espoir, comme dans la boîte de Pandore. Et cet espoir fait vivre et voyager.

De bon matin, après ces considérations mythologiques futuristes et heureusement une fausse alerte de rage de dent, je m'apprête à quitter Arta. Je suis pleine de fougue sous un soleil pressé d'arriver au zénith, prête à en découdre à la première embrouille. Elle arrive presque aussitôt. Dès la sortie de la ville, quatre gars entassés dans un pot de yaourt à l'allure automobile m'interpellent, ou plutôt hurlent en ma direction, les pouces levés, fascinés sans doute par le petit bout de femme égaré à vélo. Ils me saluent grossièrement et me jettent une bouteille d'eau à travers la vitre, en me lançant « il fait trop chaud pour pédaler ma belle ». La bouteille s'écrase au sol et manque de me faire tomber. Voilà un bel exemple de gentillesse toute masculine en voyage. Sans commentaire. La routine sur la route. Je poursuis mon périple quand, peu à peu, ma route se transforme en piste, puis en chemin et en sentier. Chaleur garantie, calme absolu, montée épuisante, revêtement du sol pourri mais panorama exquis. Le vélo supporte l'épreuve. Mais, sous les coups d'un soleil de plomb, ma tête perd les pédales. Et mon corps le contrôle. Plus de peur que de mal. La chute n'était pas encore à l'ordre du jour. C'est plutôt le cerveau qui dévisse.

Au milieu des fourrés d'un vert profond, j'avance lentement, j'aperçois des troncs d'arbres coupés, tordus, couchés. Soudain, les extrémités des branches se transforment en têtes de dinosaures qui gesticulent, comme orchestrant une scène de danse macabre en pleine nature. Les animaux s'animent. Le temps se gâte, le vent se lève et les arbres bougent. Je suis totalement en train de vriller. Sauf que je vois

bien des dinosaures qui marchent vers moi. J'ai des frissons. Avant de me faire engloutir par cette folle équipée d'animaux disparus, je ressens qu'il est urgent de descendre de mon engin diabolique et de faire une pause. Je pète un câble. Autant être debout et les pieds sur terre, c'est déjà ça. Boire et reboire. Evaluer la situation et mesurer les risques. Rationnaliser. Pour faire redescendre la pression et tenter de reprendre les esprits. Mais comment survivre à l'ère préhistorique avec un vélo sur les bras ? C'est pour le moins alambiqué.

Alors je bois l'eau de ma gourde jusqu'à la dernière goutte, je m'assieds et réfléchis en faisant le vide. Essayez donc de faire de la méditation entourée par une dizaine de dinosaures, aux langues pendantes, c'est loin d'être gagné. Rien que de fermer les yeux relève du film d'horreur. Je plane et c'est tant mieux pour moi. Je peux vous garantir que voir des dinosaures essayer de faire du vélo vous exempte d'embrûlée de prendre toute substance illicite, psychotropes ou autres plantes magiques, pour espérer voir des éléphants roses. Ou pour vaincre votre timidité car vous voulez absolument essayer de pécho la voisine de palier. Si je survis à cette épreuve, je serais une yogini de l'amour, et je prêcherais le sexe tantrique pour tous et surtout pour toutes. A cet instant, je fais cette promesse, espérant me débarrasser des reptiles gluants qui me hantent. Les secondes passent, les bêtes trépassent, et me voilà dans la mouise. Bien mal m'en a pris, mon destin sera d'être une yogini de l'amour. Je me suis avancée, maintenant je dois assumer, et assurer. Objectif revendiqué : m'acquitter de ma mission sans pour autant moisir dans un ashram glauque en Inde. Dans l'immédiat, il me faut décamper, pédaler au lieu de philosopher, privilégier le physique à la métaphysique. Bref quitter la préhistoire. Retrouver le sens de l'histoire. Celui de mon histoire.

Pour l'heure, enfin plus sereine, je repars rassurée et contente de quitter cet énigmatique « Jurassic parc » grec. Ayant retrouvé mes esprits et le bon sens de la marche, je traverse dorénavant des champs, entre maïs, pâturages et arbres fruitiers. Toute cette folle après-midi, en pleine campagne isolée, j'ai croisé deux voitures, deux bistros, deux bergers et deux cents

moutons. En plus des dinosaures que je regrette vraiment de n'avoir pas pu photographier. Ça ferait un sacré souvenir. Tant pis, sur la pellicule, je compense avec les moutons en grand nombre. Et puis on s'endort plus tranquillement avec des moutons en tête qu'avec des dinosaures dans les parages. J'échoue comme par miracle dans un hameau, sorte d'avant-poste de la civilisation, consciente de finalement entrer ou plutôt revenir dans l'histoire. Saine et sauve.

Même au milieu de nulle part, ce lieu-dit d'une quarantaine d'habitants au plus, possède ce qui caractérise l'essence de la civilisation humaine : le bistrot, le café, la gargote, la cantine, la brasserie, le bar, ou chez moi le *warung*. En Grèce ou à Bali, un bled sans café est un village mort. La vie sans partager et sans boire c'est l'enfer. J'atterris donc dans ce bistrot paumé qui trône devant une modeste chapelle indiquant le centre du bled. Un panneau « Café », quatre chaises devant l'entrée. Trois vieillards attablés, la bouteille d'ouzo à portée de main, semblent contents d'être en train de refaire le monde. Evidemment, car je suis pour la paix des braves, surtout entre Grecs et Turcs, l'ouzo n'a rien à voir avec le raki. Pour la petite histoire, « raki » vient de l'arabe « arak », qu'on retrouve en Indonésie (le terme arabe est repris en indonésien), où – l'anis s'étant perdu en cours de route – le breuvage s'est métamorphosé en alcool de riz. La mondialisation circule. La picole, à l'instar du café et du thé, n'a cessé d'essaier partout autour du globe. L'un de ces joyeux patriarches manque de tomber de sa chaise en me voyant surgir avec mon cycle. Il lâche un cri indescriptible, avec effroi, quelque part entre une angoisse incontrôlable et un bonheur intense. Je salue avec un large sourire les ancêtres ébahis. Ils s'esclaffent d'une joie non contenue. Pur bonheur et magie des rencontres aussi riches qu'éphémères.

Un peu plus tard, je dévale une pente sur un sentier assez raide, avant de tomber nez-à-nez sur une image d'Epinal. Carrément le cliché typique de la carte postale illustrant la Grèce rurale d'autrefois. Cette image me renvoie précisément à ce film grec en noir et blanc du début des années 1960, visionné il y a quelques mois sur mon ordinateur, alors que je végétais

sur mon rafiot en route vers l'Europe. Devant mes yeux, j'observe un berger couché dans l'herbe en train de chantonner un vieil air certainement homérique. Comme auparavant les seniors au bistrot, lui aussi sursaute lorsqu'il me voit débouler. Puis, regard sombre et profond oblige, il me fixe longuement, et le voilà heureux comme Ulysse qui ne voyage pas. Statufié. Abasourdi. Finalement rassuré. Et il m'offre un sourire d'anthologie qui, à une autre période de ma vie, m'aurait presque convaincu de venir ici m'installer et devenir bergère. C'était moi avant. Maintenant, après ces brefs et beaux moments fortuits, mais aussi suite à ces longues heures de galères à vélo, disons que j'ai fait le plein d'émotions cette journée, c'est l'heure du graal. La descente ultime vers la destination de l'étape, à savoir le village de Kanallaki. Six kilomètres de descente pentue à 10% avec en prime une vue à couper le souffle sur la vallée en contre-bas.

Pas un touriste au village mais je dégote un endroit pour loger la nuit. Là encore, le bistrot est une belle planche de salut. En rade, il faut toujours dans ce cas aller enquêter au café du coin, ou à défaut au petit commerce qui, lui aussi, tente de survivre à la mondialisation qui submerge tout. Vers 20h, au cœur de la petite cité, l'église orthodoxe scintille à la belle lumière estivale du crépuscule. J'ai l'impression que tous les villageois se sont donnés rendez-vous sur la place centrale, devant l'église et autour des cafés dont les terrasses sont bondées. Atmosphère festive, ça trinque et ça papote. Débats enflammés, ici sur la petite dernière de la famille qui a fugué et qu'on a retrouvé derrière l'église deux jours plus tard en train de fumer des pétards avec son petit copain inconnu au bataillon, là sur la crise économique grecque qui devient de plus en plus sociale et dont lesdits partenaires européens se moquent royalement. La vie en un mot. Et les problèmes irrésolus, ingérables et perpétuels. La vie de merde aussi. Comme partout ailleurs. Les jeunes jouent au foot et les vieux aux cartes, ça gueule souvent fort et ça chante parfois juste. Ambiance sympathique où l'on mesure les précieux bénéfices d'une société dont les membres se parlent encore entre eux. Les

téléphones sont dans les poches et Netflix pas dans tous les foyers.

Evidemment, au milieu de ce tableau social bien vivant, je déteins quelque peu. Assise en terrasse, je commande comme d'accoutumée mon désormais traditionnel « café grec », puisque c'est sa dénomination officielle. Je suis apparemment la seule personne sur tout la place à boire ce type de café pourtant tout ce qu'il y a de plus local sinon national. Selon moi, ce café est le meilleur et le moins cher, pourquoi irais-je commander un expresso rital ou pire un americano ? Me scrutant du coin de l'œil, mes voisins de tablée ricanent discrètement, la serveuse aussi. Au bout de cinq minutes, l'un des clients s'approche courageusement de moi, pour m'annoncer doctement que les Grecs préfèrent siroter des cafés plus modernes, glacés, frappés ou lactés. Avec si possible des goûts au caramel ou à la vanille, ou à la limite les traditionnels expressos ou cappuccinos. Même le café n'est plus prophète dans son pays. Bon, cela me rappelle instantanément les jeunes balinais qui s'étonnent de voir des « *bule* » (« blancs ») se rendre au *warung* local pour manger un « *nasi goreng* », le plat de riz sauté traditionnel indonésien, alors qu'eux viennent juste de sortir du McDo. Tradition et modernité. Souvent, en Grèce comme à Bali, les touristes étrangers deviennent les derniers ambassadeurs des traditions culinaires ou autres. Pas étonnant, dans un tel contexte, que notre monde déboussolé manque de repères stables.

Suite à cette étape insolite à Kanallaki, je trace lentement ma route vers l'Albanie. Avant d'atteindre l'énigmatique pays des aigles, je dois encore affronter monts et vaux, et d'autres surprises sur ce parcours. Dans l'immédiat, destination Igoumenitsa, une charmante ville balnéaire où je retrouverai sur mon chemin des touristes internationaux. Donc des clients qui commanderont de vrais cafés grecs au comptoir des bistrots. Avant de revoir la mer en bout de piste et pouvoir goûter au bel arôme amer, je dois encore trimer un peu. Ainsi va le cycle de la survie sur roues. Aujourd'hui, je croise sur ma voie montagneuse plus de vaches que de moutons. Aucun jour ne ressemble au précédent ou au suivant. L'une des joies des trips en immersion.

J'avance sur une allée verte, entre pins et oliviers, puis des champs à perte de vue. D'un seul coup, toujours au moment où l'on s'y attend le moins, un obstacle majeur se dresse sur mon chemin : un fil électrifié ferme la voie et bloque l'issue. Je ne lâche pas l'affaire. Je passe difficilement en-dessous, mon vélo aussi. Maladroitement, je m'électrocute au passage, un peu mais ça secoue, suffisamment pour constater que le courant est bien branché. Les bêtes ne passeront pas, la femme avec son biclou si. Après cette ultime épreuve et montée, et ce passage interdit sur dix kilomètres sur le plancher des vaches, la sortie s'annonce progressivement paradisiaque. Une descente asphaltée avec un panorama stupéfiant sur la magnifique baie d'Igoumenitsa qui s'offre à mon regard. Je suis ravie d'atteindre joyeusement mon objectif avant la tombée de la nuit.

Parvenue à une modeste auberge située sur le front de mer, mon hôte se montre très accueillant, puis semble un peu perplexe au sujet de mon étrange périple à travers son pays. L'humour chevillé au corps en constant mouvement il me dit « tu as été punie pour en baver ainsi ? ». Non, je roule que pour le plaisir. Ma réponse l'impressionne un peu et le fait beaucoup marrer. La conversation se poursuit, alors que je suis encore en train de défaire le sac de mon porte-bagage, et se concentre sur la philosophie du voyage, à commencer par la mienne. Nous échangeons gaiement autour de nos voyages respectifs, et à force d'anecdotes et de risibles mésaventures, évoquons les richesses liées aux rencontres et aux différences culturelles.

Ensemble, nous convenons que les trips pimentent nos existences qui, hélas, trop souvent courent derrière la monotonie. De peur de vivre pleinement. Nous abordons dans le même sens sur l'intensité à donner à la vie et sur l'importance de la passion qui jamais ne devrait se courber devant la raison. La philosophie grecque n'est jamais très loin dans nos propos. Même si soudainement une once de passion plutôt triste pointe son nez dans ce bel attelage de la pensée. Un brin mélancolique, il m'avoue parfois regretter de s'être lancé dans la gestion de sa propre maison d'hôtes, ne pouvant plus arpenter le monde comme il le souhaiterait. Mais, ne perdant pas le nord, et grâce aux sous engrangés via cette sédentarisation, temporaire et

professionnelle, il songe déjà à rechanger de vie dans quelques années. Retrouver le nomadisme et la liberté qu'il recèle. Quand le voyage vous habite de l'intérieur, il n'est pas évident d'habiter trop longtemps sur le même campement, car c'est l'extérieur qui vous titille et le grand dehors qui vous appelle. Un tel appel ne se refuse pas. Pour ma part, c'est un autre appel qui m'attend présentement. Plus que de mes neurones, il faut que je m'occupe de mes trop longs cheveux. Mon nouvel ami, fier aubergiste et nomade en sursis, m'indique la coiffeuse dont l'établissement sied à deux pas du petit hôtel. J'écoute son conseil et retient sa remarque : c'est bon marché et c'est une belle personne. Il ne m'en faut pas plus pour m'y rendre aussitôt. La coiffeuse me reçoit aimablement et s'avoue de suite fascinée par ma chevelure. Des longs cheveux bien noirs et bien lisses. Tout ce qu'il y a de plus banal à Bali et de plus extraordinaire à Igoumenitsa. Ça la change de ses clientes habituelles, me dit-elle. Puis, étrangement si l'on peut dire, elle me remercie d'être entrée dans son salon. Grâce à moi, poursuit-elle, elle a eu sa jolie part d'exotisme aujourd'hui, cela la remplit de joie, tant dans son travail en coiffure que dans l'échange des idées entre nous.

Après cette riche journée qui une fois de plus ne fut pas de la tarte, passées l'épreuve capillaire et celle de la lessive qu'il faut bien faire de temps en temps, sans oublier les emails en retard auxquels il importe à un moment de répondre, voici venu l'heure de la salade grecque. Rassasiée, tout en suivant un régime crétois qui, pour moi, est simplement bon et naturel, j'apprécie encore plus le repos du soir qui conclut les séances de pédalage en journée. Je manque cruellement d'originalité mais j'avoue que rien ne me paraît plus agréable que de vivre l'été grec avec un bon livre en main. Et posés sur la table, ces sacrés salades et cafés, grecs tous les deux. Ils ne m'empêcheront pas, fatigue oblige, de m'affaler plus vite que prévu dans les bras de Morphée.

Après cette belle escale, riche en rencontres et en émotions, je suis fin prête pour pédaler jusqu'en Albanie. Découvrir d'autres réalités, vivre de nouvelles expériences, et suer comme une malade ! Sans surprise, dès que je m'approche

du littoral, et plus encore d'un site balnéaire, avec son lot de plages et de bars à gogo, le pire du tourisme apparaît quasi instantanément. C'est mécanique. La plage attire le touristechaland le plus grégaire comme la merde attire la mouche un peu maso. C'est un peu cru comme formule, mais c'est raccord avec l'image du spectacle trop souvent navrant que propose la vie des vacanciers à la plage. Dans ce domaine, balnéaire mais pathétique, les îles grecques rivalisent d'enfer avec le sud de Bali. Compte-tenu du contexte actuel, c'est parfait – ou plutôt un moindre mal – si le surtourisme reste confiné dans ces îlots sacrifiés.

Igoumenitsa n'est certes pas le pire exemple balnéaire en Grèce mais la prudence et l'anticipation sont de mise pour que demain les habitants évitent la catastrophe. Bien plus qu'Arta la belle discrète, je quitte sans grands regrets Igoumenitsa la bruyante. Sans doute est-ce également en raison de son imposant port maritime, à proximité du centre, d'où partent d'énormes ferries, notamment pour l'île de Corfou. Heureusement, le bonheur des circuits à vélo, c'est qu'en seulement quelques coups de pédales bien calculés, on se retrouve à mille lieues du bruit du monde, et déjà loin de tout ce que j'ai tant pris plaisir à fuir. Le bruit et la fureur. Les mecs avinés et les meufs vénales. Le superflu et l'artificiel. Le fric et l'arnaque. Autrement dit, les faces sombres et clinquantes de Bali et maintenant de la Grèce.

Ici et là, je garde en mémoire les divinités ancestrales et les êtres humains passionnants. La nature merveilleuse et apaisante. Sans oublier l'éternel café grec traditionnel, presque aussi délicieux que le « *kopi bali* », au moins aussi traditionnel, de mon village natal. Le goût de l'enfance n'a pas de prix. Je longe le bord de mer direction plein nord. Après moults déroutés et détours, passant des palmiers au gravier, essayant d'éviter des reliefs trop prononcés, la partie grecque de mon odyssée cycliste balkanique s'achève. La montée finale s'éternise tandis que la frontière se profile. Peu après un dernier village perché grec, j'aperçois au loin mon premier bunker durant ce voyage au long cours. Le signe incontestable que j'arrive en Albanie.

En Albanie, une chute et un nouveau départ au royaume des aigles

Une destination pas comme les autres, l'Albanie, a longtemps été un rêve interdit, inaccessible, fantasmé. Adulé ou honni, tout le monde avait son avis, en phase avec son idéologie. Difficile pendant des décennies de trouver sur la mappemonde un pays aux avis plus polarisés. Je vais rapidement apprendre que l'Albanie n'est pas une contrée avare en contradictions. Déjà, accueillir les étrangers à l'ombre d'un bunker dissuasif n'enlève en rien l'hospitalité légendaire des Albanais. Le pays jadis retranché, entouré de milliers de bunkers désormais décoratifs, se mérite. Physiquement j'entends. Exténuée, je termine de grimper la colline qui, entre Grèce et Albanie, fait office de no man's land (mais *no female's land* serait un terme plus approprié) entre les deux frontières, jadis bien gardées. Guère d'hommes, et encore moins de femmes, à l'horizon. Deux nations farouchement ennemis voilà encore quatre décennies qui œuvrent désormais pour construire une amitié des peuples que même le socialisme international n'avait jamais réussi à instaurer. A mon humble échelle, douane rime avec alarme, et en général je sursaute à la première barrière qui se dresse devant moi. Même si c'est totalement faux j'ai à cet instant l'impression d'être la seule personne à vouloir, ou à pouvoir, entrer dans le pays. Faux car l'Albanie est à la mode. Sauf que là j'étais quasiment seule au poste-frontière. Dans la foulée, le blues de l'angoisse ne tarde pas à m'envahir tout entière, jusqu'à me ronger de l'intérieur. Evidemment, avec un tel stress à dissimuler, j'en rajoute une couche pour le garde-frontière qui, intrigué par ma présence, voit en ma personne le profil adéquat d'une suspecte idéale.

Partout dans le monde, changer d'Etat me met inexorablement dans tous mes états, car c'est d'univers que je change, même si mes papiers sont en règle. Cela dit, le communisme ayant lamentablement failli sur le Vieux continent au cours du siècle précédent, le passage à la douane albanaise n'est plus ce qu'il était. Personne ne s'en plaindra. Surtout pas moi. Le pays des aigles, longtemps isolé, est sur le chemin de

l'Europe, en dépit d'une entrée dans l'Union qui procrastine pour d'innombrables raisons. Encore essoufflée, et après tout le cinéma que je me suis inventé dans ma tête, je franchis la frontière plus vite que prévu et sans problème. Un réel pincement au cœur, toutefois, car l'Albanie évoque à mes yeux autant de drames que de fantômes, avec ses codes de l'honneur rétrogrades et ses génies littéraires méconnus. Le pays est en chamboulement constant depuis sa sortie remarquée d'une dictature communiste singulière. Voyager dans cet échantillon d'une autre Europe est particulièrement excitant. D'autant plus pour une journaliste étrangère avide de nouvelles connaissances et de fortes sensations. Cerise sur le gâteau le douanier albanais me gratifie d'un généreux sourire. Malheureusement, la cerise a mauvais goût car le type est plutôt sans-gêne, il me demande mon WhatsApp en me gratifiant d'un clin d'œil bien ringard. Ici, point de suspicion, juste de la séduction, version dépassée. Et mal placée. La finesse est restée en option. Mais à choisir, je privilégie cette issue. Je préfère avoir affaire à un fonctionnaire qui me mate plutôt qu'à un qui me fouille. J'avoue qu'un fonctionnaire juste sympa et respectueux serait juste mieux.

Succès relatif au passage frontalier. La suite en revanche n'est pas très glorieuse. Je reconnaissais que ça démarre fort. Mal. Après le poste de douane, je termine mon ascension et j'opte pour une mauvaise solution. Ça arrive. Sur ma gauche, j'emprunte ce que je crois être un raccourci, par un sentier de montagne afin de contourner le parcours de la route goudronnée principale. Le raccourci devient détour puis rallonge, et finalement retour à la case départ. Deux heures de temps et deux litres d'eau de perdus. Mais quand on aime on ne compte pas alors je m'accorde assez vite de cette boucle juste à l'entrée du pays. Mais c'est peut-être aussi de mauvais augure. Plus énervant est le pourquoi de la chose. Après avoir côtoyé sur cette mauvaise piste de beaux chevaux qui galopaient tandis que moi je galérais au fil de la montée, voilà que s'érige devant moi une barrière infranchissable, annonçant une propriété privée, donc fin de l'aventure et retour à l'envoyeur. Je n'en démords pas, c'est la faute du capitalisme sauvage. Avec

la fin du collectivisme, il ne faut pas s'étonner de voir fleurir la libre entreprise, et ses conséquences. Chacun désormais défend son bout de terrain avec la même énergie que son bout de gras. Les clôtures et les panneaux sur lesquels est écrit « propriété privée » ont remplacé les miradors et les pancartes avec « accès interdit ». Dans le fond, cela revient au même, le dollar aujourd'hui en plus. Chacun pour soi et tous pour personne. Et si c'était cela l'un des critères majeurs pour entrer en Europe ? Des barrières, des péages, des bornes. Stoïcien idéaliste, Sénèque pensait que le monde entier était sa patrie. La déesse Europe contemporaine sortie de Maastricht ne partage pas ce point de vue. Au Vieux continent éclairé et cultivé s'est substituée une euro-forteresse, lâche et barricadée. Perdue à des années lumières d'une certaine idée du rêve européen. De l'idée que je m'étais faite mienne. Il va falloir me réveiller.

Mais l'Albanie, échantillon d'une autre Europe en train de se réinventer, garde aussi bien enfouis de beaux secrets. Je descends ensuite sur une belle route, passe devant une mosquée toute blanche, puis je parviens jusqu'à la jolie forteresse médiévale qui jouxte le point de passage du ferry pour rejoindre Butrint. Ce minuscule ferry est épique. Il s'agit d'un transbordeur. Archaique. Les deux rives éloignées de quelques dizaines de mètres seulement sont reliées par un câble. Une véritable mini expérience d'un autre âge pour une traversée qui ne dure que trois petites minutes. En poussant mon vélo hors du ferry, je reste dans l'Antiquité et débarque directement sur le superbe parc archéologique de Butrint, le plus beau site de ce genre dans toute l'Albanie. L'occasion de me rappeler à quoi ressemblent les touristes internationaux. Nombreux, rassemblés ici à l'entrée.

D'emblée la haute tour vénitienne s'impose en début de parcours. Butrint est un condensé de l'Europe conquérante : colonie grecque, ville romaine, cité byzantine, occupation vénitienne, avant que le site ait été abandonné à la fin du Moyen Age. Les remparts, les deux châteaux, et surtout le magnifique théâtre romain bien conservé, m'ont grandement enthousiasmé. Un détail m'a tout spécialement stupéfait, moi la jeune balinaise en vadrouille : sur le site, une magnifique pièce composée de

mosaïques, datant de l'époque romaine, représente un combat de coqs. En tout cas cela lui ressemblait fortement. Je sais de quoi je parle. A Bali, on connaît les combats de coqs mieux que personne, enfin les hommes, puisque ces rituels sanglants – qu'ils soient sacrés autorisés ou profanes clandestins – demeurent avant tout une affaire de mâles à l'esprit guerrier. La similitude entre la Rome antique et le Bali contemporain n'en est pas moins surprenante. A mes yeux, c'est une découverte supplémentaire qui tend à prouver qu'on ne voyage finalement jamais qu'autour de sa chambre, de sa maison ou au mieux de son quartier. Le monde n'est-il pas ce célèbre village global qu'on refuse de voir ? Butrint possède cette puissance qui consiste à retisser les fils d'un monde de plus en plus décousu. Les modernes, clairement trop pressés d'en découdre avec le passé, feraient pourtant bien de s'inspirer davantage des anciens.

Subjuguée par la beauté de Butrint, je dois cependant repartir. Je longe le canal de Vivari, qui relie le lac de Butrint à la mer Ionienne, et en chemin, le panorama sur les environs est à couper le souffle. Je file tout droit jusqu'à la station balnéaire de Ksamil située non loin du site archéologique. Un modeste village de pêcheurs transformé en quelques années en véritable spot de tourisme mondialisé, je vous laisse imaginer les effets directs sur le quotidien des habitants. Ses plages immaculées de sable blanc ont été récemment colonisées par des hordes de jeunes de mon âge, mais plutôt startupers et influenceurs, en majorité mâles et blancs. Des jeunes que, en toute modestie, je qualifierais de vaniteux et de prétentieux, venus des quatre coins du globe, surtout d'Europe occidentale, de Serbie et du Kosovo voisin, sans oublier quelques Russes et Ukrainiens, ayant fui la guerre actuelle. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons.

La présence en Albanie de ces frères ennemis de l'ère soviétique me paraît cependant plus discrète ici qu'à Bali. Là-bas, même la mafia russe opérant au Cambodge s'est récemment repliée dans l'île des dieux chère à mon cœur, rebaptisée par les mauvaises langues, l'île de tous les trafics. Avec les relents de guerre froide sur le Vieux continent, et en discutant avec des Albanais qui depuis leur « libération » en

1991 gardent un farouche sens de l'humour, je comprends qu'il est aussi délicat de faire la différence entre touristes et espions qu'entre Russes et Ukrainiens.

Mes interlocuteurs paraissent étonnés lorsque je leur explique qu'à Bali, très loin à la fois d'ici et de Kiev, les Russes et les Ukrainiens s'entendent à merveille pour échapper au conflit et à la circonscription. Dorés au soleil et vautrés sur le sable, ils travaillent même ensemble, par exemple, comme dealers ou proxénètes. L'argent n'a ni odeur ni couleur politique. Leur seul drapeau représente un billet vert. Au grand dam des autorités indonésiennes, et surtout des habitants balinais, leurs intérêts communs convergent dans au moins trois secteurs : la spéculation immobilière, la traite des femmes, le trafic de drogue. Juste avant de partir en bateau vers l'Europe, j'ai été désespérée d'entendre plusieurs lycéennes de Kubutambahan, au nord de l'île, me demander de l'aide pour leur trouver un amoureux occidental à la peau blanche qui pourrait les emmener vers un paradis imaginaire, « même des Russes ça nous irait malgré leur mauvaise réputation » m'ont-elles précisé. Le fameux Sud global, auquel l'Indonésie appartient, a bien du chemin à faire pour ne pas dépendre du Nord, encore dominateur et conquérant. Toujours prédateur. Plus riche surtout. Enfin pour le moment.

Pour ma part, je déboule à vélo dans la petite cité balnéaire tant prisée et descends jusqu'au rivage. Je dépose mon biclou près de la plage en surveillant du coin de l'œil mes bagages. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ai pas du tout confiance en ce lieu visiblement mal fréquenté. Mauvaise appréhension globale et bonne intuition féminine. Sur ce qui fait office de parking, mon vélo côtoie des Porsche, Mercedes et autres BMW. Quatre gars endimanchés sortent de l'une des luxueuses voitures stationnées. Vingt ans de moyenne d'âge. Pas les bagnoles, les mecs. Ils rejoignent des filles, tout droit sorties à la fois d'un clip sexy et de l'adolescence, et encore plus maquillées que leurs voitures même pas volées ou albanaises. Timidement, je suis le flux une trentaine de mètres derrière eux. Moyennement rassurée. Rapidement, des inconnus barbus aux

sourcils prononcés stoppent énergiquement mon frêle élan, pas même un embryon de course. J'ai dû leur faire peur.

Deux cerbères postés à l'entrée d'une plage, clairement privatisée, m'en interdisent l'accès. Pas la bonne tête, pas les bonnes mensurations, pas la bonne caisse. Ils n'ont pas eu peur, je ne corresponds simplement pas à la clientèle idoine. Ils se marrent, zieutent le vélo au loin d'où je viens, et m'invitent poliment à retrouver mon « génial véhicule ». Je comprends cependant, que même réservée, il faut s'acquitter d'une somme de 10 € pour jouir de l'immense plaisir de marcher sur cette plage VIP, encombrée de transats, à 30 € pièce, avec une faune qui n'a plus rien d'albanaise. Musique à fond, rap et reggaeton, répertoires américain et arabe, on se croirait sur le tournage d'un clip de P. Diddy avec sa clique. Zone de non droit garantie. Je parviens tout de même à déceler que tout l'espace privé est occupé par des vingtenaires ou trentenaires pleins aux as, certains profitant de la riviera albanaise, idéalement située à mi-chemin entre Dubaï et Londres ou Paris, pour dépenser à peu de frais une partie de leur pognon gagné on ne sait pas trop comment.

Artistes, sportifs, trafiquants, influenceurs, entrepreneurs, musiciens, et une bonne tranche de magouilleurs, se partagent ce parterre de sable, en se déhanchant, entre coupes et paillettes. Prompts à exhiber leurs muscles et leurs poils, tous ces gars poseurs me dégoûtent, rien de nouveau sous le soleil, même albanais. Heureuse de m'être faite refoulée de ce lieu, tendance harem mais pas vraiment haram, je rejoins plus loin la plage encore publique, également bondée, mais avec une clientèle internationale plus standard et des transats à louer plus abordables. Mais évidemment cela ne m'intéresse guère davantage. Je ne suis pas venue en Europe pour me dorer la pilule. Je suis bronzée naturellement et en outre j'ai tout cela chez moi à la maison. Même la faune tatouée en bikini allongée sur le sable est quasi identique. Et me laisse de marbre. A l'exception toutefois d'une jolie blonde qui croise mon regard pendant quelques secondes avant de rejoindre ses copines sur la plage. A l'ère d'Instagram il ne faut ni se leurrer ni se bercer d'illusions. Avec mon attirail peu attrayant de cycliste au rabais,

et passablement défraîchie, même mon grand sourire n'avait rien de convaincant au milieu de cet environnement où le textile était réduit à sa portion la plus congrue.

J'oublie la blonde pour attaquer le bitume. Je remonte donc en selle. Un peu remontée aussi par le spectacle désolant que j'ai vu sur cette plage, entre arrogances, mépris et inégalités de la part des jeunes riches qui, sans surprise, ne valent guère mieux que leurs fortunés ainés. Je monte en direction du centre du village, et là, nouveau choc, mais plus douloureux. J'ai beau seulement rouler à 7 ou 8 km/h, voilà qu'un « gendarme couché », supposé freiner la vitesse des véhicules motorisés, déstabilise ma conduite et m'envoie dans les roses qui par ici prennent l'odeur du goudron. Je note qu'en Indonésie un gendarme couché s'appelle un policier qui dort (« *polisi tidur* »), il y a bien des invariants qui font le tour de la planète, notamment en matière de sécurité. Miliciens gardiens de plage privée ou flics fainéants qui pioncent au sol, Bali et Albanie, même combat. Présentement, c'est le zèle sécuritaire qui a contribué à me propulser à terre. Rude choc. Etalée sur l'asphalte après ma chute, je perds connaissance durant peut-être deux longues secondes. Toujours à terre, je rouvre doucement les yeux, et je vois un serveur, du bar d'à côté, qui m'aide à me relever et me tend sur son plateau un formidable verre d'eau ! Rêve ou réalité, en tout cas je bois, sans réfléchir.

Serviables, le terme est adéquat, le serveur et son collègue venus à ma rescousse, s'inquiètent de mon état qui laisse à désirer. C'est absolument indéniable. Mais, inconsciente comme d'accoutumée, je les rassure en disant que ce n'est rien, et que dans une heure ou deux la douleur passera. Excessivement optimiste quant à l'idée de vite déguerpir et mieux repartir, sur les chapeaux de roues, je les gratifie d'un sourire en guise de remerciement. Une heure plus tard, en effet, j'arrive lessivée et cabossée, à Saranda. A cet instant, je crois naïvement que mes bobos n'auront besoin que d'un court repos. En chemin, pas de touristes en bermuda mais une chèvre, aussi déterminée que moi, qui m'accompagne sur deux kilomètres. Tordue de douleur, au moins je me sens moins seule dans l'épreuve. Les côtes fissurées sinon fracturées, je souffre le martyre durant les

derniers kilomètres, mais il faut bien poser son sac quelque part. Une heure de trajet, bien défoncée, entre Ksamil et Saranda. Mais une heure deviendra ensuite une semaine. Le temps-caoutchouc, ou «*jam karet*», comme on dit dans mon pays. La flexibilité temporelle est sans nul doute d'une réalité plus orientale qu'occidentale. Oui, une semaine de repos, de convalescence, pour reprendre des forces puis la route. Heureusement, rien de cassé, mais trois côtes fissurées et des courbatures à n'en plus finir. Sauf après une semaine. Avec le temps tout s'en va. C'est du moins ce qu'on raconte.

Mon arrivée désespérée à l'entrée de l'agglomération, en surplombant l'ex très jolie baie de Saranda, hélas en proie à des constructions sauvages et hideuses, s'apparenterait à d'aucuns comme un chemin de croix. De confession hindoue, le swastika me parle davantage que la croix ou encore le croissant. Sauf si pour ce dernier il est à manger. La bonne fortune m'attendra donc au bout du détour qui me mènera à bon port. Premier arrêt en bordure de route pour quêter un logement : un gars antipathique qui, dès l'entrée, m'invite à repartir aussitôt, et à rechevaucher mon fier et fidèle destrier. Lui, c'est sûr, il a mieux supporté les chocs de la chute que ne l'a fait mon corps, temporairement meurtri. Deuxième arrêt, en plein milieu d'une montée, un petit hôtel dénommé Chicago. Pourquoi pas. En Albanie, le ridicule ne connaît pas de limites. L'histoire politique du pays, singulière et mouvementée, l'a largement prouvé. Le patron du Chicago Hôtel ne parle qu'albanais. Les gestes font d'abord l'affaire. Puis arrive le petit-fils du taulier, 10 ou 12 ans d'âge maximum. Bavard, puissant et haut en couleurs. Efficace comme un bon whisky du même âge. Il interrompt nos indélicates gesticulations : « bonjour ma belle, c'est avec moi qu'il faut parler et négocier », me lance-t-il dans un anglais parfait. Je constate qu'on apprend tôt les codes machistes. Je me dis en même temps que la relève est en bonne voie. Sauf que le minuscule hôtel est plein. Le tout jeune patron en herbe prend son smartphone et vérifie si la famille autour n'aurait pas une chambre de disponible. Rien. Il finit par m'indiquer une voisine, domiciliée à peine trente mètres plus haut : « allez lui

demandeur, elle a sans doute une piste ». J'y cours, façon de parler.

Je pousse donc mon vélo jusqu'à l'auberge de la voisine déjà en train de m'attendre. Il reste une chambre de libre. Youpi, quoique. Avec mon pouvoir d'achat d'une jeune journaliste de province indonésienne, je négocie le tarif de la nuitée de la même manière que je le ferais d'un sarong convoité au marché de Sukawati, village bien connu au centre de Bali. La femme apprécie la joute financière mais ne baisse guère son prix. Deux autres voisines s'approchent. Ça tourne à la réunion de quartier. Toutes m'offrent un hébergement au même tarif : trop cher pour moi. Je constate que dans cette rue, à peu près tous les habitants proposent des offres de logement, bref tout le monde vit peu ou prou du tourisme et de ses recettes. D'ailleurs pas uniquement dans cette rue, dans tout Saranda, dans toute l'Albanie, partout dans les Balkans. J'allais dire sur toute la terre. En tout cas en Albanie et à Bali c'est certain. Moi qui préfère clairement la musique R'n'B, voilà que partout on m'impose une planète Airbnb. Avec les femmes réunies en conciliabule sur le trottoir, on en arrive à discuter de Bali et de la mafia. Respectivement, le paradis et l'enfer, selon elles. Tandis que je suis épuisée de devoir pousser mon vélo, de parler avec les mains, écrasée de douleur dorsale, fatiguée d'essuyer un énième refus, voilà que l'une des voisines, toujours son téléphone collé à l'oreille, m'annonce avoir un plan en or, spécialement pour moi : son fils. Elle me tend le téléphone et je discute avec lui, un gars très gentil, qui certes n'a pas de logement à me proposer, mais souhaiterait me rencontrer et bien sûr aller en vacances à Bali. Je décline son absence d'offre d'hébergement mais, avant de raccrocher poliment, mon éphémère prétendant me suggère une amie à lui qui a des appartements, pas chers et avec vue sur la mer, s'il vous plaît !

N'ayant pas de numéro de téléphone, c'est sa mère qui reprend le flambeau et appelle l'amie en question qui s'appelle Pamela. Euréka ! J'échange au bout du fil les mots qu'il faut avec Pamela, dont la voix est douce et le ton prometteur, et en moins d'une l'affaire est dans le sac. Marché conclu. Elle vient même me chercher. Du pur bonheur pleine mauvaise passe.

D'un seul coup, j'ai l'impression que ma souffrance physique s'apaise, que la vie après la mort n'est pas qu'un vague propos de lama tibétain en exil. Ou une banale croyance avec laquelle des générations de Balinais s'accordent sans sourciller. Pamela déboule, on se salue et on rit, une belle rencontre qui durera une semaine. En attendant, il faut encore grimper cinq cents mètres. C'est pénible pour mes côtes mais c'est avant tout la fin de mon calvaire. Pamela est grecque. Elle vit ici avec son amoureux et son père depuis six mois. Ensemble, dans un tout nouvel immeuble, ils ont investi dans quatre appartements, dont trois qu'ils ont rénovés et mis en location. Ma convalescence d'une semaine aura lieu, non pas au vert mais bien au repos, avec en prime une superbe vue sur la baie de Saranda.

Quand on grimpe dur on a souvent une récompense au bout. La carotte et le bâton. Adage populaire et réflexe sexiste. N'est-ce pas là une remarque typiquement masculine ? Mon ancien mec, hâbleur et prétentieux, en me grimpant parfois dessus, me disait cela aussi, sauf que la récompense n'était que pour lui. Heureusement ce temps est révolu et cette histoire sordide appartient désormais au passé. Dans l'immédiat, je préfère plonger mes yeux dans ceux de Pamela, dont le charme discret, autant que ses tatouages, ne manquent pas de séduire hommes et femmes sur son passage. On en restera à cultiver une courte mais belle amitié de saison. Tarifée par le tourisme mais sincère dans le fond. Une semaine quasiment immobilisée à admirer le panorama qui ouvre sur la riviera albanaise. Sortir faire les courses relevait d'un effort surhumain. Mais que ne ferais-je pas pour ensuite me mijoter de savoureux petits plats qu'aucun restaurant pour touristes ne me proposerait ici au menu ? Car ma chambre était de fait un bel appartement. Mon refuge.

Avec mon vélo rangé au garage et mon corps contraint au repos, malgré la difficulté de bouger mes membres et plus encore à me relever une fois alitée, cette semaine de rééducation forcée fut agréable et indispensable. Dans tout voyage, s'arrêter pour se poser un bon moment est le meilleur moyen pour bien repartir. Pour moi, Saranda ne fut pas une étape rêvée, bien au contraire. Il s'agit d'un spot balnéaire où se fourvoie le tourisme

international de masse, dans toutes ses bassesses et ses banalités. L'équivalent de Kuta ou de Sanur à la mode albanaise. Tout ce que j'abhorre à première vue. Sauf que, précisément, à y regarder par deux fois, la vue par intermittence de Pamela et la vue en permanence sur la baie, ont toutes les deux hautement contribué à égayer mon séjour de nature thérapeutique. Je sors ragaillardie de cette cure de repos. De jouvence aussi.

Lors de mes rares escapades dans la ville basse et le long de la plage, j'ai pu observer des influenceuses se photographier en continu, des types torse-nus fraîchement sortis de la salle, dont l'obsession du culte de leur corps n'avait rien à envier à leurs homologues féminins en toute petite tenue. Tout ce petit monde assez lamentable passe progressivement du jour à la nuit. Toutes et tous se rhabilent momentanément avant de se retrouver dans les restaurants, bars et boîtes de nuit qui parsèment le pourtour de la baie. A moins qu'ils ne décident de s'encanailler sur fond de mauvaise techno et d'ingurgitation d'alcool prohibitif à bord de l'un des bateaux – à la décoration ringarde, d'un kitch désopilant, de pirates confectionnés en carton-pâte – chargés d'accueillir les hordes de vacanciers et d'assouvir l'inconditionnel besoin de teuf d'une partie des jeunes occidentaux déboussolés. Le tourisme organisé entre jeunes tue la pensée à force de dépenser et il annihile tout esprit de rébellion. Les meutes pour éviter l'émeute. Le tourisme est toujours politique et, à Saranda, la bière est son étendard.

Sur la promenade aménagée qui longe la plage, je tombe sur un bunker qui semble survivre à l'épreuve de l'histoire, juste placé au pied du Diamond Hôtel. Le béton et le diamant. Un vrai pied de nez à la modernité envahissante. Etrange mélange architectural. Typique de l'Albanie en pleine effervescence immobilière, pour le meilleur et surtout pour le pire. Tout le monde est de la partie et sur place : les Turcs, les Européens, les Saoudiens, les Qatari, les frères kosovars, les voisins grecs, et bien sûr les Chinois. Entre Saranda et Vlora, tout le long de la fameuse riviera albanaise, le littoral a été récemment bétonné pour répondre aux exigences absurdes mais alléchantes du tourisme mondialisé le plus atroce. Dommage pour une si belle

région. Les affaires d'abord. Spectacle de la désolation sur un parterre ensablé de billets verts. Ça ne pourra pas durer.

A quelques dizaines de kilomètres à l'est de Saranda, un site touristique trop connu attire une foule de routards et de curieux, de photographes et d'instagrammeurs. C'est la source de l'œil bleu de Muzina, un phénomène naturel aujourd'hui surexploité par l'industrie du divertissement, avec son eau bleu clair de la rivière, observable par un beau jour de chance. La chance, parlons-en. Ce fameux œil sert comme amulette dans tout l'espace des Balkans. Les eaux turquoise, photogéniques mais véritables attrape-touristes, révéleraient à l'origine un œil bleu qui proviendrait d'un serpent géant. Un œil contre le mauvais œil. Un porte-bonheur pour tous les peuples de cette immense région balkanique. Surtout en Grèce et en Albanie. Les boutiques de souvenirs ne s'y sont pas trompées. Les affaires toujours. Locaux et touristes du monde entier s'empressent d'acquérir l'œil magique et souvent de le porter autour du cou. L'œil bleu a depuis fait le tour de la terre, on en trouve évidemment à Bali. Un concurrent sérieux pour Ganesh. Bon pied bon œil, comme on dit. C'est parfait pour une convalescente comme moi. Et bien non.

Je ne vais pas vous mentir. Aucune envie de payer une entrée et de faire la queue pour ensuite photographier un mythe touristique pour des voyageurs en manque de repères ou en quête de bonheur. Même si mon corps était en pleine forme, je ne serai pas allée en pèlerinage à cette rivière, surfréquentée et sans doute déjà polluée, et puis la Balinaise que je suis se contente fort bien de Ganesh. Et sinon, en pleine crise existentielle, notre panthéon est assez fourni pour trouver la bonne chaussure à son pied, ou plutôt en ce qui me concerne la belle déesse qui me sied : Sarasvati, Parvati, ou même Durga, la Kali des Indiens. J'avoue que, selon le moment, mon cœur balance entre les trois. Ganesh est très bien aussi, mais trop populaire à mon goût, et puis cela fait des millénaires que ce fils de Shiva s'impose sur la scène hindou-bouddhique. Avec tout mon respect, Babar en mode baba, on en a bien soupé. Il faut du changement. Je n'ai pas quitté l'univers hétéro pour m'enticher de dieux prédateurs masculins même avec des fleurs

dans les cheveux. Place aux femmes donc. Dans ma vie terrestre et dans ma quête spirituelle. Les déesses sauveront peut-être la planète de la catastrophe annoncée. Les dieux ont échoué. Lamentablement. Ils n'ont semé derrière eux que souffrance et violence, désolation et consternation. Ma traversée de la Grèce, et ma fréquentation très personnelle avec les dieux, héros et mythes grecs, m'a conforté dans l'idée qu'il était vraiment temps de changer d'époque et de genre, littéraire et sexuel, et de renverser l'ordre patriarcal qui menace demain l'humanité de s'effondrer pour de bon. Définitivement. Bon débarras. Pour la loi du père pas celle de la terre-mère. Aucun regret à avoir ou à prévoir.

Sauf que Kali Yuga, l'âge des ténèbres cher aux Hindous, caractérisé par la forte dégradation morale et spirituelle dans laquelle nous nous sommes empêtrés, n'est pas du tout prêt de s'achever. Sauf contre-ordre divin, il reste plus de 400000 années à patienter, avant que Vishnu ne se décide enfin à revenir sur terre pour rétablir l'ordre. Personnellement, je n'attends aucun messie salvateur, mais si Vishnu pouvait néanmoins accélérer son processus de retour, je serais à fond avec lui. Et même une followeuse de premier choix. Pas au point de me sacrifier à lui, à l'instar des prostituées sacrées d'antan, et de me faire culbuter au fond d'un temple, mais quand même, disons que je serai d'accord pour cuisiner du dal à volonté pour toutes les devadâsis que je croiserais sur mon sentier de vie devenu lumineux. La fin annoncée, et si possible avancée, de ce quatrième âge de la cosmogonie hindoue, pourrait régler beaucoup de problèmes sur notre planète, à commencer par nous débarrasser de Modi en Inde et, car il faut viser haut, ensuite à instaurer la paix universelle. Pour tous et surtout pour toutes. Superbe projet, non ? Un peu mégalo sans doute mais c'est à l'image des dieux qui ont une mauvaise tendance à trop forcer sur l'ego. Plutôt que de miser sur Prabowo ou Modi, Trump ou Poutine, ou sur tous les autres dégénérés psychopathes qui se bousculent aux portes d'un pouvoir séculaire mais totalitaire, je voterai volontiers pour Vishnu, et plus encore pour Parvati, si Shiva ne traîne pas dans les parages. Je vous ai prévenu, l'heure est à la subversion, à

l'inversion des genres, il faut tout changer, même l'ordre de la cosmogonie indienne.

Je n'attends pas l'apocalypse mais le changement radical. Je pédale pour tenter d'y voir plus clair. Reprendre la route. Je quitte Saranda et Pamela après une semaine de sain rétablissement. Ma forme n'est que moyenne mais j'adapterai le rythme du trip à l'état réel de mon corps. Qui va lentement va sûrement. C'est la base. Consciente de mes faiblesses physiques du moment, je pars en direction de la capitale Tirana, mais sans longer la belle riviera albanaise, trop touristique et surtout avec un dénivelé trop ardu pour mes capacités amoindries. Plein nord donc.

Une route moins pittoresque mais des pentes moins raides aussi. Je traverse des paysages parfois tristes, notamment suite aux terribles feux de forêts et des champs dans toute cette région du sud et du centre de l'Albanie, survenus au cours de l'été 2025. Evidemment pile au moment où j'y passe. La route principale est somme toute assez déserte et ma première nuit après mon recouvrement salutaire chez Pamela se passe à l'ombre d'une petite station essence nichée dans un grand espace. Un air de déjà vu, en fait de Paris-Texas version grand écran, où Wenders se serait perdu en Albanie rurale plutôt que chez les *rednecks* d'outre-Atlantique. Par chance, grâce à l'œil bleu pas vu ou à Ganesh pas honoré, allez donc savoir, un restoroute ouvert toute la nuit me permet de garder foi dans les bienfaits parfois discutables de la civilisation. Surtout lorsqu'il s'agit de me remplir la panse. Une bénédiction donc. Avant tout une obligation si je souhaite repartir à vélo et de bon pied. Et bon œil bien sûr. Prendre les jambes à mon cou avec l'œil bleu dans mon dos et pas sur mon torse.

A l'aube, qui timidement pointe à l'horizon, je remonte en selle, rassasiée mais mal reposée, et me dirige sur le chemin qui mène jusqu'à Elbasan, sur la route de Tirana. Voie monotone mais paysages parfois réellement lunaires. Sur cet itinéraire, peu d'êtres humains et de raisons de s'arrêter, mieux vaut avoir assez d'eau et de provisions. Et, contrairement à Bali où la situation apparaît désespérée, les bords de route ne sont pas jonchés de détritus et pas encore colonisés par d'affreux

panneaux publicitaires. Trop peu de monde pour jeter à tout-va. Une démographie faible peut aussi être une force. La nature ne remerciera jamais assez l'humanité de ne pas trop se reproduire. Sauf qu'en Albanie, c'est constraint et forcé, que le dépeuplement s'impose : l'émigration massive des jeunes, fatidiquement promis au chômage, perdure depuis trois décennies. Depuis que les frontières ont été ouvertes après l'ère de la dictature communiste. Il reste à espérer qu'une future intégration européenne permettra de renverser la tendance et que la jeunesse parviendra à se construire un avenir au pays. Et à elle-même avant tout.

Pour l'heure, les exilés cherchent l'eldorado, notamment en Allemagne et en Italie. Pour les personnes âgées albanaises, celles qui ont connu la Seconde Guerre mondiale, c'est une tragédie de voir ainsi se vider leur pays de ses forces vives, et cette situation réveille de mauvais souvenirs. L'Allemagne nazie et l'Italie fasciste ont non seulement laissé des traces indélébiles mais leur chute conjointe a également contribué à l'installation durable d'un régime de fer. Initialement placé sous supervision soviétique, puis successivement stalinien et maoïste, ce régime se sclérose sous la houlette paranoïaque d'un indétrônable Enver Hoxha. Les jeunes pressés de fuir devraient s'en souvenir car des formes hybrides de fascisme ne cessent de réapparaître sur le sol européen. Et si, à leurs yeux comme à d'autres, tous les chemins mènent à Rome, la marche de 1922 fut sans conteste la pire démarche en ce sens. Encensée et insensée. Un siècle plus tard, une néo-fasciste et fière de l'être règne à nouveau sur l'Italie, son nom n'est plus Mussolini mais Meloni. Un sale air de famille. Plus qu'une coïncidence, une ressemblance. Mais une femme et non plus un homme. Vu de mon lointain archipel, impossible pour ma part de comprendre l'engouement de certaines femmes politiques, dans cette Europe que je croyais éclairée, pour le fascisme nouvelle mouture : RN en France et AfD en Allemagne, et donc l'Italie où une dictatrice en herbe est déjà solidement installée. En Indonésie, peu après la fin de l'infâme dictature de Suharto, c'est une femme du nom de Megawati, certes la fille du père de l'indépendance Sukarno, qui devient la présidente de la plus

grande démocratie musulmane au monde. Un pouvoir qui fut loin d'être glorieux et une démocratie qui demeure extrêmement bancale, mais on est loin de la félonie signée Meloni. L'Europe devrait peut-être lorgner davantage du côté de l'Asie pour espérer se projeter vers un avenir plus radieux. Plutôt que de scruter son nombril et, pire encore, de dépendre servilement de ses alliés étatsuniens, eux aussi tombés dans l'escarcelle d'un néofascisme promu par des milliardaires masculinistes.

C'est dingue ce que le cerveau peut turbiner pendant que les jambes s'activent à pédaler. De concert, neurones et muscles tournent en bourrique, et moi j'avance comme un bourrin. Sous d'autres cieux, j'aurais vraisemblablement cumulé des bouffonneries rugissantes en arpantant une route plus austral que littorale, tout en me comportant comme une authentique bouffonne, mais c'est une autre histoire. Sur mon actuel front adriatique, si les idées noires fusent, au moins le corps humain demeure bien huilé. Au bout de ma route du jour, Elbasan s'annonce, à l'image d'un Las Vegas en miniature qui, tel un mirage, surgirait à la sortie du désert. J'écris cela car j'aperçois en arrivant, sur les deux côtés de la route, plusieurs casinos à l'allure désuète sinon abandonnée. Au centre, des remparts et des ruines, et des cafés animés qui embellissent plus avantageusement le paysage urbain. Je me pose dans l'un de ces cafés, traquant déjà un logement pour la nuit. Un jeune albanais, plein d'entrain, curieux ou attiré, ou les deux, engage la conversation. D'ailleurs il propose d'emblée de m'inviter à boire une bière. Je décline l'offre, aussitôt remplacée par un thé local, à peine meilleur au goût que celui qu'on sert en permanence dans les gargotes balinaises. Je l'interroge sur Elbasan et sa réputation, mythe ou réalité, d'être un vieux fief de la mafia albanaise. C'était avant ça, me rétorque-t-il immédiatement, maintenant on essaie d'entrer dans l'Europe, donc il faut respecter plein de critères absurdes. Comme quoi, demandai-je ? Par exemple, les casinos doivent fermer et disparaître de la ville, les jeux d'argent et la prostitution, tout cela fait désordre et l'Europe n'aime pas beaucoup, me précise-t-il tranquillement. Pour lui, l'Europe ce n'est qu'un ramassis de contraintes et

d'embrouilles qui vont à l'encontre des habitants. Il poursuit en me disant qu'il est résolument contre l'entrée de son pays dans l'Europe, mais il m'avoue tout de même que la seule raison qui serait positive c'est que l'Europe nous donnerait beaucoup d'argent ! Le fric, cet éternel nerf de la guerre partout sur terre, et parfois de la paix des braves qui ont su déposer les armes, demeure quel qu'en soit le prix aux avant-postes de la décivilisation. Rampante et malfaisante.

Je ne sais pas si l'Europe possède aujourd'hui encore beaucoup de ses vertus et de ses valeurs humanistes fondatrices. Mais je constate que certains Albanais ne se bousculent pas au portail pour les adopter. De l'Albanie à l'Indonésie, et partout ailleurs, les trois fléaux de notre époque peuvent se résumer ainsi : la force brute, l'argent roi, l'hyper technologie. Comment sortir de ce cauchemar ? Je n'oublie pas non plus le patriarcat. L'occasion de raconter la fin de ma rencontre, tourmentée, avec mon nouvel ami albanais, prénommé Flamur. Un prénom courant par ici et qui signifie « drapeau ». Un vrai nom pour les garçons. Difficile pour moi, réfractaire à tous les drapeaux, même si, en désespoir de cause, le noir reste le plus beau d'entre eux. Flamur donc. Après dix minutes attablées ensemble, il se fait plus entreprenant, commence à draguer lourdement avec une ébauche d'opération mains baladeuses. Je le refoule gentiment lorsque son téléphone se met à sonner. Très fort. Tout le monde au café entend la sonnerie.

Puis, sans même connaître dix mots en albanais, j'arrive à capter qu'il s'en suit une sévère engueulade, avec une femme, vraisemblablement sa copine. A nouveau, toute l'assemblée réunie au café l'entend hurler au téléphone. Manifestement cela manque cruellement de tact et de galanterie. Enervé, il me raconte l'épisode colérique, jugeant sans doute que j'allais abonder dans son sens : ma petite amie m'a cuisiné un plat, elle m'attend depuis une heure, et elle m'appelle pour me dire ça, alors que là je suis occupé avec toi, c'est n'importe quoi. J'évite de lui expliquer que c'est lui qui dit et fait n'importe quoi car je n'ai pas envie à mon tour, au mieux de me faire hurler dessus, au pire de me prendre des baffes sans que personne autour n'ose intervenir... On a déjà vu tant de scènes, dans la vie

comme au cinéma, de ce mauvais genre. Grâce à un bel exercice de style, j'ai prétexté un rendez-vous urgent, mais fictif, avec une logeuse qui m'attendait ailleurs, pour filer en douce, avant qu'il ne puisse raisonner rationnellement à sa façon... Quitter les mecs s'avère souvent nettement plus compliqué, parfois dramatique, que de les rencontrer.

Finalement, suite aux conseils d'une fleuriste croisée au coin de la rue à deux cents mètres du café, je toque à plusieurs portes. La quatrième s'ouvre et déclenche un sourire de ma part. En face de moi, une vieille dame d'une rare gentillesse m'invite à entrer chez elle. Ouf. Qu'il est jouissif de ne pas désespérer du monde dans lequel on vit. Que la vie est belle quand on sait profiter du moindre instant de petit mais vrai bonheur. Je rebois un thé avec mon hôte plein de sagesse. Son goût me semble meilleur. Le lendemain matin je visite les beaux restes de la forteresse romaine. Elbasan, connue jadis sous le nom de Masio Scampa, puis de Hiskampis, était un important centre de commerce et de transport. La cité romaine se trouvait à la jonction de la via Egnatia, une voie pavée et commerciale qui a également participé à la diffusion du christianisme à travers les Balkans. Plus tard, les Ottomans réinvestissent la forteresse et la transforment en un immense château.

Au début du XXe siècle, Elbasan – à l'instar de toute l'Albanie – entame sa longue route vers l'indépendance, en supportant diverses occupations étrangères et ensuite la répression communiste. Sous Enver Hoxha, alors sous emprise maoïste dès les années 1960, un immense complexe voit le jour grâce à l'aide chinoise. Déjà. En 2025, les Chinois sont à nouveau très présents dans le pays. On leur doit notamment le tout nouvel aéroport international de Tirana. Quant à Elbasan, la mafia a bien des difficultés à se faire discrète, ainsi la fratrie Copja continuerait à l'heure actuelle de jouer un rôle majeur dans le narcotrafic européen. La construction et l'intégration européenne risquent fort de ne pas débuter sous les meilleurs auspices. Mais que prédit donc le fameux œil bleu ? La came ne serait simplement pas sa came. Et l'œil est pacifique et autour du cou pas dans les veines.

J'avale un repas frugal et m'en vais en direction de Tirana. En chemin, je m'autorise une pause dans un modeste bistrot en bordure de route. J'y croise un autre cycliste, comme par enchantement, et une étrange rencontre s'esquisse à coup de cafés et de sucreries pour oublier la chaleur et se remonter le moral. C'est un Français. Il a l'air de voyager de la même façon que moi : un look un brin dépenaillé et un engin roulant vraiment de base. Pas vraiment le cycliste habituel, pas un autre chantre du business sportif, suréquipé, casqué, et bardé de marques qui font le lit de l'industrie du vélo. Une superbe bouffée d'air frais que de rencontrer une sorte d'alter ego masculin en pleine fournaise. J'en ai presque regretté d'être passée de l'autre côté. Presque. Mes ardeurs se calment rapidement et tout va bien, pourtant je ne suis pas au bout de mes surprises avec ce personnage intriguant. Il connaît apparemment bien Bali et, incroyable mais vrai, en plein milieu de l'Albanie, nous échangeons en indonésien, puis même en balinais, autour de nos aventures respectives à vélo. Pas fréquent. C'est le moins que je peux reconnaître et penser à cet instant précis.

Il était passé par la ville de Korça et me raconte avoir discuté avec un gars, jeune historien de l'art, gardien du beau et récent musée médiéval de la ville, abritant de splendides icônes orthodoxes. Notamment certaines icônes religieuses d'Onufri, un célèbre peintre du XVe siècle. Ce travail était vital car alimentaire pour cet employé, et au moins il était toute la journée entourée d'œuvres d'art et non pas d'un patron encombrant. Il est passionné et termine son doctorat. A l'université, pas de poste, pas d'espoir. Un bel et riche échange selon le cycliste français qui a la gentillesse de m'en faire part. Ce dernier complète son récit en m'expliquant qu'en sortant du musée, le sympathique gardien voit une Lamborghini jaune passer juste devant en faisant crisser les pneus : tu vois, j'étais au collège avec le mec au volant de cette bagnole, aujourd'hui il trafique de la coke et est devenu très riche ; moi, je passe pour un « loser » car je privilégie coûte que coûte mes études et ma passion pour l'art ; lui passe l'hiver en boîte à Dubaï et moi je galère pour joindre les deux bouts, c'est ça l'Albanie

aujourd’hui ! Mes amis fauchés veulent tous partir, moi je veux rester. Je préfère l’art à l’artifice. Les toiles aux paillettes. Les étoiles aux satellites. La poésie à la politique. Et puis si tout le monde se casse, il ressemblera à quoi mon pays demain ?

Poursuivant tranquillement ma discussion avec mon nouvel ami français, celui-ci évoque avec engouement deux autres villes parmi les plus magnifiques d’Albanie, également situées au sud du pays, mais tout comme Korça pas vraiment faciles à atteindre à vélo, Gjirokäster et Berat. Ville de prédilection du plus grand écrivain albanais Ismaïl Kadaré qui y est né, comme posée sur la montagne, Gjirokäster est surnommée « la ville aux mille escaliers » et jouit d’un panorama extraordinaire sur les sommets, souvent enneigés, qui bordent la belle ville de pierre. Quant à la ville de Berat, moins perchée, mais devenue un *must* touristique et une perle du patrimoine mondial, elle est surnommée « la ville aux milles fenêtres », grâce à sa formidable architecture des maisons alignées qui attire tous les regards et donc tous les photographes. Arpenter ses ruelles, c’est visiter une Albanie intemporelle où l’on tombe aussi bien sur des sculptures anciennes ou modernes, un âne perdu sur le sentier, la nouvelle allée très fréquentée le soir, une superbe chapelle orthodoxe sur les hauteurs, et bien sûr des paysages somptueux qui donnent sur les environs, sur les fameuses et innombrables fenêtres, ou encore sur la rivière en contre-bas.

Notre débat en indonésien s’achève et nos tasses se désemplissent. Le soleil brille, nos yeux avec, c’est le moment redouté des adieux, celui de contenir le trop-plein d’émotions et de reprendre le bitume chacun de notre côté. Lui vers Elbasan, moi jusqu’à Tirana. Fantastique voie spirituelle érigée en pèlerinage à l’existence véritable, la vie nomade est également faite d’adieux continuels. Parfois douloureux, souvent salvateurs. L’aventure est un assemblage de pertes et de profits.

J’entre dans Tirana en empruntant les grandes avenues. Ce n’est pas le bon moment de chercher des pistes cyclables qui n’existent pas encore. Sauf au centre-ville, en pleine métamorphose, où la modernité arrogante côtoie les vestiges d’un passé qui met du temps à être digéré. Le tourisme

s'engouffre dans cette brèche et les autorités s'en accommodent plus que de raison : chaque relique de la période communiste est mise au service de l'industrie touristique. L'art dans les bunkers qui pullulent, le design dans la pyramide du régime honni, ou encore le bizarrement nommé musée de la surveillance secrète... L'espionnage au sein de la population était autrefois plus général que secret, à moins qu'il ne s'agit d'un secret de polichinelle particulièrement hypocrite. L'histoire tragique contemporaine est le viatique de l'économie touristique actuelle. Mais en voyant les immenses panneaux publicitaires qui font l'éloge de la consommation et même d'une « banque à vocation humaniste », je repense à la discussion avec le cycliste français rencontré quelques heures auparavant. On avait convenu ensemble qu'à force d'aller dans le mur et vers la guerre notre monde va finir par s'écrouler. Et d'appeler, en vain mais cela ne mange pas de pain, à ce qu'il y ait demain moins de banques et plus de saltimbanques.

Personne ne nous entendra et pour l'heure je suis sur le terrain de la gloire albanaise. Ce que vient confirmer le grand musée national historique situé sur la place Skanderberg, héros national albanais dont la statue équestre dominait jusqu'à peu cette place principale de la capitale. Célèbre également, l'immense fresque qui orne la façade de ce musée national d'Histoire, attire depuis quatre décennies tous les regards. De fait, cette fascinante mosaïque, commandée par Enver Hoxha et inaugurée en 1981, comprend des tesselles d'une bonne centaine de couleurs différentes, et représente « Mère Albanie » menant le peuple albanaise, à la baguette aurai-je tendance à rajouter. Avec cet élan du peuple vers son indépendance fixé au mur, la jolie matrone albanaise en costume traditionnel et brandissant un fusil, un partisan et un ouvrier à ses côtés car il ne faut pas exagérer non plus, c'est un peu la version communiste et albanaise de « la liberté guidant le peuple », d'Eugène Delacroix, fameuse peinture réalisée en 1830, de facture romantique, révolutionnaire et française. Mère Albanie ou Teresa prude d'un côté, Marianne aux sein nus de l'autre. Deux mondes qui se regarderont longtemps en chiens de faïence. J'avoue, même pas sous la torture, que le communisme

a rarement épousé le romantisme. Ou alors au cours de noces éphémères. En tout cas, l'histoire nous enseigne que l'état de grâce n'a jamais duré bien longtemps. Dommage. La grâce, il n'y a que ça de vrai, dans un monde dirigé par des brutes. Autrefois comme aujourd'hui.

Au lieu de m'épancher sur mes états d'âme en examinant cette énorme mosaïque de quarante mètres de long, je ferais mieux de presser le pas pour visiter l'intérieur du musée avant sa fermeture. J'admets néanmoins que, s'il n'a guère été romantique, le stalinisme a vu et fait les choses en grand. De ce côté du rideau de fer, comme on disait, les réussites artistiques ont été plutôt rares alors je ne boude pas mon plaisir devant cette exception réussie d'un art mural qui relève pourtant du plus pur réalisme soviétique. J'y trouve personnellement plus mon compte qu'en me pavant devant la statue de Skanderberg, qui trône de l'autre côté de la place éponyme. Ce héros national, résistant victorieux contre l'empire ottoman au XVe siècle, est mort en 1468. Exactement un demi-millénaire plus tard, en 1968, l'année où les chars soviétiques entraient dans Prague, sa statue a été érigée au cœur de la capitale pour commémorer sa bravoure. Célébrer ses victoires, réelles ou supposées, sur ses voisins ottomans. Pour redorer aussi le blason d'un régime autoritaire en quête de légitimité sinon de crédibilité permanente. Staline avait bien invoqué l'âme russe pour resouder les peuples de l'Union soviétique afin de mieux en chasser l'envahisseur nazi. Acculé, tout régime communiste s'abaisse, à un moment critique, à faire des concessions pour conserver son pouvoir autocratique. L'Albanie ne fait pas exception aux lois historiques y compris quand elles sont marxistes.

En sortant du musée, le crépuscule n'est pas loin lorsque je pénètre dans la mosquée Et'hem Bey, encore ouverte au public. Quant à son inauguration elle date de 1821. L'ère communiste a condamné l'édifice religieux, réouvert en 1991, juste après la chute du régime. Modeste par sa taille, belle avec son minaret effilé, d'une architecture ottomane assumée, la mosquée Et'hem Bey mérite le détour, avec son minbar en bois et son mihrab joliment décoré. Un touriste français, bien

différent de mon cycliste, photographie le lieu et lâche à sa compagne « tu crois qu'il y a des mignonnettes d'alcool fournies dans le minbar ? ». Il était bêtement fier de sa vanne à deux balles, mais ça n'a pas du tout fait rire son amie. En tant qu'Indonésienne, cette rapide déambulation dans cette petite mosquée toute mignonne me change sacrément des mosquées traditionnelles javanaises, et plus encore de l'immense mosquée de Jakarta, Istiqlal, la plus grande d'Asie du Sud-Est, pouvant accueillir jusqu'à deux cent mille fidèles. Et'hem Bey m'offre une belle parenthèse là où Istiqlal me donne un terrible vertige. Dommage que des touristes parlent plus qu'ils n'observent.

Cela fait longtemps qu'on ne compte plus beaucoup de communistes en Indonésie mais cela ne nous empêche pas de faire également des choses en grand. Nul besoin d'un Staline pour faire n'importe quoi. Ce qu'on construit en Indonésie n'est pas forcément du meilleur goût non plus. Il est vrai que l'islam de nos jours est un peu l'équivalent du communisme d'antan, avec son idéologie imparable et ses dogmes incompressibles. Aux croyants politiques ont mécaniquement succédé des croyants religieux. Le noeud du problème est sans doute à chercher au sens qu'on accorde au terme croyance. Croire c'est trop souvent abdiquer. Aveuglement et enfermement. En estimant à juste raison que la religion était l'opium du peuple, Marx était né un peu trop tôt pour écrire que le communisme allait tristement emprunter la même voie que la foi. En route pour l'enfer. Je quitte enfin la place Skanderberg, bien chargée en lieux dits incontournables, pour m'aventurer dans d'autres rues du centre de cette ville assez agréable pour une capitale, en dépit des travaux qui partout semblent transformer de fond en comble la cité à une vitesse grand V.

Le Blloku, ancien quartier de l'élite au pouvoir, aujourd'hui le secteur le plus branché de la capitale, attire la faune locale et touristique, notamment en soirée dans les restaurants et bars qui ont poussé comme des champignons ces dernières années. Sous le joug de Hoxha, tout le quartier était résidentiel et interdit d'accès au gens du peuple, étrange conception marxiste de la lutte des classes adaptée à l'aménagement urbain ! Aujourd'hui, il est amusant pour moi,

de voir la résidence d'Enver Hoxha avec son jardin et sa clôture, entourée de cafés à la mode américaine et de touristes internationaux plus avides de bière pas chère que de cours d'histoire révisée. Malgré les étals de livres d'occasion, émanant de la période communiste, qui se vendent aux plus offrants des touristes de passage, encore obnubilés par ce douloureux passé aussi exotique que sinistre. En Albanie, à Tirana surtout, à chaque coin de rue, on observe une énième victoire par KO du présent capitaliste sur le passé collectiviste. J'y vois pour ma part une forme d'obscénité et de voyeurisme malsain où le seul règne qui désormais prévaut est celui de l'argent. En fait, tout change, mais rien dans le fond. Je ne sais pas si, dans le pays, il subsiste de nombreux nostalgiques d'un temps définitivement révolu, mais s'il en reste, cela doit être particulièrement pénible pour eux de se plonger dans cette hydre du capitalisme sauvage à domicile. Un sentiment d'échec total sur toute la ligne. Y compris pour celle du Parti. Autrefois aux manettes, aujourd'hui aux oubliettes. La gauche antitotalitaire et anticapitaliste a un point commun avec le climat, c'est que si elle était une banque, cela ferait longtemps qu'on l'aurait sauvée. Sauf que la raison d'être de la gauche est de ne pas être une banque. Braquer cette dernière est peut-être l'ultime recours pour ne pas laisser entièrement le champ libre aux libertariens dangereux et autres ultracapitalistes décomplexés.

Je m'égare de mon objectif qui est de rejoindre Durrës avant de remonter vers le nord. J'y parviens à coups de pédale en empruntant d'énormes avenues pensées uniquement pour les bagnoles. Et les bus et camions, ces mastodontes routiers qui menacent la minuscule cycliste que je suis. Sur place, un bel amphithéâtre romain, cerné malheureusement par des habitations posées à l'emporte-pièce, une tour vénitienne et un beau musée archéologique, une longue plage à l'eau saumâtre, et un important port qui ouvre des perspectives sur toute la mer Adriatique. Une autre ville-champignon de l'Albanie contemporaine qui effraie autant qu'elle fascine. Durrës est une cité antique, vieille de plus de 2500 ans d'histoire métissée, connue sous le nom d'Epidamnos, de Dyrrachium, puis de Durazzo. Beaucoup de monde est passé par ce port stratégique.

Durrës fut d'ailleurs l'un des points de départ de la Via Egnatia, cette remarquable voie pavée de l'Antiquité, datant du XI^e siècle avant JC, et qui traversait l'actuelle Albanie, la Grèce et la partie européenne de la Turquie, avant de rejoindre la riche cité de Byzance.

Je suis un peu attristée de constater que cet héritage est aujourd'hui réduit à sa portion la plus minime. Son front de mer défiguré, avec son béton toujours armé mais sans les bunkers, et sa plage interminable, ne contribuent guère à délivrer un visage attractif du pays. Un rivage minable surtout, c'est certainement la plage la plus polluée que j'ai vu en Albanie, où même les autochtones les plus intrépides réfléchissent par deux fois avant de, finalement, décider ne pas se baigner dans ces putrides eaux-là. En comparaison, même la plage de Kuta à Bali, pourtant elle aussi polluée, défoncee autant par le surtourisme que par les constructions hideuses, me paraît plus sympathique et fréquentable. C'est dire à mon sens l'étendue du désastre. Une image symbolique qui me trotte dans la tête résume mon court séjour à Durrës : un vieil homme face à la mer, assis seul sur le sable, jonché de détritus, en train d'attendre d'improbables clients ; placé devant lui, un pèse-personne, son gagne-pain, modeste voie du salut économique, et tellement révélateur du désarroi d'une bonne partie de la population locale. Le rêve européen semble loin.

Après malgré tout un bel interlude historique, je ne suis pas mécontente de repartir de ce grand port de l'ouest, en me dirigeant vers le nord pour rejoindre la frontière avec le Monténégro. Il me reste encore de la route et quelques jolies découvertes en chemin. Je reprends un peu la route vers Tirana, avant de bifurquer à gauche, et de passer non loin de l'aéroport international Mère Teresa, du nom de l'une des célébrités albanaises qui a fait le tour du monde après celui de l'Inde. Puis à ma droite j'aperçois au loin la cité fortifiée de Krujë, avec son château de Skanderberg emblématique et ses maisons médiévales en pierre. Encore un détour historique qui s'impose. La jolie forteresse qui s'offre à mon regard, perchée sur une colline, était le siège de la résistance du héros national contre les Ottomans. Le château est devenu un musée et impossible

d'échapper aux batailles de Skanderberg, à son attirail guerrier, dont son fameux casque surmonté d'une tête de chèvre. Tous les Albanais, après l'échec cuisant du paradis communiste, connaissent désormais par cœur les faits et mythes du grand homme, devenu l'emblème de la nation. Après Staline, Mao et Hoxha, avec Skanderberg c'est la continuité assurée, avec moins de risques car le récit est enfoui dans un lointain passé. Un héros armuré à cheval, une tête de chèvre originale, des aigles sur un fond rouge et noir, et vous avez l'Albanie dans toute sa splendeur. Toute légende remaniée rend l'histoire plus belle. Qu'importe la vérité historique, et cela davantage encore à l'ère de ladite et maudite post-vérité. D'où le rôle crucial des historiens actuels pour replacer les faits en bon ordre.

Soucieuse de quitter un peu cette mythologie étouffante, Krujë m'offre heureusement d'autres surprises, à l'instar de ce qu'il reste du vieux bazar ottoman, à deux pas du château, ou d'un intéressant musée ethnographique. Comme souvent, un musée dit national mais qui présente en réalité les us et coutumes des peuples locaux répartis dans cette région : outils, tapis, artisanat, costumes, bibelots. Une visite que je complète en faisant un saut au « *teqe* » de Dollma (ou « *tekke* » pour les Turcs), lieu de culte de l'ordre soufi bektachi, avec ses ruines d'un hammam du XVe siècle qui me font un peu rêver. En soirée, fatiguée par le voyage à vélo et ma visite pédestre du jour, je suis heureuse d'avoir pu échapper au seul discours nationaliste autour de la figure de Skanderberg, et d'avoir pu découvrir d'autres réalités et vivre de nouvelles ambiances, comme celle de goûter des sucreries orientales, très ottomanes du coup, dans une ruelle à l'écart de l'allée centrale.

Départ le matin pour le nord, et ma prochaine étape : Lezhë. Après avoir bien roulé en traversant la campagne nord-albanaise, Lezhë est un havre de paix et ne manque pas de charme, ce qui me réjouit, notamment après une journée à lutter contre une chaleur accablante. Située sur les rives du fleuve Drin, j'apprends que Lezhë, autrefois Lissus, est un vieux port romain fondé au IVe siècle avant JC. Mais je ne suis pas au bout de mes surprises. J'ai quitté le fantôme omniprésent de Skanderberg à Tirana, puis à Krujë, pour mieux le retrouver

à Lezhë. C'est en effet ici, en 1444, que la Ligue de Lezhë a été formée par le futur héros national, dans le but d'unir les princes albanais contre les forces ottomanes. Skanderberg est même enterré ici. Un récent mémorial, construit sur les ruines d'une antique cathédrale, rappelle sa gloire et ravive son aura. Un site très couru par les personnes férues histoire albanaise qui peuvent aussi en profiter pour visiter l'impressionnant château qui surplombe la ville.

J'ai bien apprécié l'atmosphère paisible de la cité, avec ses espaces verts autour du fleuve, et ses rencontres avec les locaux qui, installés sur les bancs publics, prennent visiblement le bon temps de vivre, si loin du stress de Tirana ou même de Durrës et de Saranda. Une conversation un peu solaire avec un jeune citadin trentenaire me revient en mémoire. Il parle parfaitement anglais ce qui dans ce coin reculé n'est pas commun. On discute ensemble de musique, et de la pop albanaise on dévie rapidement vers le rock international. On échange nos goûts et nos couleurs. On partage aussi la même aversion pour l'Amérique trumpiste. Alors, évidemment, on en arrive à parler de l'axe de la résistance : New York, puis New Jersey... Impensable de ne pas parler de Robert de Niro et surtout de Bruce Springsteen. On s'est rencontré à peine depuis un quart d'heure et on a déjà l'impression de se connaître depuis dix ans. La musique, surtout engagée, crée des liens et unit les cœurs. Maintenant, sur ce banc au milieu de la verdure, juste à côté du mémorial dédié au Chef, la drague en cours s'avère plus rock'n'roll que sensuelle. C'est un tout autre Boss qui nous occupe, nous réunit, nous vampirise même. On se découvre une double passion commune : la haine des patrons et l'amour du Boss. Aucune contradiction ici. D'emblée étonné qu'une Balinaise puisse en pincer autant pour un vieux ricain à chemise à carreaux, même armé d'une Telecaster et d'une voix toutes deux légendaires, Leka, le prénom de mon nouvel ami rockeur, me souffle alors cette maxime d'une totale évidence : tu sais, mais je pense que tu es déjà au courant, il existe deux catégories de personnes sur terre, y'a les gens qui aiment Bruce Springsteen et y'a les gens qui ne l'ont pas encore vu sur scène, le reste n'est que simples foutaises. Je le félicite pour la

profondeur de sa pensée et lui précise toutefois que, pour certains êtres humains, il faudra se dépêcher d'aller le voir en concert car le Boss n'est plus très jeune, même si le E Street Band à ses côtés continue à bien faire le job. Sans le patron, enfin celui-là, ça sera plus délicat.

Mon voyage en Albanie est singulier. Propice à tous les imprévus. C'est le propre de tout voyage digne de ce nom. Il y a peu j'ai croisé dans une gargote un Français qui me parlait de l'Albanie en indonésien, maintenant je discute, assise sur un banc, avec un Albanais en anglais, de l'avenir de la planète un peu, et de la musique de Springsteen beaucoup. Mais si la musique adoucit bien les meurs elle ne me remplit pas le ventre. Je quitte mon joyeux hôte très inspiré et je me mets en quête d'un plat et d'un lit. Car demain est un autre jour. Mon seul projet à venir consiste à remonter à l'aube sur le macadam et à tenter de bivouaquer le soir à Shkodra. Je suis réaliste, je ne vise même pas l'impossible. Pourtant, en 1968, dans les campus français et même américains, le modèle albanais faisait quelques émules, comme quoi tout reste possible, à commencer par l'impossible. Et le n'importe quoi.

Peu avant d'arriver à ma prochaine destination, après un itinéraire un brin fastidieux et long, se dresse sur les hauteurs et à ma droite l'imposante forteresse de Rozafa, véritable passage d'entrée dans l'agglomération de Shkodra. Je découvre une jolie ville. Appelée Scutari à l'époque de la République de Venise, elle est dotée d'une architecture riche et diversifiée, qui témoigne de sa longue histoire, nourrie certes d'invasions guerrières – une constante dans tout l'espace balkanique - mais également de riches apports culturels de toutes sortes. Un héritage ethnique et religieux encore enrichi du fait de la proximité du Kosovo et du Monténégro. Ainsi, de nombreuses églises et mosquées, d'anciennes villas et de modernes édifices, des ruines ottomanes, parsèment un territoire urbain en pleine expansion. Tout ce patrimoine multiculturel atteste de cette diversité.

Pour l'heure, je cherche d'urgence à me loger, à proximité du centre, histoire de lâcher mon vélo pour mieux étendre mes guiboles voire enrouler mes jambes autour mon cou. Ou plus simplement, marcher, pour que d'autres de mes muscles

puissent de temps en temps aussi se dégourdir. Pas forcément les jambes qui, de leur côté, sont suffisamment sollicitées au fil de la journée. Par chance, cette autre composante essentielle dans tout bon trip, je me dégote une auberge très accueillante, gérée par une Porteña, prénommée Martina, une Argentine donc, une exilée volontaire qui s'est échouée un beau jour dans cette contrée étrangère. Comparée à Buenos Aires, Shkodra s'apparente à une discrète bourgade provinciale. Toujours en comparaison, le cours paisible de la rivière Shala, une destination naturelle populaire et proche de Shkodra, ne tient pas le choc devant le haut débit et le succès des trop fameuses chutes d'Iguaçu. Le charme de l'Albanie, m'explique Martina, réside dans la petitesse, ici les choses sont modestes mais les gens conviviaux. Et puis le patrimoine, lui, est souvent grandiose. Comme par exemple, le vieux pont ottoman de Mes, localisé au nord-est de la ville, un joyau architectural tout en courbe, une sorte d'hommage au féminin taillé dans la pierre, qui me rappelle instantanément le splendide pont de la ville d'Arta en Grèce, sur et autour duquel j'ai flâné une après-midi entière, voilà un mois en arrière.

Je fais doucement connaissance avec Martina. On négocie la nuitée, on se résume nos vies. Tout en parlant en espagnol, on débat autour de l'affreux Javier Milei, tronçonner qui a mis son pays en coupe réglée. Absolument rien d'anormal, puisqu'on est en Albanie, pays de tous les possibles, en plus des aigles cousus sur son drapeau officiel. Je m'installe dans ma chambre et me prépare à faire mon tour de la ville, en oubliant l'espagnol et en tentant de me souvenir de mes quelques mots d'albanais. Un des langues les plus complexes en Europe sinon au monde.

Lors de mon intense conversation avec ma logeuse argentine, un sujet est venu sur la table, le « *kanun* ». Ensemble, on a quand même scruté les alentours, on ne sait jamais. Ici, plus qu'ailleurs, quoiqu'en Russie poutinienne ou en Chine capitalo-communiste la situation doit être pire, les murs ont peut-être des oreilles. Des grandes oreilles dont l'écoute, puis les coûts et les coups, s'ils ne les terrorisent pas, procurent toujours des frissons aux autochtones. Le *kanun* est ce code

coutumier, typique de la montagne albanaise, un recueil de règles strictes, comprenant notamment la « *gjakmarja* », ou la vendetta par le sang, qui sévit dans tout le nord de l’Albanie.

Cette ancestrale loi du talion, d’où émerge une vision conservatrice et obscurantiste du monde, mais aussi de l’organisation sociale de tout un peuple reclus derrière les collines, perdure malgré le vent du progrès et du changement. On s’éloigne ici drastiquement des critères requis pour entrer dans l’Union européenne. De vieilles notions de clan et d’honneur, ancrées dans la mémoire populaire, et véhiculant un lourd fardeau, dominent parfois la vie des familles, entravant la possibilité de toute évolution saine. Lorsque le clan prévaut sur la collectivité, lorsqu’on est prisonnier d’une dette ancestrale et soumis à des lois médiévales, la voie pour sortir de l’impasse s’annonce plus qu’étroite. Encore de nos jours, j’apprends que dans la région de Shkodra, et même réfugiées en ville, des familles entières vivent dans la peur voire sous la terreur. Cloîtrés, certains membres craignent plus que tout d’horribles représailles de la part d’autres clans, en fait des règlements de compte sortis d’un autre âge, issus de dettes réelles ou imaginaires, et proférée il y a belle lurette par des générations antérieures... Le *kanun*, tout comme la crise économique endémique qui atteint la jeunesse, est également l’une des raisons, rarement invoquée, qui pousse tant de jeunes albanais à quitter le pays. En dépit des promesses rarement tenues d’un développement radieux et imminent, le nombre de candidats à l’émigration, notamment pour les pays d’Europe occidentale, ne cesse de grossir. Mais un pays jeune, comme l’Albanie, qui voit ainsi ses forces ardentes quitter le navire, hypothèque également son avenir. Et tout le destin d’une nouvelle nation démocratique en construction.

Retour au centre-ville de Shkodra. Je croise d’abord, aux abords d’un parc, un monument assez récent et dédié aux martyrs du communisme, puis un peu plus loin je tombe sur une statue de Mère Teresa, véritable héroïne du pays, au point de concurrencer de plus en plus ce cher Skanderberg dans le cœur des Albanais. La principale allée commerçante de la ville, joliment pavée, bordée de cafés branchés et très fréquentés en

soirée par les habitants, regorge aussi de boutiques en tout genre, d'une galerie photo plutôt originale, abritant des clichés d'époque illustrant le mode de vie traditionnel alors en vigueur. Il s'agit en fait du Musée national de photographie Marubbi, du nom de son fondateur, le peintre italien Pietro Marubbi. Crée dès 1856, le musée rassemble actuellement plus de 150000 photographies, documentant la vie sociale et quotidienne du milieu du XIXe siècle jusqu'à la fin de la période communiste.

Après cette plongée illustrée au cœur de l'histoire albanaise, une pause en terrasse au café s'impose et me permet d'observer le va-et-vient incessant dans le centre de cette cité jeune où l'on s'affiche sous son look le plus tendance. Ou dévastateur. A ce titre, l'enseigne chinoise Shein, pour le moins controversée et à juste titre, a ici pignon sur rue. Son énorme logo m'interpelle et m'agresse mais j'ai bien l'impression d'être la seule dans ce cas. Son échoppe immense trône au milieu d'un flot de boutiques qui toutes rivalisent de plans marketing dans cette artère centrale récemment rénovée. Concernant Shein, l'effervescence n'est pas du même acabit que celle au moment de l'ouverture du magasin à Paris. L'indignation non plus. Le capitalisme textile asiatique prospère ici dans l'indifférence générale.

Sauf erreur de ma part, passants et clients s'en foutent complètement de la présence, et encore plus des dégâts engendrés, du mastodonte chinois de la *fast-fashion*. Leurs urgences et préoccupations semblent se situer ailleurs, globalement vers tout ce qui converge vers davantage de développement économique de leur pays en quête d'adhésion européenne semble bon à prendre. Coûte que coûte. L'Europe est à plusieurs vitesses. C'est ce que je comprends tous les jours un peu plus en tant qu'Indonésienne en vadrouille dans ce Vieux continent qui se cherche un avenir. Les priorités à Madrid ou à Londres ne sont pas les mêmes qu'à Shkodra, ou par exemple sur une petite île oubliée en Grèce, si toutefois il en reste.

Je m'apprête bientôt à quitter l'Albanie pour entrer au Monténégro pour quelques jours. Mais avant de m'élancer vers la frontière, et à m'obliger à quelques dénivélés non négligeables

afin de franchir la montagne qui sépare les deux nations balkaniques, je ne peux m'empêcher de m'intéresser au monde qui m'entoure et à la planète qui s'enflamme, sous tous les climats. Pas la peine d'être journaliste pour savoir que la date du 11 septembre n'annonce jamais rien de bien reluisant à nos contemporains déjà pleinement angoissés : coup d'Etat fasciste au Chili en 1973 ou attaque terroriste sur les tours jumelles à New York en 2001. Et 2025 ? Notre époque s'adapte et voit toujours plus loin. Bombardements et détournements sont devenus désuets. La banalité du mal est désormais portée par les drones. L'avenir plus irradie que radieux est à la guerre hybride, ce concept fourretout dont l'ambiguïté paraît arranger tout le monde. Des conflits tellement fréquents qu'ils ont été banalisés et ne défrayent même plus les chroniques.

Le 11 septembre 2025, l'ovni qui s'écrase s'appelle Diella. Il s'agit de la nouvelle ministre albanaise des marchés publics dont la nomination a été fixée ce jour pas vraiment faste. Ayant quitté l'Albanie quelques jours auparavant je n'ai pas pu assister à la cérémonie d'investiture qui promettait d'être folklorique sinon houleuse. Le premier ministre albanaise, Edi Rama, personnage lui-même riche en couleurs, a promu Diella, une redoutable agente programmée avec des techniques d'intelligence artificielle, au rang si convoité de ministre chargée de l'attribution des marchés publics. Le but est de lutter enfin efficacement contre la corruption qui gangrène toutes les instances du pays. L'IA donc pour enrayer les faiblesses et les concupiscences humaines.

Cette chère Mme Diella, impartiale et incorruptible, aurait dit-on un parfait sens de la justice ? Rama ne sait plus quoi faire pour finaliser au plus vite l'adhésion de l'Albanie à l'Union européenne et surtout, car c'est une condition exigée, à combattre la corruption que le pays ne parvient pas à éradiquer. Si demain un agent artificiel s'avérait clairement plus intégrer qu'un être humain, et que notre société se contenterait du résultat en baissant les bras, les prédictions politico-littéraires combinées de Huxley et d'Orwell auront gagné. Notre angélisme patent nous aura tous perdu. Et les humains, dont la plupart d'entre eux s'affichent maladroitement consentants, ne

seront plus que les esclaves des machines. Après l'humanisme qui s'est déjà fait la malle, c'est l'humanité qui disparaîtra de la surface de la terre.

En livrant nos destins aux algorithmes, sous la contrainte ou même pas, comme c'est déjà le cas, cela est au mieux inquiétant et au pire effrayant. Je me dis aussi que ce n'est pas en pédalant que je vais changer la donne. Encore moins le cours de l'Histoire. Si pour en finir avec ce cauchemar technocratique, mon arme est le vélo, je reconnais que la roue du monde risque de tourner longtemps sans dévier de sa fatale trajectoire. Chers amis encore humains, il va falloir être plus actifs et plus inventifs. Et se montrer beaucoup plus radicaux. Sauf à laisser demain la méga-machine s'emballer pour mieux nous remballer. Il y va de notre survie.

A mon sens, Edi Rama, le bien-nommé, aurait peut-être été plus avisé de confier le sort du trésor public de la nation albanaise directement au dieu Rama, plutôt qu'à miss Diella. Dans ma culture, Rama est le prince d'Ayodhya et pas de Tirana. Il ne porte pas le prénom Edi. Mais il est le héros mythique de l'Inde, dont l'histoire héroïque est relatée dans le Ramayana, Surtout, Rama l'hindou est le modèle de vertu par excellence et en plus un bel avatar de Vishnu. Il est l'incarnation de l'homme parfait et juste. Exactement celui dont aurait tant besoin l'Albanie contemporaine.

En outre, lorsque Kali Yuga prendra fin et que Vishnu remettra de l'ordre dans les chaumières, l'Albanie sera enfin admise au sein de l'Europe et le pays bénéficiera alors d'une sacrée longueur d'avance puisque le prince Rama et non l'IA Diella sera déjà, au moins depuis les calendes grecques, en très bonne posture pour la suite des événements. Quand les dieux rôdaient sur la terre, ce furent les Grecs qui firent les lois et racontèrent les histoires. Mais il y eut aussi les Indiens, avec le malin Rama en éclaireur, comme pour annoncer la fin de l'héritage colonial, communiste puis européen, et au final proclamer sur tous les toits du monde la victoire du Sud global. L'histoire-fiction est un beau roman palpitant.

Mais il y a un hic, et il est de taille. Rama ou pas, l'homme parfait n'existe pas. Donc toute cette histoire n'a ni queue ni

tête. Puisque c'est une femme et non plus une IA qu'il s'agit d'introniser. Et si la belle Sita, épouse idéale de Rama, ou plutôt Parvati, épouse de Shiva et manifestation de la puissance féminine (Shakti), parvenait sur le trône à la place de Rama, on cesserait enfin de gouverner l'univers avec la bite, et davantage avec la tête. On oublierait au passage leurs rôles d'épouses dévolues pour ne retenir que leurs destins de femmes puissantes. Ce ne sera pas une révolte mais une révolution. Féministe et mondiale. Quand les déesses rôderont sur la terre, plus rien ne sera comme avant. Même Vishnu devra tout partager à part égale avec Lakshmi, son épouse légitime, et avec les autres divinités féminines, Parvati ou Sarasvati, entre autres. J'attends ce moment avec impatience, mais 400000 années c'est trop. Justement, 5000 ans de patriarcat, c'est déjà insupportable, alors la patience des femmes a largement atteint la limite acceptable. Le changement, c'est ici et maintenant. Ça sonne comme un slogan du moment, mais pour toujours.

De l'arène politique à la petite reine il n'y a parfois qu'un pas. Il est grand temps de quitter la scène publique un peu trop guerrière pour remonter sur la selle de mon engin si bonnement pacifique, et de pédaler la fleur au fusil vers le Monténégro voisin. Après seulement quelques kilomètres en partant de Shkodra, et le franchissement d'un pont immense, la route commence déjà à grimper. Rien d'extraordinaire, mais avec la chaleur étouffante, l'effort devient plus soutenu, et le poste de douane au loin apparaît presque comme un mirage, en tout cas comme un soulagement. L'effort physique prend fin, pensais-je alors, et quitter l'Albanie c'est indubitablement entrer dans une Europe plus policée dans tous les sens du terme. Même dans le cas du Monténégro, ce pays à peine plus courtisé et mieux placé que son voisin du sud, sur la liste des nouveaux Etats à courir derrière l'intégration européenne. Une union chaotique, c'est une évidence géopolitique, à l'origine des actuels Etats désunis d'Europe.

Cette frontière, en ce dernier jour du mois d'août, est totalement congestionnée, et cela des deux côtés. Retour de vacances, tout le monde semble vouloir rentrer au dernier moment, du coup ça bouchonne, ça gueule et ça stresse.

Beaucoup. Les touristes sont des êtres humains comme les autres : effroyablement imparfaits. Au moins trois kilomètres de file et deux heures d'attente pour les automobilistes qui arrivent d'Albanie. Dans l'autre sens c'est exactement du même registre. C'est là qu'avec mon vélo, qui soudain prend des airs de Rolls-Royce, je double toutes les voitures, les unes après les autres, tranquillement.

La bicyclette est vraiment la reine de ce moment de grâce. Sous les yeux des conducteurs, médusés et envieux, qui me voient passer devant leur nez ou leur volant, je me faufile comme une danseuse de ballet mais sans jamais opter pour la posture de danseuse à vélo. Mon objectif est simple, atteindre l'arrivée de cette étrange procession, en pole position devant la barrière providentielle. Les douaniers, des deux Etats concernés, une fois vérifiés que mes documents sont en ordre, éclatent de rire lors de mon passage. J'avoue être plutôt contente de ne rien comprendre à leurs échanges à mon sujet car leurs propos m'avaient l'air assez gratinés.

Dans l'immédiat, le résultat des courses est remarquable. L'automobiliste qui a eu la mauvaise idée de franchir cette douane ce jour-là aura passé en tout au moins trois heures à maudire la terre entière ou à prendre son mal en patience. Moi la petite cycliste venue de l'Orient lointain, en moins de trente minutes, toute l'affaire était classée. Cette journée a consacré la victoire du biclou sur le SUV, du petit sur le gros, de l'écolo sur le pollueur. Hélas cela ne change en rien la marche funèbre du monde qui s'enlise obstinément dans l'impasse des énergies fossiles. Et dans la gabegie.

L'essentiel, car je reste positif, c'est que pendant que les douaniers dansent, la cycliste passe sans encombre. Pas d'embrouilles que de la débrouille, cela pourrait même être l'une de mes devises préférées de voyage. Les meilleures devises étrangères sont poétiques pas péculiaires. Même si en traversant cette frontière, douce intégration européenne oblige, on abandonne le lek, monnaie uniquement en vigueur en Albanie, pour le tout-puissant euro, déjà officiel au Monténégro.

Je crois que c'est bien la première fois de ma vie qu'un poste-frontière, avec ses zélateurs en uniformes obsédés par des papiers en règle, et ses contrôles indélicats au facès ou non, ne m'inquiète pas de prime abord.

J'ai vite déchanté et révisé mon jugement trop hâtif. En observant des douaniers monténégriens crier sur les Albanais qui, eux, sont obligés de montrer patte blanche et justifier une multitude de formulaires et documents. Ou en harcelant un Soudanais qui tétanisé restait cloîtré dans un silence honteux. Il sortait juste d'un bus, lorsque je vois un autre passager qui l'accompagne, pour le soutenir et l'aider à traduire.

Cet autre passager est un noir étasunien, j'ai eu le temps d'échanger quelques mots avec lui, il m'a notamment exprimé cette phrase qui est restée ancrée dans ma cervelle : « ce que je vois ici, ce mépris récurrent pour ce qui est différent, cette manière insupportable de traiter les étrangers, c'est exactement ce que fait Trump et ses sbires, ICE et consorts, aux Etats-Unis ». Je partage sa colère, les mains sur le guidon en poussant mon vélo, ce qui franchement n'est pas une attitude très digne et révolutionnaire à la hauteur des enjeux.

C'est donc un jour de très grande affluence sur cette frontière montagnarde, habituellement un peu perdue, peut-être même le plus important de l'année. Tout ce beau monde fraîchement bronzé et presque reposé, mais ici prisonnier un temps dans leur carcasse mécanique, se presse au portillon à la vitesse d'un escargot, lui aussi chargé d'une carapace. En tout cas, pour les douaniers pourtant très sollicités à cet instant, ma présence interpelle, intrigue, amuse aussi.

Malgré le tohubohu devant et derrière les clôtures, la véritable attraction ce n'est pas le va-et-vient continu de véhicules, ou même la traque des indésirables migrants, mais tout simplement moi : pourquoi me dévisager autant, bref me déshabiller de haut en bas de leurs regards, et m'ausculter à ce point ?

En étant une femme avec un vélo à son bras, mon statut passe rapidement de réfugiée potentielle à touriste avérée, et aussi de suspecte à sportive. C'est injuste mais c'est ainsi. Ce n'est pas tous les jours non plus que ces gars, en général

esseulés en haut de leur montagne, voient l'espace de leur no man's land traversé par une femme seule, à vélo, de nationalité indonésienne, de religion hindoue, et de culture balinaise. Cela fait beaucoup d'un seul coup pour un bref passage en douane.

Délestée de toute anxiété frontalière, je change de pays, et je foule le sol monténégrin avec l'envie d'en savoir un peu plus sur cette jeune nation, largement méconnue au cœur de l'Europe. Celle-ci se cherche un destin, moi juste un chemin, si possible pas trop parsemé d'embûches.

Au Monténégro, des bouches pleines d'histoire à parcourir

Mon chemin s'annonce aussi ardu que mon périple captivant. J'arrive à petite vitesse dans ce modeste et pittoresque pays montagnard des Balkans. Avec son relief accidenté, ses bourgs médiévaux et ses criques cachées tout le long de la côte, le Monténégro se découvre avec lenteur et humilité. Dans mon calepin, je note dès mon arrivée que le nom monténégrin ou serbo-croate du Monténégro est « Crna Gora », ce qui peut se traduire par « montagne noire », en référence aux forêts denses et sombres qui recouvriraient autrefois ces Alpes orientales qu'on appelle toujours dinariques. Au début de mon parcours, cette montagne noire se présente à moi plutôt dénudée, déboisée et clairsemée. Mais le paysage se transforme une fois dépassée une vingtaine de kilomètres.

Véritable melting-pot balkanique, mosaïque ethnique et linguistique, autrement dit un territoire aussi riche qu'explosif, le pays est simplement d'une beauté époustouflante. Cela même si nombre d'Européens ne seraient pas capables de situer exactement le pays sur une carte. Quant aux Indonésiens, sauf exception, ils ne savent même pas qu'il existe. Lorsqu'on évoque la guerre ou le foot, sur fond de nationalisme triomphant, il est plus courant de citer la Serbie ou la Croatie, des grandes voisines aux dents plus longues et à l'esprit hélas éternellement revanchard. A mon humble niveau, à peine débarquée dans ce nouvel Etat, je traverse le bled de Sukobin et constate d'emblée que l'état des routes est bien meilleur que du côté albanais. Un constat tout ce qu'il y a de plus concret. Rançon de l'Union pour les uns, racket des pauvres gens pour les autres. L'argent des contribuables européens stipuleraient les mauvaises langues qui ne manquent pas de nos jours. Pour moi, je profite de cette bonne tenue de route, d'autant plus qu'une généreuse descente, promise d'après mon GPS à partir de Krute, commence à s'amorcer pour le plus grand de mon bonheur. Mais une voie parfaitement asphaltée n'empêche pas l'apparition des premiers ennuis.

C'est d'ailleurs quand toutes les cases semblent bien cochées que soudain tout part en sucette. C'est exactement ce qui m'arrive au carrefour stratégique du hameau de Krute. L'itinéraire que je me prépare à emprunter est fermé, barré, interdit à la circulation, pour « travaux sur la voie publique ». J'oublie la descente si prometteuse, et en prime je me vois assignée à opérer un détour de vingt kilomètres avec une jolie montée à la clé. Franchement, c'est juste déprimant. Il y a des moments où je me demande vraiment ce que je fous là. J'arrête plusieurs motocyclistes, également étonnés de ce détour imprévu, pour leur demander confirmation du fait que je me suis bien fait rouler dans la farine. En réalité, je demande ici mon chemin aux locaux, dans l'espoir improbable que l'un d'eux me souffle dans l'oreille : « mais si, ma chère mademoiselle, avec ton vélo, je crois que tu peux passer quand même, et y'a la descente et c'est plus court, un circuit super sympa ». Sauf qu'évidemment cela n'arrive quasiment jamais. Trois autres créatures du coin hochent de la tête pour me signaler un niet très clair. Le retour à la réalité – et du détour à faire – apparaît soudain encore plus difficile à digérer. Alors pour que cette digestion passe au mieux, j'ai trouvé un léger pis aller, sorte de joie temporaire, compensatoire et procrastinatrice. Toujours à ce même croisement infernal se trouve un havre de paix et de plaisir gustatif : un café-boulangerie. Il est ouvert, enfin une bonne nouvelle, je vais donc m'y installer.

C'est ma première pause au Monténégro. Je ne manque pas de me goinftrer en ce lieu, comme pour mieux me motiver psychologiquement pour la montée et aux vingt bornes supplémentaires. Il faut constamment ménager son estomac. Car, réservoir de plaisir et de carburant, on y retourne souvent. C'est comme remettre de l'huile dans le moteur. Mais mon vélo n'étant même pas électrique, cette mécanique ne fonctionne pas. Plus prosaïquement, là je me gave de croissants qui finissent leur course dans mon bide. La politique du ventre est ce qui maintient la cycliste quasi dépressive que je suis en train de devenir en vie. Tant pis pour la malbouffe. De toute façon, la grimpette annoncée ça sert aussi à brûler les calories. Je

prends juste assez d'avance pour tenir la distance. Et j'emmagesine un peu de poids avant de monter au cas où l'épreuve ne serait pas assez éprouvante. Tous cyclotouriste un brin aventureux est avant tout un masochiste qui s'ignore. Ou pas. A vélo, il faut être rudement pragmatique, sinon il vaut mieux opter pour la pétanque ou le bowling.

Au moment de quitter mon café-refuge, à l'idée de repartir, je prends mon courage à deux mains en même temps que mon guidon, sous le sourire un zeste moqueur de la boulangère qui se demande bien pourquoi je suis venue jusqu'ici pour me mettre dans un tel pétrin. Sur le moment je n'ai clairement pas la réponse. Je suis préoccupée par l'itinéraire qui doit m'amener près du littoral, dans la ville d'Ulcinj. Puis d'improviser. C'est parti, le ventre plein à l'intérieur, la totale canicule à l'extérieur. C'est sûr que dans la soirée je terminerai sur les rotules. Définitivement masochiste. Brève trêve à Ulcinj, puis, remontée pénible, malgré le fait d'être à une centaine de mètres du rivage, dans un décor de rêve. Le Monténégro n'a rien à envier à la Grèce, à l'Albanie, et à Bali. Ça monte ou ça descend, en permanence. Le plat ? Les pays balkaniques ne le connaissent pas. Si je ne voulais circuler qu'en plaine, ou en rase campagne, il aurait mieux valu que je choisisse un plat pays, la Hollande par exemple. Ou je dirai plutôt les Pays-Bas pour être bien certaine de ne pas échouer sur d'inaccessibles hauteurs. En attendant, l'Europe du Sud-Est n'est pas celle du Nord-Ouest. Je ne regrette rien, puisque je préfère infiniment le soleil même brûlant à la pluie sans interruption, les olives aux tulipes, les brunes typées aux blondes platinées, les plages aux polders, et le régime méditerranéen à la cuisine industrielle. En résumé, j'ai simplement l'impression que le Sud a plus mes faveurs que le Nord. Et comme dit précédemment il est temps de changer le logiciel.

En longeant la côte scrupuleusement découpée, entre Ulcinj et Budva, je côtoie autant des chèvres que des oliveraies, je surplombe de jolies baies ouvertes sur la mer Adriatique, un spectacle majestueux qui offre à ma vue de magnifiques paysages qui méritent de fréquents arrêts ne serait-ce que pour célébrer la beauté de la nature. Le tout en buvant, encore et

encore, des litres d'eau. Tout aurait été parfait si en bordure de route j'avais croisé moins de chiens et de chats écrasés.

Je traverse ensuite la cité balnéaire de Bar. Rien n'indique que ce nom ait été prédestiné. Il demeure que cette appellation, sans doute contrôlée, n'a pas été complètement usurpée : le long de la route principale, restos, cafés et bars pullulent. En haute saison, au moment où j'y suis, toutes les tables et tabourets sont occupés dès la fin de l'après-midi. Les jeunes européens de toutes les nations s'agglutinent aux comptoirs des bars de Bar. Sans trop chercher à comprendre. D'ailleurs il n'y a strictement rien à comprendre, sinon que pour les fêtards en vacances par ici, ce n'est pas l'union qui fait la force mais plutôt l'alcool qui fait la défonce, et ils sont là pour cette raison. Des naufragés du voyage moderne échoués sur une banquette à Bar. On a la banquise qu'on mérite.

Je préfère tracer ma route avant que la nuit ne tombe. Mon principal souvenir en passant par Bar n'aura pas été d'aller me torcher dans la première taverne rencontrée mais de tomber, vers la sortie du bourg, sur une immense église orthodoxe, d'une blancheur éclatante, très impressionnante voire même effrayante. Je continue mon périple journalier jusqu'à ce que mes mollets crient grâce. Le coup de semonce survient peu après Bar, dans la petite ville de Sutomore. Je dois cesser de lutter avec mon engin, le matin j'étais encore en Albanie, et là j'ai comme l'impression de traverser en trombe et d'une traite tout le Monténégro. Il ne s'agit que d'une vague impression, un mirage en fait. Mais à Bar, tout est cher, et trouver un hébergement abordable relève du miracle. Une autre forme de mirage. Surtout près du rivage. En effet, j'ai eu la mauvaise idée de descendre jusqu'à la plage où des logements abondaient. Tous complets sinon trop coûteux. Plusieurs autres tentatives d'approches hôtelières me dissuadent de poursuivre sur cette voie.

Je remonte donc à la fois sur ma machine et la pente dans le but de retourner sur la route principale et pédaler jusqu'à l'extérieur de cette bourgade balnéo-touristique. Avec l'espoir de dénicher un pieu abordable dans un lieu fréquentable. Fatiguée et démoralisée, mon biclou tient bon mais moi je cale.

Je commence à penser devoir dormir à la fraîche, ou sous abri, bus ou autre. C'était juste avant que la lumière ne jaillisse de la nuit en train de tomber. A une douzaine de kilomètres à l'ouest de Sutomore, en bordure de la grande route, j'aperçois une vieille dame, assise sur un minuscule tabouret, arborant entre ses mains une immense pancarte sur laquelle je peux lire « appartement » : elle quêtait clairement les automobilistes, c'est une cycliste qu'elle a trouvée. D'abord étonnée de me voir, une femme venue d'ailleurs, pieds à terre, vélo posé, en train de lui parler le langage des mains, pour négocier un tarif correct pour toutes les deux. J'arrive à 15 € la nuitée, nettement mieux que les 90 € exigés dans les établissements visités précédemment. Je la suis à la trace jusqu'à son immeuble. Elle et sa famille vivent en-dessous de mon logis dans lequel je viens tout juste de déposer mon paquetage. A côté de ma chambre spartiate, une famille de réfugiés ukrainienne a élu domicile pour un certain temps. On boit, on fait connaissance, on discute. Trop peu malheureusement. Car trop de gestes, trop de fatigue surtout. Et trop c'est trop. J'ai beaucoup morflé en cette sainte journée. C'est dans les bras de Morphée, fils du dieu sommeil, que j'ai envie de tomber. L'unique amant qui à cet instant me convient. Même affaiblie, j'essaie de rester la plus ouverte et tolérante possible.

La matinée suivante, repue et reposée, après avoir salué mes bruyants voisins ukrainiens et ma sympathique logeuse monténégroise, je remonte sur mon destrier à la conquête de la célèbre baie de Kotor, destination phare pour tous les voyageurs qui se rendent au Monténégro. Mais ce coin de paradis va se faire désirer. Déjà, des éclairs transpercent le ciel, des orages éclatent au loin, des trombes d'eau se déversent sur tout le littoral. En un rien de temps, je suis rincée, trempée, lessivée, et je m'accroche au guidon pour ne pas tomber à la renverse. En veillant à protéger l'essentiel de mes bagages. Je déboule en catastrophe, en pleine averse de compétition, à Petrovac, modeste village côtier. A toute blinde, aidée par une descente en toute humidité, je parviens à m'abriter sous un abri à la station d'autobus. D'urgence extrême.

Avec mon teint basané, ma dégaine débraillée, j'ai l'air d'une réfugiée palestinienne qui viendrait d'arriver en barque de Gaza. C'est tout au moins la forte impression que me livrent les passagers tétonisés en attente de transport. Ils me fixent d'un regard méprisant comme si un zombie était venu de la planète Mars pour les menacer. Pour l'hospitalité tant vantée il me faudra revenir. Je descends du vélo et je relève ma capuche, ça va mieux, les voilà rassurés, ils ont bien en face d'eux un être humain, en plus du genre qu'on appelle encore féminin. Certes, une créature bizarre, à n'en point douter, mais résolument humaine. Et oui, une femme, étrangère et racisée, qu'on le veuille ou non, cela reste un être humain. En cette période de mauvais temps, sur ma route comme sur la planète, il n'est pas inutile de le rappeler.

Dans un tel contexte, trempée des pieds à la tête, et scrutée de haut en bas, l'important est de trouver une alliée, histoire de me sentir un peu moins seule. Mais personne ne vient à mon secours. Je ne peux absolument pas compter sur la vendeuse de billets assise derrière son comptoir qui me ferme sa vitre devant mon nez comme un clapet au lapin. Du gibier, voilà ce à quoi je ressemble sans doute. Si j'en crois l'un des chauffeurs de bus qui, lui, s'avance fièrement vers moi, pour voir à quoi je pouvais ressembler. Vérifier si la marchandise était bonne maintenant que la chasse était visiblement ouverte. Une fois n'est pas coutume, question lancinante, qu'est-ce que je fous donc là, dans cette gare routière sordide entourée de gens décérébrés ? Je me dis, en mon for intérieur tout en esquissant un sourire apaisant, que je serais tellement mieux chez moi au vert à Bali en train de donner à manger aux canards ou en jouant avec mes nièces. Mais je suis coincée à Petrovac. Sous un déluge biblique avec des personnages d'une banalité confondante qui feraient presque passer les acteurs des nouveau et ancien testaments réunis pour des êtres sympathiques. Lorsque sans coup férir mon épopée tragique emprunte un tournant aussi imprévu que salutaire : l'alliée espérée surgit comme du néant, tel Moïse franchissant la mer Rouge, et m'invite à engager la conversation.

Elle s'appelle Zoran, un beau prénom pour un superbe moment en sa compagnie. Sa chevelure rousse et ondulante, dont les mèches achèvent leur course folle sur ses deux épaules dénudées, excitent mon imaginaire en métamorphosant mon allié de circonstance en déesse de complaisance. Sous le coup de l'émotion, je bafouille comme une ado devant l'irréalité de ce tableau bien vivant qui se dresse devant moi, à l'instar d'une toile de Botticelli, l'ensemble du spectacle accentuant encore la magie de cette rencontre. Zoran est infirmière, elle aime les gens, les voyages, la littérature, la cuisine italienne. Apparemment, les mecs ce n'est pas son truc, les meufs non plus. Elle me dit qu'elle a largement assez à faire avec son boulot, et avec la culture, toutes ces belles choses qu'on peut apprendre et admirer. Quand je relève la joie qu'elle dégage je ne peux qu'être d'accord avec elle. Elle au moins, pour jouir de la vie, elle n'a pas eu besoin de quitter un compagnon devenu insupportable au fil du temps, puis de fuir à l'autre bout du monde, pour retrouver à la fois sérénité et sérendipité. Bref, s'en sortir. Enfin vivre. Ma discussion avec Zoran a été d'une grande richesse et une véritable leçon de philosophie de vie. On boit un café dégueulasse dans cet horrible gare routière, et pourtant on l'apprécie terriblement. Après avoir partagé quelques tranches épicees de nos vies, on échange nos adresses, on s'embrasse longuement, et on se quitte en se jurant de se revoir, ici ou là, ou pas. La vie n'est qu'une succession d'adieux et de retrouvailles, les autres discours ne sont jamais que des promesses non tenues. Pour ma part, noyée trois heures auparavant dans un océan de flotte et de désarroi, à présent je revis pleinement et j'ai retrouvé le sens de ma démarche. Je sais même exactement ce que je fous ici.

Après ce fabuleux basculement émotionnel, avec un moral d'acier et des vêtements presque secs, je me relance dans l'aventure, d'abord longer le splendide littoral, puis monter jusqu'à Kotor la célébrissime. Mes mollets ne sont pas encore au bout de leurs peines et de leur journée de travail. La pluie s'est calmée, une première victoire ; un ciel qui s'éclaircit et une vue dégagée qui délivre un panorama exceptionnel sur la mer Adriatique, une seconde victoire. Surtout, qu'avant d'arriver sur

le site balnéaire de Budva, une ville très prisée par les touristes européens, j'aperçois en contre-bas et du haut de ma selle, le pittoresque village de Sveti Stefan. Un hameau posé sur une presqu'île, l'une des cartes postales les plus typiques du Monténégro, et certainement l'endroit le plus photogénique de tout le pays. Ce lieu-dit de Sveti Stefan figure sur tous les supports, des tasses aux nappes, des teeshirts aux affiches. Absolument impossible d'échapper à l'overdose de clichés autour de ce village, devenu Potemkine, par la force du capital et l'excès de tourisme international. S'il est vrai que Sveti Stefan attire tous les regards, le surtourisme, lui, attire tous les problèmes. Là où il sévit, la population elle subit. Survivre uniquement grâce aux recettes du tourisme n'est pas une sinécure. En tant que Balinaise je suis hélas trop bien placée pour en parler.

Il y a des moments je me rêve volontiers en Javanaise d'un coin reculé et méconnu. Mieux, en Madouraise, née sur cette presqu'île au large de Surabaya, où les autochtones ont la réputation, réelle ou usurpée, d'être de fiers musulmans conservateurs, dont par conséquent tout le monde ou presque se contrefout. Même si elle est plus vaste, Madura est comme Sveti Stefan, une presqu'île. A l'exception de ce point commun tout paraît les opposer. Pour la première indonésienne, on ne se presse pas sur l'immense pont construit par les Australiens qui permet d'y accéder ; pour la seconde monténégrienne, les touristes fantasment pour y séjourner. Sauf que depuis longtemps, Sveti Stefan n'est plus un village de pêcheurs, la presqu'île a été privatisée et transformée en complexe hôtelier de luxe. On ne peut donc l'admirer que de loin si l'on n'est pas plein aux as. A Madura, vous trouverez encore plein de simples et joyeux pêcheurs, que vous pourrez voir de près, et même discuter avec eux, sans oublier que le coût de la vie est extrêmement abordable. Mais sur Instagram, y'a pas photo dirai-je, et entre les deux presqu'îles Sveti Stefan détrône Madura. En privatisant le lieu, le fléau du surtourisme trouve une issue. L'interdiction de circuler et d'aller voir pas soi-même résout pourtant faussement le problème.

Circulez, il n'y a rien à voir, mais prenez des photos et publiez-les. Des méthodes de flics et de surveillance pour le tourisme de demain, voilà qui promet de beaux séjours à l'ombre. C'est donc avec joie que je continue sur ma lancée, et d'ailleurs je passe aussi mon tour à Budva, où plage bondée et bière en boîte font bon ménage, en pédalant en direction de Tivat et finalement de Kotor. Une ultime grimpette pour une récompense garantie. Kotor s'avère être une perle des Balkans. En dépit du flux ininterrompu de touristes qui défilent dans la vieille ville, le site dans son ensemble est majestueux. Je me dégote un logement en périphérie du centre où les tarifs hôteliers explosent. Une auberge familiale, en pleine montée, à côté d'une chapelle, avec vue sur la baie et de bons fruits frais de saison pour m'accueillir. Des hôtes sympathiques qui ne pensent pas qu'à resquiller lesdits invités. Arriver de la sorte à bonne destination s'apparente à une pure bénédiction.

Immédiatement, à peine posé mon sac, et d'autant plus que je songe m'installer ici pour plusieurs jours, je pense à faire des offrandes rituelles pour m'assurer que tout se passera bien. Mais, sans doute encore transportée vers des rêveries auxquelles la pratique philosophico-cycliste tend aisément à me porter, je découvre que je ne viens pas d'arriver à Bali mais à Kotor. A trop faire du vélo je perds parfois les pédales. Kotor ce n'est pas Bali. Tout y est différent. Ses bouches, sa baie, ses villages, son patrimoine. Un lieu indiscutablement d'une extrême beauté, mais à la terminologie problématique à mes yeux : en indonésien, « *kotor* », signifie sale, voire même dégueulasse. Mais, encore une fois, je suis au Monténégro et pas chez moi. Il me suffit d'observer la rue. Moins de déchets ici sur la voie publique que dans mon île. Seulement, parfois, il y a des mots qui ne passent pas, et j'avoue qu'il existe des moments où il est difficile que quitter son univers habituel y compris au bout de la terre. Kotor ce n'est donc pas Bali, mais Bali c'est hélas beaucoup trop « *kotor* ».

Nichée à flanc d'impressionnantes falaises de calcaires qui plantent ce magnifique décor naturel, la cité fortifiée de Kotor est un joyau de l'architecture médiévale. Des églises romanes et orthodoxes, une tour-horloge et même un palais des dragons,

une cathédrale qui domine l'ensemble, mais aussi un musée maritime, de jolies ruelles sinuueuses où il faut bon se perdre, des maisons et des remparts tout en pierre, c'est tout ce patrimoine que je découvre et qui offre à la vieille ville son cachet si unique. Entourée par sa muraille de défense, influencée par deux siècles et demi de présence vénitienne, celle-ci est aujourd'hui non seulement classée à l'Unesco mais surtout bien préservée. L'afflux massif de touristes du monde entier, dont je fais partie également, brise un peu la magie du lieu, c'est indéniable.

Adossée à cet impressionnant pic rocheux, lovée au fond desdites bouches de Kotor qui bordent la mer Adriatique, la vieille cité médiévale résiste autant que possible au temps qui passe et à la modernité qui la dépasse. Ainsi, ma surprise empreinte de déception fut grande d'observer cet immense bateau de croisière qui, depuis des heures, bloque la vue sur la baie et fait même de l'ombre à la cité. Une ombre gigantesque vite rentabilisée par un malin venu squatter l'endroit, en fait un vendeur ambulant de pizzas napolitaines, excellentes au demeurant. Difficile néanmoins dans ces conditions délétères de se laisser transporter au Moyen Age. Au cœur d'une ruelle historique, on vend bien de jolis teeshirts arborant Frida Kahlo embrassant Albert Einstein. Le tourisme, comme Trump ou Poutine, n'a peur de rien. Surtout pas du ridicule. Sa force c'est de tout miser sur le business. Par conséquent le patrimoine n'est plus qu'un faire-valoir. L'évolution de l'Unesco le prouve tristement : un site sera plus facilement classé s'il est potentiellement rentable touristiquement. En désespoir de cause, je me contenterai ici d'admirer le fabuleux patrimoine, de profiter du soleil qui embellit les façades anciennes, et de m'empiffrer de quelques tranches de pizzas pour lesquelles l'art de la rude négociation est de mise.

Quant aux fables qu'on raconte et les histoires qu'on archive je les lirais plutôt sur papier. Enfin, pour la contemplation, silencieuse, si nécessaire pour cultiver le mystère et la beauté de tout voyage, j'y aurais recours lorsque je retrouverais mes pédales et ma liberté de mouvement. Car entre les murailles, même labellisées, ça se bouscule beaucoup plus que ça ne médite. Les invectives grossières rivalisent avec les

interpellations sincères, mais les premières l'emportent souvent sur les secondes. Dans ce dédale urbain, on ne jurera presque que par les injures. Sans compter qu'à chaque coin de ruelle un épicier, un taulier, un vendeur à la sauvette ou un gardien de musée vous demandera de mettre votre main au portefeuille. Certaines visites d'églises ou de chapelles sont payantes, d'autres pas, il n'y a aucune logique économique à rechercher. Il y a simplement des gens qui vont sous n'importe quel prétexte plus ou moins fallacieux vouloir gagner du pognon, faire toujours plus de fric comme on fait feu de tout bois. Heureusement, il existe aussi d'autres personnes, certes de plus en plus rares, qui conservent le souci du bien commun, et privilégident l'amour de la culture pour tous plutôt que celui de l'argent pour quelques-uns. Car l'histoire de Kotor, d'une diversité incroyable, est tout bonnement extraordinaire. Il serait dommage de ne pas l'évoquer à défaut de facilement la ressentir.

Fondée par les Romains, qui l'ont baptisée Acruvium, la cité antique aurait vu le jour vers 170 avant JC. Mais à ce jour personne n'a vraiment réussi à vérifier la date exacte. Dans ses allées, ont marché des Illyriens, des Romains, des Goths, jusqu'à ce que l'empereur Justinien construise la forteresse en 535 et en profite pour remettre de l'ordre. Plus tard, les Sarrasins au IX^e siècle puis les Bulgares au tournant de l'an mil, vont piller la ville. La Serbie va récupérer Kotor avant qu'elle ne devienne pour un court laps de temps une ville libre. Les moines chrétiens, dominicains et franciscains, construisent des monastères. Mais l'alliance du sabre et du goupillon ne suffira pas à enrayer les avancées mongoles qui, au milieu du XIII^e siècle, contribueront à la destruction de la ville. Après des tergiversations et rivalités entre Raguse, Venise et la Hongrie, pour le contrôle de Kotor, c'est la république vénitienne qui emporte le gros lot et dominera plus durablement les bouches si convoitées à partir de l'année 1420.

Mais cette histoire rocambolesque ne s'arrête pas là, et s'emballe même à compter du XVI^e siècle. Assiégée d'abord à deux reprises par les Turcs, touchée par la peste puis détruite par des tremblements de terre, c'est au tour de l'Autriche de

faire main basse sur Kotor, avant d'être remplacée par l'Italie et même la France sous Napoléon 1er. Le yoyo des chaises musicales diplomatiques se poursuit allègrement : retour à l'Autriche en 1814, intégration au sein de la toute jeune et fragile Yougoslavie en 1918, puis un lent mais inexorable démantèlement de l'improbable fédération. Après un XXe siècle fait de sang et de larmes, avec à la clé plus de guerres que de paix, le Monténégro est devenu un Etat indépendant en 2006, suite à la dissolution de la Serbie-et-Monténégro, et du conflit qui a embrasé tout l'ancien espace yougoslave durant les terribles années 1990. Il faut dire que le pays revient de loin.

Longtemps dépendant et placé sous la férule ottomane, puis austro-hongroise, et enfin communiste sous Tito, avant l'éclatement dramatique de la fédération, le Monténégro est devenu en 1992 l'un des deux Etats constitutifs de ladite république fédérale de Yougoslavie. Après la dissolution de cette dernière en 2003, il intègre l'éphémère et transitoire communauté d'Etats de Serbie-et-Monténégro. Malheureusement, le Monténégro est alors dominé par l'opportuniste et autoritaire Milo Djukanovic qui met en place un régime clientéliste y compris en lien avec le crime organisé. La situation politique et économique s'améliore heureusement mais lentement à partir de l'indépendance en 2006. De nos jours, le pays progresse à grands pas, mais attend et espère avant tout une intégration prochaine à l'Union européenne. Dans un contexte de tension régionale, il est déjà membre de l'OTAN depuis 2017. Mais, à l'instar de l'Albanie voisine, l'adhésion à l'Union européenne reste actuellement grandement conditionnée à des progrès significatifs dans les domaines comme la lutte contre le crime organisé, le narcotrafic, la corruption, sachant que les gangs mafieux continuent d'opérer à l'échelle locale et internationale. Bali ne cherche point à entrer dans l'Europe mais partage avec certains pays balkaniques l'impossibilité d'éradiquer de son sol à la fois la corruption endémique et la mafia qui prospère. Surtout maintenant, avec les Russes, les Ukrainiens, et même des gars venus des Balkans, qui font de l'île de Bali leur nouveau terrain de jeu morbide. La balkanisation du monde est en marche.

Moins tragique, et sûrement un peu plus cocasse, un autre point commun entre Bali et le Monténégro, entre l'île verte et la montagne noire, réside dans leurs prétentions – à défaut de réelles avancées – environnementales. En effet, dès 1991, le Monténégro s'est proclamé officiellement comme étant « un Etat écologique », rien de moins, et il inscrit même cette définition dans le premier article de sa Constitution en 1992. En même temps, de nouveaux hôtels de luxe sont construits sans aucun respect pour la nature et les critères écologiques de base. Ces établissements touristiques détruisent impunément le littoral et saccagent les forêts du pays, comme la réserve naturelle d'Ada Bojana, pour ne citer qu'un exemple. En outre, les décharges sauvages se multiplient et aucun véritable système de recyclage ne permet à ce jour de trier et de gérer les déchets. Bali, avec son cortège incessant d'ONG sur la brèche et d'illusaires promesses de politiques publiques, connaît ou plutôt subit exactement les mêmes inepties et hypocrisies, émanant des décideurs économiques et des dirigeants politiques. Le tout sur un fond de corruption généralisée, avec toujours les mêmes qui trinquent au bout du compte : la population locale et le patrimoine naturel.

Ces deux modestes régions aux grandes ambitions se targuent d'innovation écologique alors qu'au mieux il ne s'agit que de fructueuses affaires de greenwashing, et au pire d'une mascarade grotesque mais mafieuse afin de dilapider un peu plus, ici les fonds publics, et là les fonds marins. Les électeurs d'un côté et les océans de l'autre manqueront de ressources physiques et naturelles pour demain se révolter. Mais les soulèvements de la terre, tels des volcans actifs en attente, peuvent jaillir à n'importe quel instant, surtout quand plus personne ne les attend au tournant. Et puis, l'avenir appartient aux gens qui se soulèvent tôt, non ? Mais pas à n'importe quel prix. La ceinture de feu du Pacifique est l'exact opposé de la ceinture d'explosifs : la première explose pour apporter la vie, la seconde pour la détruire, l'une est pacifiste, l'autre djihadiste. C'est également une leçon d'humilité que j'ai apprise grâce aux paysans qui vivent au pied des volcans et avec l'arc de feu de l'archipel indonésien qui sème la vie et la mort. Sans distinction.

Une menace qui appelle à la modestie et donc à partager sa part d'humanité avec les autres. L'arc de feu qui hypothèque le destin des Indonésiens est un peu l'épée de Damoclès qui inquiète les Grecs. A nous le bas, à vous le haut. Peur des entrailles pour les uns et peur du ciel qui nous tomberait un jour sur le crâne pour les autres. C'est peut-être pour cette raison que les Balinais font de nombreuses offrandes à la terre nourricière et bienfaisante, et que les Européens ne jurent que par les cieux. Je crois bien que la guerre des étoiles ou le déménagement sur Mars sont des idées sorties d'un cerveau occidental. Ce qui ne signifie pas forcément que les Orientaux feraient de meilleurs astrologues et les Occidentaux de meilleurs astronomes, attention aux raccourcis essentialistes, toujours un peu colonialistes.

Je reviens au relief calcaire qui distingue la région de Kotor. Car je m'apprête à faire le tour des bouches à vélo en une seule journée qui s'annonce bien remplie. De jolis points de vue en route, des dénivélés maîtrisables, des habitations éparses, quelques villages qui survivent, et surtout une atmosphère de calme très agréable. Les touristes se font moins nombreux, malgré la présence sur mon itinéraire de plusieurs gargotes accueillantes et quelques cafés luxueux, qui parsèment le pourtour de l'immense baie ou mer intérieure. La visite phare de ma journée est indéniablement le beau village de Perast, l'occasion de découvrir une sorte de petit bout de Venise, avec son église Saint-Nicolas, posée juste devant le port, ses modestes musées, ses palais historiques et ses ruelles escarpées. Perast est célèbre pour avoir longtemps su résister à l'invasion ottomane. Tandis que le reste de la baie avait capitulé, la petite mais farouche cité fut, durant près de cinq siècles, le dernier bastion défensif et commercial face aux Turcs sur la côte adriatique. Les marins vénitiens, puis russes, ont longtemps fréquenté l'école nautique locale pour se former à l'art de la navigation, de la cartographie et de l'ingénierie navale. Perast prospère dans ce domaine. A son apogée, au XVIII^e siècle, la ville portuaire compte pas moins de quatre chantiers de construction navale et une flotte de près de mille bateaux, ce qui permet l'enrichissement de la cité et de ses habitants.

L'architecture assez grandiose en témoigne toujours. Comme le palais de Visko Bujovic, une bâtie du XVIIe siècle, impossible à rater et aujourd'hui transformée en musée, dans lequel j'ai pu voir les portraits des grands capitaines locaux ainsi qu'une collection de cartes anciennes de la baie.

Au début du XXe siècle, c'est la fin de cette période dorée, car avec l'essor de la machine à vapeur, c'est l'activité maritime tout entière qui progressivement décline, avant de disparaître. Désormais, ce sont les touristes comme moi qui, admirant le style vénitien des villas cossues et la quinzaine d'églises, font les beaux jours de l'ancienne cité riche et résistante. Surtout que le business pas son plein, comme en atteste le succès des marchands de glace, et bien sûr des cafetiers dont les établissements ne désemplissent pas au fil de la journée.

Sans oublier les inévitables promenades en bateau à proximité. Là je passe mon tour, un car je n'ai guère envie de quitter mon vélo, deux car l'arnaque est trop flagrante. Il n'empêche que l'excursion très courue vers les îles de Saint-Georges et de Notre-Dame des Roches, à quelques centaines de mètres seulement, est une attraction très appréciée. C'est du moins ce que m'explique un employé au café où je me suis posée pour essayer de lire un peu au calme. Impossible, moins de cinq minutes et huit pages plus tard, un gamin tout blondinet m'expédie sans le vouloir une boule de glace dont la trajectoire se termine sur mon sweat à capuche. Déjà plus vraiment propre et puant grave la sueur, ce catapultage qui a fait flop n'a pas arrangé son sort. A vélo, la propreté est en général assez relative, car la lessive même si elle s'impose n'est ni programmable ni quotidienne. En matière de gestion textile, comme pour d'autres situations liées au nomadisme, la flexibilité n'est pas un dogme mais une réalité. Avec l'expérience on s'en aperçoit rapidement.

J'essaie de replonger dans ma lecture mais le serveur revient à l'assaut pour me parler de l'île où pourtant je n'irais point : le monastère bénédictin sur la première île n'est pas accessible aux visiteurs, il est juste photographiable. Je réplique, avec une touche d'humour, en lui disant que c'est comme pour

Sveti Stefan, c'est un peu de l'arnaque et on se contente du cliché. Il acquiesce. Et il revient à la charge en me vendant la seconde île, celle de Notre-Dame-des-Roches, ouverte aux touristes. Grâce à la gentillesse de mon guide-serveur bénévole, j'apprends qu'il ne s'agit pas uniquement d'une attraction pour vacanciers, mais aussi une destination de pèlerinage importante au Monténégro. Avec un petit musée et une charmante chapelle abritant de belles icônes et des reliques de la Vierge Marie. C'est le 22 juillet que Notre-Dame-des-Roches devient le lieu emblématique du festival traditionnel à Perast, dénommé Fasinada. Les autochtones se rendent alors sur place pour honorer le tableau de la Sainte Vierge qui est à l'origine de la création de l'île et de son église. Le rituel orthodoxe, qui n'est pas sans évoquer pour moi des souvenirs hindou-balinais, veut que chacun apporte des pierres, puis les jette dans les eaux autour de l'îlot consacré à la mémoire des marins. Dans cette région de Kotor, habituée à un incessant va-et-vient culturel historique, les catholiques et les orthodoxes, certes majoritaires, cohabitent de longue date et plutôt bien que mal. Ce n'est pas rien quand on connaît les soubresauts ethnico-religieux qui ont accablé l'ensemble du territoire yougoslave et plus largement balkanique tout au long du XXe siècle.

Après ce bel échange fructueux avec le serveur monténégrin, fier de transmettre une part de son riche patrimoine, je fais quand même l'impasse des îles, surtout que je les vois bien toutes les deux, en longeant le littoral à vélo. C'est précisément le moment de remonter en selle. Car je ne suis même pas à la moitié de mon trajet. Je traverse le village suivant, appelé Risan, intéressant également mais hélas trop marqué par des constructions modernes disgracieuses. Je poursuis ma tournée de la baie, en profitant d'un temps et d'un panorama tous deux magnifiques. Je me pose une heure seule et à l'ombre devant la beauté du spectacle de la nature. Un régal. Un bonheur qu'il importe de réitérer à la première occasion qui se représente. Je parviens enfin à Durici et descends de mon engin juste devant un joli pâté de maisons anciennes qui fait face au petit port du village. Devant mes yeux s'activent deux ferries pour opérer la traversée vers la ville de Kotor. Je monte

dans le premier qui se présente, avec un employé qui me crie dessus, mais avec un immense sourire. A bord, des locaux et des touristes, et même d'énormes bus qui font le trajet Athènes-Gênes comme moi, mais en moins de deux jours. Moi, sauf contre-temps, ça sera environ deux mois. La traversée en ferry est gratuite et rapide, et je descends dans le hameau qui se nomme Lepetane.

De là, je longe une autre partie de la baie, plus fréquentée, mais sur une jolie petite route, bordée de criques et de plages minuscules, où s'agglutinent quelques voyageurs qui ne souhaitent pas s'entasser dans la ville de Kotor. Je retrouve ma famille d'accueil où je loge depuis près d'une semaine. Le lendemain, je me repose, écris et lis, sans négliger une énième promenade dans la vieille ville. Malgré les touristes, je ne me lasse pas des vieilles pierres, des églises, des palais et des pizzas. Une fois de retour sur la route, à vélo, le régime sera plutôt café et salade, avec aussi l'incontournable burek. Ce chausson bien gras et vaguement garni, soit de fromage soit d'épinards, du moins en ce qui me concerne puisque je suis végétarienne, est en quelque sorte le fast-food oriental typique qu'on retrouve partout à travers les Balkans, d'Istanbul à Trieste. Je considère toutefois qu'il ne faut pas trop en abuser, disons que diététiquement on a déjà fait nettement mieux.

A l'exception notable de Kotor, où j'ai passé le plus clair de mon bon temps, je ne m'aventure guère dans les montagnes du Monténégro. Ça grimpe déjà suffisamment ainsi. Je ne vais donc pas voir le parc national de Durmitor, qui abrite dit-on pas mal d'ours et de loups. Intéressant mais très peu pour moi, je vois déjà beaucoup de prédateurs humains lancés à mes trousses, je ne sens aucun besoin d'aller en convoquer d'autres, également poilus et dodus, mais du côté des animaux. Je fais aussi l'impasse de la capitale Podgorica et me satisfait de longer le littoral, même déchiqueté, en direction de la Croatie et de Dubrovnik, l'une de mes toutes prochaines étapes.

Je repars lentement en direction de la frontière croate, avec encore un arrêt notable sur mon itinéraire, dans cette autre ville fortifiée qu'est Herceg Novi. Avant cela, en quittant Kotor, je relonge la baie pour reprendre le ferry et rejoindre une

nouvelle et dernière fois Durici. Ensuite, je suis la côte et revois bientôt la mer Adriatique dans toute sa splendeur. Il y a même une longue promenade nouvellement aménagée, une belle voie parfois pavée qui peut également faire office de piste cyclable, et qui mène tout droit, mais avec des courbes qui suivent celles du littoral et des plages, jusqu'au centre-ville de Herceg Novi, cerné par des vieux remparts. Une grande tour bien conservée de la forteresse qui donne l'identité à la cité côtoie directement une plage très fréquentée par des touristes européens. Fondée en 1382, par un roi bosniaque, cette cité fortifiée existait pourtant depuis l'époque romaine, alors en tant que simple village de pêcheurs.

Baptisée d'abord Castelnuovo, elle prend le nom actuel de Herceg Novi au XVe siècle, juste avant que les Turcs envahissent la ville, pour y rester à demeure pendant deux siècles. Après une brève occupation espagnole, c'est Venise qui en prend le contrôle en 1697 et l'intègre à l'Albanie alors vénitienne. Herceg Novi est ensuite annexée d'abord à l'Autriche puis brièvement à la Russie et à la France, avant que l'empire des Habsbourg et l'Autriche-Hongrie reviennent sur place. Une histoire somme toute banale et balkanique où les héritages culturels et historiques sont multiples. En traversant la ville côté littoral, j'ai pu constater ce passé par les vestiges architecturaux, italiens et autrichiens notamment. Tour de l'horloge, palais et villas, plusieurs monastères, difficile de faire l'impasse sur l'histoire, souvent tumultueuse, dans n'importe quelle ville des Balkans.

Tout en admirant le paysage naturel et la mer à ma gauche, je me régale à ma droite des belles façades sculptées sur lesquelles brille un soleil au zénith. Mais même si la Croatie n'est plus très loin, il y a encore quelques montées et surtout des tunnels à franchir, et cela c'est tout sauf de la rigolade. Encore plus qu'en Albanie traversée ou qu'en Croatie à venir, rouler à vélo sur les routes monténégrines en parvenant à survivre tient d'une forme d'exploit dont j'ignorais tout avant d'en fouler le sol. En comparaison avec l'Albanie ou Bali, par exemple, l'état des routes au Monténégro est nettement meilleur. La circulation est certes dense et la voie souvent

étroite. Mais ce n'est pas là que le bât blesse. Le danger public numéro un, particulièrement pour les cyclistes, ce sont les tunnels. Pas de bande d'urgence où se réfugier lorsqu'un camion déboule à fond, des tunnels non éclairés, où la nuit noire s'impose en plein jour. J'ai traversé des tunnels de cent mètres de long, c'est rude mais jouable ; j'en ai traversé d'autres qui font jusqu'à deux kilomètres de long au maximum, là c'est absolument effrayant et un véritable cauchemar.

Dans ces cas, lorsque j'ai réussi miraculeusement à sortir du tunnel en un seul morceau, j'ai juste l'impression d'avoir échappé à la mort. Pour rien au monde je ne reprendrai cette route à vélo. Dans les expériences de mort imminente l'image du tunnel revient fréquemment. A chaque sortie de tunnel, de la dizaine de fois que j'ai revu la lumière, je ressentais la fin d'une épreuve, le sentiment d'avoir quitté l'enfer, l'abîme, les abysses. Une emprise souterraine. A chaque fois ce fut une épreuve dont l'issue relevait du coup de poker. Dans ce contexte, l'ordalie, cette idée de n'avoir d'autre choix que de livrer son destin entre les mains d'un dieu ou pour moi de plusieurs dieux tout-puissants, s'est imposée à moi. Quoique de prime abord réticente à céder aux sirènes du sacré, pendant que je pédalais au cœur des ténèbres du tunnel, traquée par des véhicules monstrueux à deux doigts de m'écraser, j'invoquais toutes les divinités disponibles du panthéon hindou afin de me venir en aide. J'ai survécu aux épreuves, c'est que sans doute cela fonctionne, quelquefois. Tant mieux.

Après le dernier tunnel, il me reste encore la dernière montée à gravir. La chaleur ne fait qu'aggraver l'ultime épreuve et je comprends à cet instant que Dubrovnik devait vraiment se mériter. Entre Monténégro et Croatie, la modeste frontière que je franchis est assez folklorique : en bordure de la mer, une circulation quasi déserte mais deux postes de douane, séparés par un no mans' land d'un kilomètre environ, tous les deux situés dans un creux entre deux grandes montées. Pour l'entrée en Croatie, je descends en trombe jusqu'à la barrière, le passage à la douane n'est qu'une formalité qui dure ici quinze secondes, puisqu'un gars en uniforme regarde mes yeux mais pas mon passeport, et me dit de passer. Puis, immédiatement, il y a une

énorme montée, genre à quinze pour cent pour les spécialistes, je marche et pousse ma machine jusqu'au sommet. De là, je reprends mon souffle et prends une photo. C'est beau pour au moins trois raisons : la mer est fantastique, la montée est enfin terminée, et je suis entrée en pleine forme en Croatie.

Me voici donc à nouveau dans l'Union européenne, après une première fois, en arrivant dans le port du Pirée en Grèce. La Croatie est en effet membre de l'Union européenne depuis l'été 2013 et, plus récemment, elle a officiellement intégré la zone euro ainsi que l'espace Schengen le 1er janvier 2023. Cela dit, le pays reste un authentique pays des Balkans, c'est-à-dire meurtri par la guerre et l'histoire. Un pays avec ses fières traditions, dans lequel les habitants aiment l'alcool et le foot, et parfois la baston en fin de soirée et les affaires louche. Je vais tenter d'y voir plus clair et de démonter ces clichés.

En Croatie, des cités fortifiées et des rivages formidables

Tout commence par une bonne descente. Une histoire de pédalier plutôt que de gosier. Effectivement, une pente descendante bienvenue m'accueille dès mes premières chevauchées cyclistes en Croatie. Malheureusement, même avec une bonne descente, cela ne dure jamais longtemps. Le relief accidenté de toute la zone me rappelle que je suis dans les Balkans et que c'est encore pire qu'à Bali. Me voilà une heure plus tard, freinée dans mon élan, et seulement quelques kilomètres plus loin, essoufflée sur les belles hauteurs d'où je peux admirer le littoral, ses rochers, sa verdure, ses plages aussi. Ironie du sort, j'ai un peu l'impression que le destin se moque de ma pomme, lorsque je traverse un hameau dont l'appellation sonne comme une boutade cynique : Plat. Ce bled se nomme Plat alors que je n'arrête pas de grimper des côtes et de descendre à toute blinde un peu plus loin. Peut-être, enfin je l'espère, qu'en langue croate la signification est tout autre. En attendant, le terme signifie, dirons les mauvaises langues, un repas sommaire ou une spécialité culinaire du coin, une sorte de plat qu'on mange froid après une interminable montée qui aurait donné terriblement faim. En roulant à force d'effort, et de visions gastronomiques fantasmées, j'ai les neurones qui vrillent, et ma peau qui brille jusqu'à luire, tellement elle est agressée par le soleil.

Après mon bref passage à Plat, je remonte déjà la pente, en direction de la ville de Dubrovnik qui n'est plus très éloignée, mais en contre-bas. A nouveau, c'est une constante durant tout mon périple, je rêve de faire du vélo dans un pays réellement plat. Mais cela ne sera pas dans les Balkans. Il faut me rendre à l'évidence. J'ai toutefois repéré une formidable compensation : une vue imprenable – sauf en photo – sur la vieille ville de Dubrovnik, avec en arrière-fond la mer Adriatique et des bateaux au large, avec en prime un soleil couchant exceptionnel. Je suis trempée par une sueur moite et malodorante, et pourtant je nage dans un bonheur indescriptible. On m'avait pourtant bien prévenu, y compris

même avant de partir, alors en rade sur le port de Jakarta où un Italien m'avait vivement conseillé d'éviter cette cité croate « trop célèbre », et qu'il jugeait « totalement anéantie par le tourisme de masse ». Il avait sans doute raison mais cela m'importe peu. J'aime vérifier sur place et par moi-même. C'est un peu pour cela également que j'ai opté un jour pour endosser le métier de journaliste. Je pédale en repensant à ces mots de cet Italien rencontré sur le quai de Tanjung Priok, lorsque soudain la pente descendante devenant plus forte, toute ma concentration est focalisée à l'idée de ne pas me casser la gueule une nouvelle fois. J'ai déjà donné en Albanie et cette mauvaise chute à Ksamil m'avait au moins servie de leçon pour être désormais plus vigilante. J'ai donc simplement fait ce qu'en général les garçons savent très bien faire : me concentrer sur une seule chose à la fois. J'arrive ainsi saine et sauve au pied de la vieille ville de Dubrovnik. En quête d'un hébergement avant d'aller explorer la ville.

Comme à mon habitude, n'ayant pas de réservation, je vais visiter quelques adresses qui me paraissent bon marché et conviviales. Par sept fois, je me fais gentiment rembarrer, tous les établissements affichant complets. Ça devient fatigant voire grisant, surtout après une journée passée à pédaler, mais c'est aussi cela la loi du voyage en solo et en mode nomade. Je l'accepte volontiers et sinon je voyagerais de façon différente. Je persévère encore un peu dans ma recherche de logement en allant frapper directement aux portes ou sonner quand cela était envisageable. Pareil, refus sur refus, mais en mode nettement moins gracieux. Des rejets également motivés car les hébergements étaient complets. Mais, à trois reprises, j'ai essuyé des insultes racistes et sexistes, provenant notamment d'une vieille femme qui m'a invectivée en me disant de retourner dans mon pays. Elle a au moins remarqué que je n'étais pas de nationalité croate ce qu'à cet instant précis je n'avais aucunement d'être. A deux pas, un vendeur de souvenirs m'a gentiment accueilli dans sa boutique, m'a servi un thé, a manifesté une saine curiosité à mon égard. Cela remonte le moral.

Mais, au final, le constat est identique. Il m'a dit comme les autres personnes rencontrées que c'était vraiment foutu et que je ne trouverai point de logement pour ces prochaines nuits. Il avait l'air tellement persuasif que je m'en suis fait une raison. La nuit était déjà bien tombée. Totalement épuisée, crasseuse à faire fuir même le plus repoussant des prédateurs, assoiffée et affamée, j'ai la rage au ventre et des crampes aux mollets. Bienvenue à Dubrovnik me dis-je en essayant de relativiser et de me marrer. Comme si cela pouvait modifier le pronostic mal engagé.

J'étais dans les conditions idéales pour immédiatement me doucher puis m'affaler sur un lit d'une chambre que je ne trouverai pas. Je marche alors, évidemment un peu découragée, en poussant mon vélo en direction du cœur de la vieille ville, lorsque je vois deux jeunes femmes asiatiques qui pourraient bien être indonésiennes. Des sœurs en perdition ? Elles travaillent dans un immense lavomatique où je les vois assises au milieu d'énormes piles de draps et de vêtements à laver. La porte étant entrouverte, je dépose mon vélo contre le mur de l'entrée, et je m'avance doucement pour parler avec elles. J'aperçois un autocuiseur dégageant de la vapeur, avec du riz quasiment prêt, et à côté des légumes qu'elles sont en train de cuisiner. Il est déjà 20h, elles me disent qu'elles arrêtent de travailler à 23h. Pour recommencer à 7h. Des horaires typiques de la servilité, courante en Asie, mais pas en Europe. Enfin c'est ce que, naïvement, je croyais.

Elles m'invitent à m'asseoir avec elles au milieu du linge. Une sympathique conversation s'engage entre nous trois. Elles sont en réalité des Philippines. Elles partagent leur repas du soir avec moi. J'ai l'impression d'être à Singaraja ou à Gianyar à Bali, j'y ai vu les mêmes lavomatiques, les mêmes autocuiseurs, et presque les mêmes filles. Elles m'expliquent que beaucoup de Philippines travaillent en Croatie et notamment à Dubrovnik. Elles ne se plaignent pas car elles trouvent un emploi grâce à des réseaux bien structurés, et parfois aussi bien mafieux je pense. Mais ce n'est pas le sujet. En revanche, elles sont franchement en colère contre les conditions de travail, les mauvais comportements des chefs locaux, et le racisme

incessant, qu'elles subissent au quotidien. Je leur raconte qu'une heure avant de les rencontrer je me suis également fait insulter par plusieurs personnes du coin. Elles ne sont guère étonnées. Elles comprennent néanmoins que les habitants de Dubrovnik en ont marre des touristes étrangers qui traînent devant chez eux toute la journée, et elles me précisent que les soirs c'est encore pire avec les groupes de garçons complètement ivres qui hurlent comme des bêtes en rut et harcèlent les jeunes femmes seules. En même temps, leur dis-je en complément, ces mêmes habitants exaspérés gagnent tous beaucoup d'argent grâce à ces mêmes touristes, y compris lorsqu'ils s'avèrent détestables. Surtout quand on remarque les prix exorbitants généralement pratiqués. Ils s'enrichissent grâce à ces milliers de vacanciers qui battent tous les jours le pavé de cette cité historique, inscrite au Patrimoine de l'Unesco. Je poursuis en disant que cela ne justifie en rien les actes racistes ou sexistes envers les étrangers, et puis, un peu énervée, j'explique que ces habitants sont des affairistes qui veulent à la fois le beurre et l'argent du beurre. Mais l'hypocrisie et la vulgarité ne sont-elles pas les marques de notre époque nihiliste ?

L'une des Philippines, la plus bavarde et entreprenante, qui s'appelle Hiraya, me répond, avec un beau sourire aux lèvres qui me réconcilie avec l'humanité : nous, tu sais, on n'a ni l'argent ni le beurre, mais on est bien vivantes. On est d'accord avec toi, mais on se sent très impuissantes, et on est en ce moment très contentes de partager notre modeste dîner en ta compagnie. Je rétorque en plaisantant, qu'un repas peut être frugal mais aussi extrêmement convivial. Je les remercie de leur gratitude, avec quelques mots en tagalog, en les invitant à se battre pour leurs droits, et à ne jamais se laisser faire, ni pas leurs patrons ni par les mecs, tous trop facilement et impunément abuseurs potentiels de ces filles. Victimes trop commodes et aisément corvéables. Au moment de me lever, elles appellent leurs amies compatriotes pour savoir si une chambre était disponible quelque part, mais toutes déclinent, le plus souvent elles survivent déjà à quatre par chambre, me précise Hiraya. En dernière instance, elle téléphone même à sa patronne croate qui, comme beaucoup de locaux, possède aussi

des logements Airbnb. Sur un ton aimable, celle-ci regrette et explique à Hiraya ne pas avoir de lit disponible, même en dortoir. Je remercie encore mes deux hôtes de leurs efforts et pour leur sacrée gentillesse, surtout Hiraya, qui après seulement deux heures passées ensemble, elle catholique fervente et moi hindoue de culture, m'apparaît déjà comme une petite sœur de cœur. En partant, elle tenait à me confier que son prénom, Hiraya, signifie « le fruit de mes espoirs et de mes rêves ». Sur cette belle note finale, je lui souhaite de ne pas abdiquer, de garder espoir et de toujours poursuivre ses rêves jusqu'au bout. Et que son prénom la portera vers cette destinée. Quitter mes nouvelles amies fut un déchirement, d'autant plus que la nuit allait être longue.

Ayant abandonné l'idée de me dénicher un logement, je vais passer toute la nuit à l'intérieur des fortifications de la vieille ville. Economie et judicieuse décision. Je vais découvrir en toute lenteur les trésors de l'ancienne Raguse, appellation officielle de Dubrovnik jusqu'en 1918, et pouvoir profiter pleinement de l'indélébile marque italienne qui imprègne si fortement le site. Une exploration nocturne unique en son genre. Une expérience en soi que, dès le lendemain, je ne regrette absolument pas d'avoir réalisée. Sur le coup, avec l'épuisement physique et un moral plombé par l'inhospitalité des locaux, c'est plus délicat. Notamment quand, effondrée sur un banc en pierre, je m'endors régulièrement au cours de la nuit, rompue de fatigue. Mais cette nuit aura aussi été magique. Je pénètre peu après 22h dans la cité antique, en faisant la queue, mon vélo à la main, tellement il y'a du monde autour de moi. J'entre au sein de la forteresse, entourée de remparts, par la porte Pile Gate, qui donne de suite une formidable perspective sur l'artère principale, appelée Stradun. Avec tout de suite à ma droite, l'impressionnante fontaine circulaire d'Onofrio, qui date du XVe siècle. Cette allée centrale, Stradun, également nommée Placa, est encadrée d'un côté par la tour de l'horloge et de l'autre par la tour du monastère franciscain. Ces deux tours sont comme des guides visuels qui permettent de ne jamais s'égarter dans le dédale des ruelles annexes.

Sur cette avenue antique, la foule est encore dense à cette heure-ci, les terrasses bondées, et les églises pour certaines toujours ouvertes à la visite. Je peine vraiment à croire que cette longue rue piétonne, joliment dallée, était autrefois un bras de mer qui séparait Raguse, située sur un îlot, de Dubrovnik. Asséché et comblé au XII^e siècle, ce bras maritime va fusionner les deux cités. Je peux admirer, en dépit des touristes qui travaillent du coude pour dépasser, les palais grandioses et les maisons somptueuses. Avec leurs façades élégantes, la plupart restaurées juste après le terrible tremblement de terre de 1667, à l'origine de nombreux dégâts dans toute la région. Je savoure du regard le superbe palais Sponza, de style Renaissance, à proximité de la tour de l'horloge, car il fait partie des très rares bâtiments à avoir survécu au séisme. Plus loin, c'est le palais du Recteur, centre névralgique du pouvoir, qu'on peut aisément comparer au fameux palais des Doges à Venise. La parenté saute aux yeux de l'amatrice d'art que j'essaie d'être. Cette splendide vieille ville regorge d'autres trésors, religieux surtout, comme l'église et le couvent des Dominicains avec un cloître de style gothique dalmate, ou l'église et le monastère des Franciscains, avec cette fois un cloître de style roman tardif. Enfin, car je dois m'arrêter au risque de rédiger un guide touristique, j'ai bien aimé l'église Saint-Blaise du XVIII^e siècle, à la jolie façade baroque. Je relève d'ailleurs que Saint-Blaise s'impose comme le saint patron protecteur par excellence de Dubrovnik. Je le croise partout en ville. Je ne sais s'il protège réellement tout le monde mais personne ici n'échappe à sa présence.

Après la guerre serbo-croate des années 1990, la ville de Dubrovnik a été détruite à 70%, heureusement que le centre historique et classé a été en grande partie épargné. L'Europe a ensuite solidement contribué à la reconstruction de ce riche patrimoine. Les Français ont par exemple fourni des tuiles rouges de Toulouse pour rénover les toitures de la vieille ville. Je me délecte de cette profusion architecturale libre d'accès. Des dizaines de musées remarquables sont également à voir, sauf que souvent, dès qu'on entre quelque part, tout se paie assez cher, qu'il s'agisse des entrées payantes, des repas au

restaurant, des glaciers, pour ne pas évoquer l'hébergement. J'ai même appris qu'une nuitée en dortoir, dans une auberge de jeunesse située au cœur de la cité, s'élevait à 65 €. L'établissement affiche complet pour toute la semaine. A n'en point douter, les routards européens qui s'y pressent n'ont pas le même budget que les très rares voyageuses en solo, venues d'Indonésie. Le voyageur pauvre, d'où qu'il vienne, n'a que les yeux à lever mais pas pour pleurer, et ensuite il trace sa route. Celui qui n'a pas d'argent ne séjourne pas sur place. Au petit matin, j'ai presque un torticolis à force d'avoir levé mes yeux et admiré les vieilles pierres, mais moi aussi, je vais dégager, sans grand regret. En quête d'autres formes d'humanités. Moins voraces et plus désintéressées.

Dans l'attente je profite du calme de cette nuit féerique et arpente les rues éclairées du site. A l'ouest des remparts, la forteresse Saint-Laurent, datée du XIe siècle, est perchée majestueusement sur son éperon rocheux. Elle est très photogénique et surnommée le « Gibraltar de Dubrovnik ». Aujourd'hui, sa cour intérieure, transformée en scène culturelle, accueille des pièces de théâtre. Mais désormais, il ne faut pas se leurrer, sa renommée internationale est essentiellement due au fait que la forteresse ait servi de décor à la série *Game of Thrones*. Voilà ce qui explique la horde mélangée, d'instagrammeurs excités et de badauds plus ou moins connectés, qui afflue dans cette zone.

Je reviens à mon aventure nocturne de nature quasi divine. Après minuit, toute la vieille ville se vide peu à peu de ses occupants. Subsistent alors, l'illumination des rues et des monuments, le silence qui devient d'or, le calme tellement appréciable, avec partout une forme de magie qui investit les lieux. J'ai passé des heures mémorables, entre minuit et l'aube, à absorber l'architecture, à observer les moindres détails des statues, des façades, des palais, des fontaines, des églises, à vivre un bonheur inégalé jusqu'à ce jour au cours de mon périple balkanique. Parfois, je faisais des pauses et m'allongeais sur le banc en pierre devant le palais vénitien ou près d'une des portes à l'entrée des remparts, avec un sandwich et une pomme à la main, mon vélo jamais très loin. J'ai même trouvé du temps et

du calme pour lire à l'ombre des lampadaires et des églises baroques.

Sur le coup de quatre heures du matin, une autre belle surprise m'a été offerte : près de l'une des portes d'entrée, une gargote est restée ouverte toute la nuit. Elle propose aux noctambules, dont je fais partie, de quoi se sustenter. Pour tenir toute la nuit. Des pizzas napolitaines presque aussi délicieuses qu'à Naples, voilà qui me change du burek, un peu écœurant à la longue. Je précise que me promener jusqu'au bout de la nuit, même à petite vitesse, aiguise mon appétit. J'entame la discussion avec les deux jeunes femmes employées dans ce fast-food nocturne : elles sont toutes les deux originaires des Philippines. Rebelote donc. Me voilà à nouveau en Asie du Sud-Est au cœur de Dubrovnik. On évoque la ville polluée de Manille d'où elles viennent, puis la politique insupportable du clan Marcos, de père en fils, qui ont dilapidé un pays pourtant prometteur, mais devenu la chasse-gardée des Etasuniens aux abois. Pour elles, leur pays natal n'est qu'un panachage de trahison et de corruption. Elles ne désirent même plus retourner chez elles mais, me précisent-elle, trouver « un mari correct » parmi les Croates est une entreprise très difficile. Rebelote une seconde fois. On sympathise, je mange, on se prend en photo, je m'installe sur un tabouret devant leur étal, et juste avant que le jour ne se lève elles me lâchent, les yeux rougis d'épuisement, qu'elles travaillent ainsi six nuits entières par semaine, et que c'est vraiment éreintant, tout ça pour un salaire de misère, d'un point de vue croate : « mais pour nous, ça nous permet de survivre ». Le rêve n'est pas vraiment à la hauteur des espoirs. J'espère pour elles que l'avenir s'avérera plus rose que morose.

La célèbre devise de Dubrovnik a vraiment de quoi me faire bondir, sourire ou plutôt rire jaune : « la liberté ne se vend pas même pour tout l'or du monde ». N'importe quel voyageur qui fait un tour entre ses remparts constate exactement le contraire. Tout est à vendre, et la liberté est en répit ou en sursis. Mieux vaut donc en rire. Jaune car c'est la couleur de l'or et aussi des murs blancs passés à la lumière des projecteurs qui la nuit rend à l'architecture urbaine toute sa dorure.

Tandis que le jour se lève timidement, il est temps pour moi de lever le camp. Quitter cette magnifique cité, pas interdite mais vénale, pour me rendre en direction du port, à près d'une dizaine de kilomètres, plus au nord, en longeant le littoral. J'y vais à pied, ou à vélo, selon mon humeur vagabonde et matinale. Eh oui ma nuit blanche m'a porté conseil. Une coupure dans mon obsession cycliste. Une envie de monter à bord d'un catamaran pour touristes fainéants soucieux d'admirer le paysage côtier croate sans lever le petit doigt. Je décide ainsi de prendre un ferry de grande classe, si du moins je compare à la flotte souvent dépareillée de la compagnie Pelni qui navigue à travers tout l'archipel indonésien. Une sorte de catamaran géant dans lequel mon vélo devra aussi trouver sa place. Mon idée consiste à rejoindre Split par la voie maritime, et à m'autoriser une pause régénératrice, aussi sympathique que bienvenue, dans mon trip devenu un peu trop musculaire.

J'arrive au port de Dubrovnik, où plusieurs compagnies de transport maritime se battent en duel pour attirer le chaland, et le propulser dans leurs filets. Ça vaut également pour moi. Mais j'ai l'habitude de négocier, en Indonésie c'est même un sport national, parfois très agréable et source de belles rencontres et de fous rires complices. Ici, je suis donc naturellement à l'aise, pour trouver le bon prix pour le bon navire. Il m'est toutefois plus difficile d'imposer ma bicyclette, son tarif est le fruit d'une rude transaction, mais comme toujours un compromis est trouvé. Finalement, l'employé chargé de l'embarcation de mon cycle, en rajoute une couche, et s'amuse bien de notre négociation. Cette dernière devient culturelle, exotique, l'occasion de plaisanter, et pour mon interlocuteur d'essayer de me draguer. Rien que la vraie vie. Il faut toujours tenter sa chance. Dans le respect de l'autre. Avec le sourire c'est encore mieux. Rien à redire, sauf que je ne suis ni disponible dans ma tête, ni intéressée par ses avances. Mais alors pas du tout.

En face du bateau amarré au port, je m'installe à la terrasse d'un café, juste le temps de siroter un jus – le « *kopi* » de chez moi s'appelle ici un « *kava* » – et de repenser mon itinéraire. Une demi-heure plus tard, mon billet déjà en poche,

je rejoins les passagers en train de se ranger en file indienne. L'embarquement est imminent et, vue l'excitation de quelques jeunes, certains montent pour la première fois sur un bateau. Je ne peux m'empêcher, les souvenirs aidant, d'avoir la forte impression de me rendre à Kalimantan, Sulawesi ou Papua. Pourtant c'est un autre monde. En réalité, cette traversée de Dubrovnik à Split m'a coûté plus cher que n'importe quelle expédition maritime en Indonésie, mais elle est également bien plus courte, cela même si en chemin on passe par un chapelet d'îles pittoresques qui bordent le littoral adriatique. Respectivement, les arrêts portuaires à Korčula, à Hvar puis à Brač, avant d'arriver à Split, sont à chaque fois l'occasion d'entrevoir des clochers d'église de style vénitien, des fenêtres sculptées des maisons traditionnelles, d'aborder des forteresses médiévales sur fond de décor montagneux, d'observer quelques pêcheurs entassés sur une barque, et beaucoup de touristes qui débarquent, tandis que d'autres s'apprêtent à embarquer. Le voyage n'est que flux et reflux, et comme pour la mer, tout n'est qu'une question de vagues. Surtout pour le mal de mer parfois inévitable et pour le tourisme de masse incontrôlable.

L'arrivée à Split est majestueuse mais le débarquement assez chaotique, tellement la foule de passagers impatients semble attirée, obsédée, aimantée, bref un peu comme la mouche à la merde, par la porte d'entrée dans la cité fortifiée de Split. Il est vrai que le catamaran déverse sa marchandise humaine juste devant, ce qui stresse encore davantage le bétail humain touristique. Rester zen. Le quai du port est juste à deux pas de la forteresse et de la vieille ville. L'engorgement est inévitable, mais pas fatal car banal, puisqu'il survient quotidiennement depuis au moins deux décennies. Le tournage de *Game of Thrones*, ici aussi, n'a évidemment pas du tout arrangé la situation. Sauf celles des marchands du temple et de tous les margoulins, officiels ou non, qui sur place survivent du tourisme. Chichement pour la majorité, grassement pour les autres, plus malins ou plus fortunés.

Le front de mer, à quelques encablures du port maritime, étale sa richesse patrimoniale, avec ses façades prestigieuses, laissant de suite apparaître les vieux murs du palais de

l'empereur Dioclétien. Car c'est bien ce dernier qui est le clou de cette ville classée à l'Unesco. On pénètre par la porte principale. C'est ensuite parti pour un festival archéologique et historique qui ravira la plupart des visiteurs. Ils sont malheureusement tellement nombreux à se ruer dans les brancards du domaine palatial que la magie n'opère pas vraiment. Carrément pas, dirai-je même, quitte à ne pas me faire que des amis. Ce n'est pas le palais du chef romain que je critique mais sa mise en boîte touristique. Comme, par exemple, lorsque des touristes adeptes des spectacles de divertissement s'époumonent de joie à la vue des guerriers romains, ressuscités pour l'occasion : épée à la main, l'un de ces vaillants légionnaires, à l'attirail au grand complet, s'avance au milieu de la meute en furie. Il invite ou provoque un touriste, à qui il tend une épée, car celui-ci aussi se rêve en guerrier farouche, pour engager un duel instagrammable, dont les autres vacanciers autour vont se délecter. La bataille s'achève sans victimes mais on saisit un peu mieux les saluts romains à la mode et l'engouement d'un Elon Musk pour l'empire romain. A l'issue du combat factice, la foule applaudit, hurle, adore, invective, elle se lâche et en redemande. Elle ne manque pas non plus de juger et de condamner. Les jeux du cirque et le pouvoir de la mort. Comme à l'époque des gladiateurs. Du pain et des jeux. On n'en sort pas. Hier comme aujourd'hui. Autrefois c'était César l'empereur trop bien coiffé, aujourd'hui c'est Trump l'entrepreneur à la coiffure peroxydée. Des césars de la même trempe qui en coulisses rêvent d'être oscarisés et même nobelisés. Puisque la paix c'est la guerre. Tout devient possible. Ce n'est pas le peuple mais le péplum qui est dans la rue sous l'œil de Starlink.

Il n'empêche. Je ne m'y résous pas. Je m'interroge sur ce besoin viscéral qu'ont les mâles alpha de vouloir absolument casser la gueule à leurs congénères. La guerre est actuellement sur tous les fronts, sur tous les écrans, dans toutes les têtes, et bientôt dans tous les pays. Des touristes en goguette, qui profitent de leurs congés payés, confèrent pourtant un grand intérêt à vouloir jouer à la guerre pour leur plaisir. Restés des cow-boys, les adultes machos sont des garçons qui ont du mal à

grandir. La vraie guerre aux portes de toute l'Europe ne suffit pas à la prise de conscience. J'ai le sentiment scabreux que nos contemporains décérébrés ont une folle envie de guerre totale.

Pourtant, à mon tour, je m'extasie. Pas du tout devant le combat armé entre masculinistes en costumes d'époque ou portant des shorts, le premier avec un casque romain vissé sur le crâne et le second un bob ou une casquette MAGA. Je laisse ce lamentable spectacle aux influenceurs mâles et virilistes qui se comptent en nombre au sein de cette assemblée de voyeurs. On mate gratos un gars se faire mater par un autre. Je fuis la scène de ce mauvais théâtre, même pas de vaudeville, écœurée par autant de suffisance, pour me réfugier dans l'authentique antiquité. A quelques mètres de là, je me régale des mosaïques peintes à même le sol et des vestiges romains, et du bel art de la statuaire, qui occupent l'enceinte du vaste palais. Moi aussi je fais des photos. Comme devant le bâtiment qui abrite le musée ethnographique, avec au second plan une belle église dont le campanile s'élance vers le ciel, et au premier plan une affiche géante à la gloire de la fameuse équipe de football Hadjuk Split, une véritable institution pour cette ville, et d'ailleurs dans toute la Croatie.

La Croatie n'est pas le Brésil mais le football y est également une religion. Un opium du peuple qui peut mener à la guerre sainte, ethnique, nationale, presque mondiale. Un simple match de foot peut déclencher un conflit armé international, à l'instar de ce simple assassinat survenu le 28 juin 1914 à Sarajevo, en l'occurrence celui de l'archiduc François-Ferdinand héritier de l'empire austro-hongrois, qui a été à l'origine de la première boucherie mondiale. L'histoire se répète. Du pain et des jeux de ballon. Tout nationalisme qui s'exacerbe devient rapidement meurtrier.

Dans l'ensemble des Balkans, l'histoire se loge partout, et le club Hadjuk Split ne sort pas de nulle part. Fondé en 1911 par des étudiants croates, le nom du club fait référence aux haïdouks, de célèbres rebelles des Balkans en lutte constante contre les Ottomans. Son grand rival est le Dinamo Zagreb, club créé juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale, née dans les bagages de l'Union soviétique et en référence au

Dinamo de Moscou. Le club Hadjuk Split est devenu un symbole de la résistance face à l'oppression, y compris communiste. Plus récemment, hélas, il est aussi devenu une référence pour le nationalisme croate, via notamment son groupe de supporters radicaux, la Torcida. De tout temps, ici encore plus qu'ailleurs, football, politique et violence, ont parties liées.

J'en reviens au terrible match de foot fauteur de troubles puis de véritable guerre au sein de la fédération yougoslave. En effet, même si dans cas Split n'y est pour rien, c'est à la suite du match de mai 1990, opposant le Dinamo Zagreb et l'Etoile rouge de Belgrade que la guerre sera déclenchée. Ce match aura été « le coup d'envoi », comme on le raconte toujours ici, de la guerre sur le sol croate. Le foot comme catalyseur de la haine larvée. Les stades sont des arènes. Des extrémistes s'y affrontent, à l'égal des gladiateurs d'autan, la gloire et l'honneur peut-être en moins. Les politiques irresponsables, serbes et croates, ont surfé sur le sport pour attiser le nationalisme. Le tristement connu Arkan, extrémiste serbe, est sans doute la crapule la plus renommée ayant instrumentalisé les ultras du club belgradois, en les enrégimentant au sein d'une force paramilitaire.

Je quitte volontiers le foot et ce conflit sanglant pour regagner l'immense palais impérial de Dioclétien. Plutôt le site de l'Unesco que le théâtre de la guerre. En sus du palais romain, ce vaste quartier déploie un héritage architectural unique, mêlant les styles médiéval, roman, gothique, Renaissance, baroque, et j'en passe. La cathédrale Saint-Domnius domine la zone, et les bâtiments autour, aux riches décors et sculptures, sont éblouissants. Façades vénitiennes, statues antiques, balcons à encorbellement, et jolie tour-horloge, le soleil me brûle la peau mais l'émerveillement est presque parfait. Dommage que le surtourisme en action hypothèque ici drastiquement le charme.

Au cours de ma courte pérégrination urbaine et pédestre dans le quartier, je reprends d'un seul coup un peu d'espoir dans l'humanité, féminine évidemment. Je crois sincèrement vivre un moment d'immense bonheur, lorsque je vois marcher d'un pas décidé un groupe de jeunes filles, toutes plus belles les

unes que les autres, en train de se rendre vers le musée des illusions. Tel est en effet son nom. En mon for intérieur, je me dis que, c'est trop génial, tout n'est pas perdu, il me faut garder la flamme intacte : la culture a un avenir, les femmes en seront l'étendard, les jeunes filles belles peuvent aussi être rebelles, et ne pas toutes devenir influenceuses ou bêtement tomber dans le piège de la consommation. Quelle ne fut pas ma déception quand j'ai brusquement vu tout le groupe de filles bifurquer sur la gauche, juste devant le musée, pour entrer dans un énorme magasin Zara. C'est donc pour cette raison qu'elles ont pressé le pas. Désillusion devant le musée des illusions. Il faudrait convoquer Jacques Lacan pour décortiquer le sens et l'essence de ce drame. Mais, c'est vrai, plus personne de ma génération ne sait qui est Lacan. Zara au moins on connaît.

Après Shein en Albanie, Zara en Croatie, il ne me reste plus qu'à rencontrer (« *bertemu* » en indonésien) Temu en Slovénie, pour que la coupe en tissu soit presque pleine. On a beau dire, mais les fringues, comme les chaussures, sont vraiment une plaie pour trop de femmes qui, si facilement, cèdent aux sirènes empoisonnées de la consommation à outrance, et anti écologique en prime. Au moment où je médite sur tout ce gaspillage et ces excès qui me révulsent, j'aperçois une jeune femme trop canon, perchée sur ses hauts talons, en train d'ouvrir la portière d'une Porsche. Tout le monde autour est bouche bée, moi compris. La preuve qu'on n'est vraiment pas au bout de nos efforts en ce qui concerne la lutte anticapitaliste. Renverser ce système est pourtant une évidence à laquelle il importera de collectivement s'atteler. Le plus rapidement sera le mieux.

Marre de me colleter cet étalage de richesses et de m'ass-tu-vu, je suis certaine de pouvoir sortir beaucoup plus vite de la ville que du capitalisme. J'en ai aussi ras-le-bol de déambuler au milieu des zombies en vacances, en vacance de pensée surtout. J'ai l'impression désagréable que Dioclétien est un Superman romain enfermé dans l'enceinte du décor de *Game of Thrones*. Ma seule envie, après celle de lamper un café à l'ombre et d'échapper au cagnard pendant une heure, c'est de reprendre la route et me tirer d'ici. Retrouver de la tranquillité et un ersatz

d'humanité sereine. J'émerge des remparts de la vieille ville, je remonte à vélo, et je file en direction de Trogir. Si je pédale correctement, le nez sur le guidon, j'y serais avant la tombée de la nuit. Cette petite cité également fortifiée m'attire en fait beaucoup plus. Heureuse de ne pas coucher à Split, au demeurant hors de prix, j'enfourche mon fidèle destrier, et je quitte cette cité des vices touristiques, sans aucun scrupule. Le bastion historique de Trogir n'est situé qu'à une trentaine de kilomètres de Split et, comme cette dernière, il se trouve dans la grande et riche région appelée Dalmatie.

J'arrive à Trogir exténuée, tant par la chaleur étouffante, que par le rythme soutenu que je me suis imposé. Effectivement, la vieille ville de Trogir, véritable presqu'île avec ses ruelles et son aspect plus paisible, me plaît bien davantage que celle de Split, surfaite et surfréquentée, à mon avis. Je loge de l'autre côté du pont, près de la marina, mais à seulement deux cents mètres des remparts de l'entrée de Trogir. Le site est splendide, les églises et les monuments, remarquables de beauté, prennent une couleur ocre au moment où le soleil envisage lentement d'aller se coucher.

Fondée par les Grecs, puis occupée par les Illyriens avant les Romains, Trogir est une cité mouvementée qui fut avant tout un port stratégique. Byzance, Venise, puis les Habsbourg, tous les empires régionaux s'y installent, comme quasiment tous les lieux majeurs de l'espace balkanique. Elle aussi inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, Trogir conserve un capital culturel, riche d'une architecture méditerranéenne métissée, vieux de plus de deux mille ans : un centre médiéval, des palais typiques de la Renaissance, de Cipiko et des Ducs, ensuite des églises romanes et baroques, des grandes villas vénitiennes, une magnifique place centrale dominée par une tour-horloge, sans oublier le château de Kamerlengo du XVe siècle, érigé devant le front de mer. Le plan urbain date initialement de la période hellénistique, et l'édifice principal de la ville est la cathédrale Saint-Laurent, dont la construction date du XIII^e siècle.

L'apogée de ma visite reste indéniablement le grand portail de cette étonnante cathédrale. Un admirable chef-

d'œuvre sculpté par Radovan, artiste dalmate, une pièce qui demeure l'ouvrage le plus fameux du style romano-gothique de toute la Croatie. Terminée en 1240, l'œuvre met en scène aussi bien des apôtres, des bûcherons que des centaures. L'audace de l'artiste mêle des épisodes de la vie quotidienne avec d'autres issus de la mythologie ou de la bible. J'identifie aisément deux lions sur les côtés, et il est possible de distinguer Adam et Eve, tous les deux à poil, mais la main cachant le sexe, terrassés par la peur divine. Et, plus au centre, des Juifs et des Turcs, ces indésirables de l'époque. Je me délecte de cette leçon, même effrayante, du long passé européen. Décrypter ce récit fixé sur la pierre c'est aussi décrire le présent trouble de nos sociétés actuelles. C'est pourquoi je demeure persuadée que la clé de compréhension des turbulences de notre époque réside dans une meilleure connaissance du passé et des religions. Mais cela ne suffira hélas pas à éradiquer la folie des hommes. Il faut cependant bien commencer quelque part à inverser le cours de l'histoire.

En soirée, pendant que je m'affaire avec un plat de pâtes dans la cuisine de mon auberge, à l'atmosphère très sympathique, je discute avec d'autres pensionnaires de passage. Une Bosniaque assez âgée se propose de me materner voire de me prendre sous son aile. Ça débute par l'envie de me préparer, je sens un peu amoureusement, un bon petit plat bien carné de son terroir. Je décline l'invitation car je ne mange pas de viande, mes pâtes son cuites, et je n'ai pas non plus besoin d'une seconde mère. J'ai tout fait pour ne plus me laisser chaperonner dans ma vie, ni par une quelconque famille toujours envahissante, ni par un ou même une amoureuse. Ma liberté est à ce prix. Nous partageons un thé ensemble et tout rentre amicalement dans l'ordre. Parmi les autres clients de l'auberge, il y a aussi un couple de jeunes allemands, fort aimable. Les deux tourtereaux sont intensément amoureux, cela se dénote au premier coup d'œil. Et pourtant il y a de l'eau dans le gaz. La faute à notre époque schizophrénique. Lui n'en peut plus de l'Allemagne, et ils vivent déjà ensemble, au nord du pays, dans un village près de Hambourg. Il a un boulot fixe, en qualité de technicien au sein d'une entreprise locale, mais il est parti

précipitamment en vacances en Croatie car un burn-out le menaçait sérieusement. Elle aussi possède un travail, comme aide-soignante dans un établissement hospitalier public. Les deux en ont visiblement ras-le-bol de leur travail et plus encore de leur mode de vie anxiogène en Allemagne. Tout le socle démocratique s'effrite me dit le mec, pendant que sa compagne s'enferme dans un silence complice. Je dois partir avant de péter un plomb ou de faire une grosse connerie. Pas vraiment rassurants ses propos.

Je sens le type à bout et elle démunie face à la situation. Il me dit ensuite que s'il reste en Allemagne, il va finir par voter pour l'AfD et finir totalement nazi, avant de me préciser qu'il n'en a pas du tout envie. Ouf j'ai eu peur. Mais les étrangers, la violence, le climat social, le pouvoir d'achat, bref même le désir de vivre, il n'y a que des problèmes, l'Allemagne c'est fini, le temps du développement, de la croissance, de la démocratie, c'est derrière nous, maintenant il n'y aura plus que des soucis et au bout, inévitablement, une nouvelle guerre mondiale. Pas positif son constat.

C'est très étrange cette situation avec tous les trois assis à une table de la cuisine de cette auberge en Croatie. Ils reboivent une quatrième bière et je me ressers un deuxième café. Il lâche alors qu'ils ont décidé de se séparer pour mieux survivre. Tous les deux me répètent pourtant qu'ils sont réellement très amoureux. Je leur dis que c'est beau et que cela se voit immédiatement. L'idée c'est aussi de mettre un peu de joie dans cette conversation assez triste et morbide. Assez tendue en définitive. Il m'explique qu'il a décidé de s'installer ici, à Trogir, de ne plus rentrer au pays, et de placer ses derniers sous dans la location d'une gargote pour y vendre des saucisses allemandes. Pourquoi pas. Tous les goûts sont dans la nature, même si pour ma part, dans le fameux « curry wurst », je ne retiens que le curry. Mais pour son business heureusement que tout le monde n'est pas végétarien. Il se vante, certainement à juste titre, d'être un as de la saucisse, et que cela pourrait s'avérer être une bonne piste pour débuter une affaire. Je l'encourage dans sa démarche, espérant lui décrocher un sourire, au passage. Sa dulcinée allemande, de son côté, me dit acquiescer le choix de son

compagnon, tout en retenant ses larmes. Dès le lendemain, elle repart en Allemagne, et lui se met au boulot ici, en Croatie. Cette perspective imminente ne les réjouit guère mais les deux sont persuadés de ne pas avoir d'autres alternative. Pas pour l'Allemagne mais juste pour eux. C'est ça ou alors on va sombrer tous les deux, renchérissent-ils, de concert. Elle ajoute que, déjà maintenant, son amoureux qu'elle se prépare à quitter, boit beaucoup trop d'alcool, ce qu'elle déplore. Ils s'accordent pour conclure que tout cela doit s'arrêter, et qu'il faut oser franchir de nouvelles étapes dans la vie : moi ici et toi là-bas, précise le type. On se quitte en début de nuit en s'embrassant, ce qui n'était pas évident car en général les Allemands ne sont pas les êtres humains les plus tactiles du monde, et je leur souhaite bonne chance dans leurs vies et leurs nouveaux choix.

Cet échange assez bizarre m'a marqué. Tandis qu'il y a encore des Croates qui rêvent de se bâtir un avenir en Allemagne, voilà qu'un Allemand ne jure que par l'expatriation en Croatie. Pour rebondir et se forger un destin. Partir pour ne pas périr. Je suis également partie de mon pays, mais c'est pour fuir momentanément une situation personnelle oppressante, et tenter d'oublier mon ex le plus vite et le mieux possible, mais j'ai bien l'intention de revenir à Bali. Surtout, ce couple est réellement amoureux, et les deux amants se quittent quand même. L'amour véritable, qu'on dit plus fort que tout, serait donc lui aussi à dégager, devenu secondaire, temporaire, jetable car uniquement consommable. Triste monde en définitive. Comment en est-on arrivé là ? L'Europe tout entière apparaît aujourd'hui déboussolée. Désenchantée. Elle se cherche des repères et sa riche histoire n'est plus en capacité de servir de leçons. Les garde-fous ont explosé. Le danger est désormais total. C'est la porte grande ouverte à tous les fascismes, et à tous les sectarismes, idéologiques et religieux. Je n'aurais jamais pensé cela avant mon départ d'Indonésie il y a seulement quelques mois.

Le lendemain matin, fin prête après un rapide petit-déjeuner passé en compagnie du jeune couple d'Allemands malheureux, je reprends mon aventure routière en chevauchant mon biclou. Ma destination du jour est la ville de Šibenik. Un

bourlingueur croisé à Split m'en a dit le plus grand bien. Avec un moral gonflé à bloc, je m'en vais sur les chapeaux de roues, hélas mes préentions sportives vont vite s'avérer trop ambitieuses. Têtue comme une mule, je persévere dans l'erreur, et je grimpe avec mon vélo qui, à l'instar de ma musculature, est totalement inadapté pour s'aventurer sur un terrain rocaillieux en pente ascendante. Alors, je descends de mon bolide maltraité, je pousse l'engin sur la pierraille, et suffoque après quelques kilomètres de ce calvaire qui aurait pu être évité. J'ai souhaité prendre un raccourci et bien mal m'en a pris. Au moins au sommet de mon entêtement, de mon effort et de ma colline, une récompense s'attend : une adorable vue sur Trogir et la mer Adriatique. J'en ai même un début de vertige vite oublié par les nouveaux efforts à fournir pour sortir de ce chemin de terre qui est une forme d'impasse en voyage. Eureka, entièrement trempée de sueur alors qu'il est déjà midi, je tombe sur la route bitumée et la pente se fait plus douce. En fait le pétrole déversé m'a en quelque sorte sauvé, n'est-ce pas non plus désespérant d'une autre manière ? Je fais ce que je peux. Et à cet instant, hypocrite à souhait, je remercie monsieur McAdam, à l'origine du mot « macadam », et de nos routes asphaltées, empruntées partout dans le monde par des millions de véhicules à moteur, polluant nos villes et nos campagnes. J'écrivais précédemment qu'il allait être très compliqué de sortir du capitalisme, du pétrole, du développement. De l'argent-roi et des dieux de la finance. La sortie sera peut-être encore plus dure que prévue. Même s'il le faudra, sans pour autant retourner à la bougie ou revenir à la lampe à... pétrole.

Sur la grand-route retrouvée, je m'arrête un peu plus tard à un café typiquement du coin. Je m'y installe en terrasse après avoir admiré les photos à l'intérieur du lieu : des clichés anciens, en noir et blanc, qui rappellent le folklore en voie de perdition dans la Croatie contemporaine. L'une des photos m'intrigue plus spécialement. Datée des années 1920, elle illustre un âne et une vieille femme en habit traditionnel devant un mur. Une heure auparavant, sur mon sentier poussiéreux sur lequel je luttais pour passer entre les rochers, j'ai croisé en tout deux créatures : un âne paresseux et un vieil homme au sourire

édenté. Tout détour sur une voie toute tracée est souvent une belle opportunité pour faire un pas de côté, et en profiter pour ne pas se priver de ce que la modernité excessive tend à nous interdire. De voir, de vivre, et finalement de nous émerveiller. La moralité, s'il en existe une, c'est qu'on devrait apprendre, avec humilité, de se satisfaire à la fois de l'ancien et du moderne, du chemin de gravier et de la route goudronnée. Composer plutôt que diviser. C'est en fait comme pour l'immigration, même si cela dans un contexte de torpeur fait désormais bondir, il y a de la place pour tout le monde. Ce n'est qu'une question de courage et de volonté.

Je quitte ce café historique pour poursuivre mon itinéraire jusqu'à Šibenik. En route, je traverse de vastes vignobles, l'occasion de faire une pause pour goûter le raisin local : j'attrape une grappe en veillant à ce que le vigneron ou le propriétaire de la parcelle ne soit pas dans mon sillage. Je n'ai que peu confiance à l'accueil qui me serait réservé. Mieux vaut rester sur mes gardes. La prudence et l'anticipation sont deux vertus essentielles en voyage. En solo encore davantage. Mais je dois dire que le raisin était très bon, et le temps des vendanges semble imminent.

Après cet excellent café et ce bon raisin, pris en cours de route, j'arrive requinquée à bonne destination. Šibenik m'ouvre ses bras, la ville me plaît instantanément, sans aucune raison rationnelle en vue. J'atteins le cœur de la ville, après quelques escaliers à monter et descendre à vélo, dans l'idée un peu saugrenue de me dégoter un logement bon marché en plein centre. Et dans ce cas, pour une fois, ça fonctionne. Une femme dynamique, d'une quarantaine d'années, tient l'auberge où je vais m'installer pour deux nuits. Un dortoir, mixte, mais par chance, me dis-je, avec un seul colocataire. Malchance plutôt. Encore un Allemand qui veut déménager en Croatie pour y refaire sa vie. Pour celui-ci il s'agit plutôt d'y passer sa retraite. Mais pas dorée pour un sou, car Hans, c'est son prénom, au milieu de la soixantaine, a longtemps été routier, et il ne m'a pas expliqué pourquoi il a cessé son activité. J'ai ma petite idée sur la question. En discutant avec lui dans ce qui fait office de salon devant la réception, en une demi-heure de

conversation, il a réussi à vider cinq bouteilles de bière. Des petites, certes, mais quand même. J'ai le vague sentiment que les Allemands, en tout cas ceux que je croise, picolent trop. Mon petit doigt m'indique que Hans est alcoolique, son gros nez tout bouffi tend à confirmer mon jugement. Il est très bavard et assez réactionnaire, ce qui limite sérieusement nos débats, et exclut évidemment toute forme d'ébats. Au moins de ce côté-là il m'a foutu une paix royale. En revanche, toute la nuit, il a ronflé comme un pompier, ou un routier pour être plus raccord. Un cauchemar mais c'est aussi cela la vie en communauté forcée dans le cadre du voyage bon marché. Deux bonnes nouvelles cependant : quand Hans dort il ne parle pas, la nuit suivante Hans est parti visiter un ami dans une autre ville. Sans être désagréable, sa compagnie n'était pas non plus indispensable, ni surtout très constructive et enrichissante.

Tout l'inverse de Myrta. Une authentique déesse punk croate. Je la rencontre le jour même de mon arrivée et je passe avec elle une bonne partie de l'après-midi. J'en oublie complètement de visiter cette belle cité, cela peut attendre demain. Myrta est une belle jeune fille solaire, superbe, définitivement rock et rebelle. Comme moi, elle supporte tant bien que mal les garçons, mais elle préfère clairement les filles. Elles aime même beaucoup les femmes. Mais pas moi. Enfin pas complètement. Pas grave. Puisque d'emblée nous cultivons une belle amitié, elle me raconte son idylle avec sa chérie adorée, et moi ma mésaventure avec mon ex mec toxique, une histoire qui m'a amenée jusqu'à elle, ici à Šibenik. Transformer une mésaventure en belle aventure résume bien le sens de mon trip trans-balkanique. L'Europe comme échappatoire et terrain de reconstruction. Comme d'autres événements survenus, ma rencontre providentielle avec Myrta y contribue également, c'est certain.

On s'attale comme deux vieilles copines dans l'auberge et on discute à bâtons rompus. C'est intense et profond. Enfin, une jeune personne engagée politiquement, qui entend à sa façon défoncer le système ultralibéral qu'elle déteste autant que moi. La colère saine libère les passions enfouies et crée des liens forts. Myrta est une lesbienne militante qui ne s'affiche pas.

Mais elle est plus encore une activiste politique, exaspérée par la montée des nationalismes dans le monde, en Europe, et avant tout au cœur de ces Balkans qu'elle adore tellement. Doctorante en sciences politiques, il n'y a pas de hasard, elle termine sa thèse sur le contexte ethnico-religieux de la région. Sujet en permanence explosif. Quand on lui demande d'où elle vient et quelle langue elle parle, elle répond tout le temps « je viens des Balkans et je parle le serbo-croate ». Ne se revendiquant d'aucune nationalité, religion, ethnie ou groupe linguistique, elle ne joue pas la carte nationaliste en vigueur. Ni la carte linguistique également nauséabonde. Bosniaque à Sarajevo, Serbe à Belgrade, Croate à Zagreb, mais des Balkans partout. Et aussi « Européo-balkanique » aime-t-elle à dire.

Récemment, elle a donné une conférence en Allemagne, et une autre en Grèce : à chaque fois, elle se présente comme une citoyenne européenne des Balkans. Allemands et Grecs, réunis dans les amphis, ont apprécié la nuance, mais cela n'est pas du goût de la plupart des habitants. Elle m'explique qu'elle refuse l'assignation identitaire à laquelle tout son environnement immédiat – la famille, les amis, les autorités – l'encourage vivement. Par pression s'il le faut. Par couardise, par peur, par résignation. Tous des lâches, me lance-t-elle. En effet, tout le monde se couche devant l'ordre ou pratique la politique de l'autruche, poursuit-elle. Myrta est épuisée de passer le plus clair de son temps à se battre contre un système en place depuis trop longtemps. Comme tout le reste, l'intégration européenne l'a énormément déçue, mais elle pense que c'est pourtant la seule issue pour éviter le pire scénario : l'avènement d'un néofascisme totalement décomplexé, radical et guerrier. Européenne convaincue, démocrate en colère, écologiste et féministe, internationaliste au meilleur sens du terme, elle me fait une énorme impression. Sa rage, pleine d'espoir et de bon sens, n'est pas destructrice mais constructive. Salutaire. Si j'étais née dans le coin, ou pas nécessairement, Myrta est à mes yeux tout simplement l'incarnation du futur des Balkans auquel j'aspirerai. La Rosa Luxembourg de Šibenik ou la Louise Michel des Balkans. Des femmes, traquées, enfermées ou noyées, qui ont souffert d'avoir beaucoup lutté. Mais jamais

pour rien. Des femmes qui refusent d'abdiquer lorsque les autres se rabaissement dans la servilité. La jeune Myrta possède ce tempérament révolutionnaire. Avec un caractère bien trempé ce qui tombe à pic. Batailler n'est pas de tout repos.

Révolutionnaire, c'est le bon mot. Avec un peu de romantisme toujours agréable et beaucoup de hargne toujours nécessaire. Je ne suis donc qu'à moitié surprise quand elle me décrit, par le menu, comment elle est régulièrement menacée, pas des fascistes et des masculinistes, mais également par des professeurs conservateurs et des « *tradwives* » réactionnaires pour lesquels elle constitue une rivale, une menace, une traître, et au final une bête à éliminer. C'est toujours pareil, à court d'arguments, mes détracteurs finissent toujours par me traiter de sale pute, déplore-t-elle. Y compris à la fac, au café ou à la maison. On en est là, conclut-elle, mais je ne lâcherai jamais, car je suis extrêmement attachée aux Balkans, à ses cultures millénaires et à ses langues multiples, à sa littérature de toute beauté, tout comme je suis résolument en faveur des combats écologistes et féministes. Dans l'immédiat, Myrta espèreachever sa thèse avant de prendre une balle, même pas perdue, en pleine tête. Oui, on en est là.

C'est carrément plus grave que ce que j'imaginais. Toutes les deux on s'embrasse et on reboit un bon coup sur cette amitié naissante emplie d'émotions. Myrta, hyperactive, m'invite ensuite à la rejoindre quelques rues plus loin, pour un concert politique en plein air. Génial. En fait, elle m'apprend que durant quatre jours, se tient en différents lieux de la ville un festival alternatif. Au programme, musique punk-rock et politique ancrée à gauche, avec des interventions et une bonne ambiance garantie. Nous voilà parties ensemble pour assister à l'un des concerts, précédé d'un débat public en plein air, auquel évidemment je ne comprendrais pas le moindre mot. Au milieu de la cohue, elle me traduit l'essentiel afin que je capte de quoi il en retourne : renverser le système actuel corrompu, mais pacifiquement, dans la joie et en musique. Je signe pour la cabriole politique et applaudis des deux mains le concert du groupe de rock qui suit.

A minuit, après cette immersion dans le rock croate, Myrta s'en va retrouver son amoureuse à l'autre bout de la ville, tandis que moi je rejoins mes pénates, en fait mon dortoir. Et le boulet qui s'y trouve déjà. C'est à ce moment que je m'apprête, certes contre ma volonté, à supporter les ronflements de Hans pendant une bonne partie de la nuit. Ne pouvant m'endormir, avec la sono naturelle mais teutonne à mes côtés, je m'égare dans mes pensées. Je me dis que j'aurais tellement préférer partager la couche avec Myrta plutôt que d'avoir échoué dans ce foutu dortoir avec Hans l'ivrogne allemand. La vie est parfois mal faite. Raison de plus pour sans cesse essayer de la rendre meilleure et plus vivable. Dans l'attente, le « *bile* » du moment était vraiment un boulet.

Le lendemain, malgré cette mauvaise nuit que j'ai l'impression d'avoir passée dans un train, positionnée juste derrière une vieille locomotive, j'entame avec joie mon exploration de la cité. J'aurais préféré suivre à la trace l'envoûtante Myrta qui, forte de ses connaissances pointues en histoire, aurait été pour moi la meilleure guide au monde, mais je vais devoir me contenter de mon banal guide en papier. C'est toujours mieux que de me traîner Hans pour cette découverte. Sur sa grande place centrale, Šibenik possède une superbe cathédrale, Saint-Jacques, ornée de plusieurs dizaines de visages finement sculptés, et qui date du XVe siècle. Construite par des artisans italiens et dalmates, on décèle d'ailleurs de fortes influences artistiques provenant de Vénétie et de Toscane. L'édifice est également classé à l'Unesco. J'apprécie la fusion entre les arts gothique et Renaissance qui me paraît particulièrement réussie. A proximité, le musée de la ville a été aménagé dans un beau palais princier du XIVe siècle. La vieille ville est charmante et moins bondée que Dubrovnik ou Split ce qui accentue encore son authenticité. Y déambuler en solo est un réel plaisir.

Disséminées à travers la ville, il m'est possible d'admirer quantité d'œuvres d'art contemporaines, tantôt originales tantôt banales, comme cette jolie statue en métal d'un garçon en train d'ouvrir son parapluie. Je tombe par hasard sur une exposition, réalisée par des étudiants en histoire et qui se tient dans le cadre

du bienvenu festival alternatif. On y voit des photographies des anciens prisonniers politiques, et surtout un rappel pédagogique et illustré sur le rôle abject des fascistes croates – les tristement célèbres Oustachis, dont les exactions passées hantent encore le présent, et gangènent l'histoire politique actuelle avec la terrible résurgence des mouvements néo-nazis – et aussi celui joué par d'autres collaborateurs pro italo-allemands durant la guerre.

L'étudiant sur place m'explique que c'est vital car les gens s'en foutent et les jeunes ne veulent pas se plonger dans ce passé douloureux. Je lui dis qu'en effet l'oubli est la plus mauvaise des thérapies, avant de le féliciter pour leur ingénieuse et aussi courageuse initiative. Avant de partir, l'étudiant sympathique, qui parle parfaitement anglais, me dit être content car, juste avant mon passage, c'est l'actuel ministre de la culture qui s'est arrêté ici, pour regarder leur expo. C'est un petit signe d'espoir, me souffle-t-il. Il renchérit en m'exprimant tout le plaisir qu'il a eu à me rencontrer. C'était super de voir une Indonésienne s'intéresser à notre histoire. Votre passé résonne hélas aussi avec le nôtre, lui rétorquais-je. En Indonésie, et chez moi à Bali, lors du coup d'Etat de Suharto, c'est également un régime fasciste qui a été instauré, avec des milliers de présumés marxistes envoyés à la mort. Cet échange autour de nos tragédies historiques respectives, s'il ne fut pas joyeux, aura été fructueux et instructif, pour tous les deux. C'est également à cela que sert tout voyage. En savoir un peu plus sur son prochain. Sur sa vie, ses combats, ses drames et ses victoires.

Dans cette ville au riche patrimoine, et en plus des innombrables chats que je croise à chaque coin de rue, il y a également, construit en pierre blanche, le château Saint-Michel. Il dispose d'un théâtre en plein air et délivre une vue magnifique sur l'ensemble de la baie. La cité ne compte pas moins de quatre forteresses, la plus célèbre et classée est celle de Saint-Nicolas, bâtie au XVI^e siècle. Italiens, Turcs, Autrichiens, Français, tous vont l'occuper successivement. Les Austro-Hongrois vont durablement garder le site jusqu'en 1918, année charnière à laquelle la ville passe sous domination italienne. Suite au Traité de Rapallo, Šibenik, comme d'autres lieux balkaniques, est rattachée en 1921 au royaume des Serbes,

Croates et Slovènes, l'ancêtre de la Yougoslavie. Envahie par les fascistes italiens au début de la Seconde Guerre mondiale, la cité tant convoitée retourne dans le giron yougoslave après la guerre. Le nationalisme haineux est pourtant loin d'être enterré puisqu'il renaîtra tristement de ses cendres à plusieurs reprises. Jusqu'à nos jours.

Toujours cette géopolitique mouvementée à l'échelle de toute la région dont le terme de balkanisation deviendra le maître mot constamment redouté par tous les pays européens. Y compris par l'Indonésie. Après la chute en 1998 du dictateur Suharto, que le président Prabowo a eu le culot en novembre 2025 d'honorer en tant que « héros de la nation », les chancelleries asiatiques ont craint de voir l'effritement territorial de tout l'archipel indonésien, au point de parler de menace et de danger de « balkanisation de l'Indonésie ». Il n'en sera rien. Tant mieux. L'unité dans la diversité, formule officielle si chère à nos dirigeants, a survécu dans la tourmente. Moins de conflits c'est moins de morts et c'est toujours ça de gagné. Durant les trente-deux ans de règne dictatorial, il y a quand même eu, ne l'oublions pas, le Timor-Oriental et l'Irian Jaya – de nos jours on parlera de Timor Leste, Etat indépendant, et de Papua, une région toujours sous tutelle indonésienne – dont les conflits ont fait des milliers de victimes, tout au long de ces années de plomb.

Mais l'apogée du crime de masse indonésien, entrepris sous la botte militaire, et avec l'aval et le soutien des Etats-Unis, s'est déroulée dans la foulée du coup d'Etat orchestrée par le clan Suharto, fin septembre 1965. Ma grand-mère balinaise se souvient encore, de l'eau des rivières, rouge du sang des victimes, pendant les derniers mois de l'année 1965. Une vision, cauchemardesque, qu'elle n'a jamais pu ôter de sa mémoire, pourtant bien défaillante. Elle ne se rappelle plus de ma date de naissance, mais elle se souvient parfaitement de celle de la mort de son fils, abattu froidement par la junte en février 1966. Après 1998, mon immense pays a échappé de justesse à une balkanisation qui se serait irrémédiablement terminée par un nouveau bain de sang encore plus grand. L'exemple de la guerre en ex-Yougoslavie qui a relancé le spectre d'une possible guerre

militaire en Europe dans les années 1990, a aussi contribué à sonner l'alarme. A éveiller les consciences. A réveiller les rêveurs. Peut-être qu'une guerre a permis d'en éviter une autre. Peut-être que la balkanisation meurtrière de l'espace yougoslave à cette époque a permis d'éviter quelques années plus tard la balkanisation de l'ensemble du vaste archipel indonésien. L'histoire ne se répète pas fatalement. Mais il faut impérativement apprendre des tragédies du passé pour empêcher qu'elles ne se renouvellent. On n'y est malheureusement pas du tout : la fin de la guerre froide a signé le retour des guerres chaudes. Sur le sol européen, après la Yougoslavie, dépecée, à feu et à sang, c'est au tour de l'Ukraine, depuis 2014, et surtout 2022, d'avoir contre son gré pris le relais.

Obnubilée par la guerre qui gangrène les cerveaux de tout le monde, à l'exception de celles et ceux qui refusent de la voir resurgir, j'oublie maintenant un peu la géopolitique, source d'angoisse et de controverses, pour me concentrer sur ma nouvelle destination, qui est à bonne distance. Il s'agit de la cité prestigieuse de Zadar. Mais avant d'en causer, je dois pédaler le long d'une magnifique route de campagne, puis en longeant un non moins beau littoral, et enfin d'arriver en majesté, mais fatiguée, à l'entrée de la cité de Zadar. Une nouvelle fois, quelle richesse patrimoniale à découvrir, une fois franchie la moderne passerelle, surfréquentée, qui relie la ville moderne à l'ancienne. Zadar est un joyau culturel de plus et les Balkans en comptabilise à profusion. Je ne rends compte dans ce récit que d'une part modeste de cet héritage. Mais il me plaît de le partager car la culture est un peu ce qui demeure intact quand tout le reste s'est envolé ou a été pillé.

Lovée à merveille sur la côte dalmate, la vieille ville de Zadar est connue pour ses ruines romaines et vénitiennes. Avec ses remparts et ses portes grandioses, son couvent Sainte-Marie du XI^e siècle qui abrite quelques vieux chefs-d'œuvre d'art chrétien du VIII^e siècle, et bien sûr son imposante cathédrale Sainte-Anastasie du XII^e siècle. Ou encore son église ronde, romane et originale, Saint-Donat, dont la construction date du IX^e siècle. Je ne veux plus parler de l'industrie textile qui nous

colonise et nous abêtit, mais je reconnaiss qu'il est toutefois ironique de relever que l'ancien nom de Zadar, en langue italienne, c'était Zara. Chassez le naturel et il revient au galop. Il n'y aurait donc qu'en habit d'Eve qu'on gagnerait enfin la paix. A poil on est tous égaux. Pas sûr que les curés, les censeurs, les moralistes, en plus des entreprises du textile, soient du même avis.

Comme ailleurs dans cette région très fréquentée, tous les types d'envahisseurs de l'histoire sont passés déposer un moment leur barda dans le port de Zadar, y compris les croisés sur la route de Jérusalem pendant la période médiévale. Et donc, en 1939-45, Zara – Zadar sous occupation italienne – devient une base navale, juste avant que la flotte allemande vienne prendre le relais. A plus de 80% de ses habitants d'origine italienne, Zara va connaître d'importants bombardements à la fin du conflit. Et les Italiens, établis en ville, s'enfuient de peur d'être massacrés par les partisans du futur maréchal Tito, qui replacera après-guerre la région dans le giron de la nouvelle fédération yougoslave. Zadar a de tout temps été un lieu de passage prisé et stratégique. La cité restera croate au lendemain de l'indépendance de la Croatie en 1991. Pourtant, pendant la décennie noire qui suit, elle est longtemps soumise à un blocus maritime de la part des diverses forces militaires et autres milices serbes. La paix revenue, c'est le tourisme qui désormais décide du destin de la ville, et franchement il vaut nettement mieux cette option que celle des précédents assassins en uniforme.

En Croatie, la sorcière à la jambe d'os, représente une figure populaire, fréquente dans tout l'univers balkano-slave, à l'image plus connue de Baba Yaga, à la fois mère protectrice et mégère destructrice. Décrite comme une vieille femme hideuse avec son nez crochu, Baba Yaga inonde de par son effrayant personnage le folklore pan-slave. Pourtant, tel un dieu romain Janus au féminin, elle est ambiguë. Tantôt antagoniste, tantôt complice, elle peut attiser le mal tout comme aider les plus faibles. Mieux vaut être de son côté, c'est plus prudent, et en venant de Bali je comprends bien ces atermoiements, ces hésitations, ces paradoxes surtout. Nous autres, simples

humains, ne sommes-nous pas également contradictoires, et parfois même opportunistes et mal intentionnés ? Sur le territoire croate, notamment dans l'arrière-pays dalmate, les paysans catholiques et orthodoxes confondus ont longtemps subi le joug sévère des seigneurs vénitiens puis des nobles de l'empire des Habsbourg, et certains craignent toujours l'étrange fantôme Drekavac, hurleur et démoniaque. Ou de croiser sur un sentier escarpé une réincarnation de la sorcière à la jambe d'os.

Cachés dans les montagnes des Balkans, les *guslari*, appellation des joueurs de *gusle* (ou *guzla*, sorte de violon monocorde), sont des bardes traditionnels des Alpes dinariques. Le *guslar* est ce musicien qui transmet le tréfonds de l'âme du peuple croate, à l'instar du chanteur de *serdah*, ce blues de la Bosnie voisine. Ce dernier a récemment su échapper à une disparition annoncée, il a même gagné ses lettres de noblesse en parvenant à être classé, depuis fin 2024, à l'Unesco, au titre de patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Adeptes de *serdah* ou pratiquants de *gusle*, Bosniaques ou Croates, peu importe. Ce sont tous d'abord des artistes et des poètes doués, amoureux de leur art, partisans d'une Internationale des cultures, qui refusent de tomber dans l'oubli. Ils entonnent leurs mélodies douces, dispensent des paroles mélancoliques, parlent d'amour fou et de nostalgie perdue, à l'instar du style de leur lointain cousin portugais, le fado. En écoutant toutes ces envoûtantes complaintes musicales, je suis convaincue que, si l'Europe politique et militaire s'est avérée être un véritable fiasco, ce n'est pas le cas de celle de la culture, en tout dans ce champ musical tout spécialement. Parce qu'il est dur et qu'il dure, le blues, même récupéré, finit toujours dans le rock. Cela vaut pour les champs de coton comme pour les monts balkaniques.

Mais gare toute de même à l'excès de confiance et à toute prophétie autoréalisatrice. Il y a le blues de l'Europe lorsqu'on observe, impuissants, ce Vieux continent s'enfoncer dans la crise d'identité et le déclin économique. Et puis il y a le blues de l'Europe qui se laisse écouter, avec passion et plaisir, d'un bout à l'autre du continent, de Lisbonne à Athènes. C'est vrai, il ne faut pas se voiler la face, ces vieux magiciens du verbe et des

cordes appartiennent désormais au passé, à l'exception des derniers réfractaires au progrès, arc-boutés à leurs coutumes ancestrales. Avec ces ultimes gardiens de la tradition culturelle, disparaît hélas également tout un patrimoine littéraire, avec ses contes et légendes, ses sorcières et ses monstres, qui structuraient des siècles durant l'âme des peuples de toute la région. En vers ou en chants, réfugiés sur ces hauteurs, d'aucuns rêvent de Zadar et des lumières de la grande ville portuaire. Conteurs en sursis sur fond de procès en sorcellerie, de Dalmatie jusqu'en Istrie, et même à Vienne, capitale d'un passé plus glorifié que glorieux, leur souvenir est entré dans la légende, ancré pour l'éternité dans l'esprit des montagnes dinariques.

Chanceuse, et déterminée, je n'ai pas eu le blues à Zadar. Opportunément, j'ai réussi l'exploit de trouver un lit dans un sympathique « *hostel* » affichant pourtant complet. Même en dortoir, plus une place. Epuisée par une longue route, je capitule. Le jeune et fringuant espagnol qui bosse à la réception de ce repaire de routards internationaux, me fait une fleur. C'est la première fois qu'une Indonésienne débarque dans son établissement depuis qu'il y travaille, deux ans quand même, et il veut faire un geste. Quasiment commercial. Il me dit : tu peux dormir dans le jardin, à la belle étoile, je t'apporterai de l'eau et des couvertures, tu peux aussi te doucher, et même boire du café à volonté. Voilà qui est fort gentil de sa part. Bon, 15 € tout de même. Mais nettement moins que les 35 € pour un minable plumard en dortoir, mixte en outre, donc à partager avec des mecs qui puent des pieds et qui boivent de la bière à trois heures du matin. Avec en outre le risque de me retaper un autre Allemand bavard et ronfleur. Par conséquent l'option jardin me convient à merveille.

A 21h, le réceptionniste qui doit bien m'apprécier me dit : après minuit, tu seras encore plus tranquille en t'allongeant dans le grand salon, avec des banquettes confortables et des coussins moelleux, juste à côté de la machine à café. Le paradis. Que demander de plus ? De la super bonne compagnie. Il y a des jours comme ça. Tout marche comme sur des roulettes alors que c'était pourtant très mal engagé. Il est 21h30. Je m'installe

avec mon unique bagage au salon, avec le but de bien manger, en attendant que, vers minuit, je puisse m'allonger et me reposer, une fois l'endroit déserté par les jeunes routards et clients. Pour l'heure, l'immense salon ouvrant sur une grande et agréable terrasse en plein air, est bondé, bruyant mais vivant, c'est l'essentiel. Je fais le décompte. Au moins cinq gars et une quinzaine de filles, les unes plus jolies que les autres, occupent l'espace commun, et discutent de tout et de rien. Je me sens vraiment au bon endroit et au bon moment. Au marché, avant d'arriver, j'ai eu la bonne idée d'acheter un kilo de prunes. Ce kilo constitue mon principal repas de la soirée. Je m'attable avec d'autres convives, pour être à l'aise pour manger et pour engager la conversation avec eux. Elles plutôt. Deux garçons et sept filles autour de la table. Des Allemands. Ils sont décidément sur mes traces. Tout le monde vient de Berlin mais ils ne se connaissaient pas tous, il y a seulement deux jours en arrière.

Comme c'est mon jour de chance, je suis assise en bout de table, entre Paula une brune magnifique et Andrea une blonde tout aussi magnifique. La seconde est la meilleure amie de la première, et elles sont en vacances, fatiguées de bosser en ville, dans des institutions publiques en sursis, et avec un besoin urgent de changer d'air. Zadar donc comme lieu de recouvrement et cette auberge comme base arrière. La baie de Zadar c'est un peu leur montagne magique à elles. C'est vraiment mon jour de chance. Je propose aux deux déesses germaniques de partager avec moi ma maigre pitance composée d'un fruit unique, quand Paula me dit qu'elle avait justement une folle envie de prunes. Andrea se montrant plus réservée, j'échange surtout avec Paula. Je suis plus que jamais convaincue que les brunes ne comptent pas pour des prunes mais qu'elles en mangent. Comme je parle assez bien allemand, la conversation prend vite un tournant passionnant, voire passionnel. Je manque sûrement un peu de vocabulaire mais pas de retenue. Car la beauté éblouissante de Paula m'a sauté aux yeux. C'est le bon terme. Je suis figée au point d'être incapable d'avaler la moindre prune. Elle m'hypnotise complètement. Quand mes yeux rencontrent les siens je tombe en pâmoison. Je

fonds de l'intérieur et je ne sais plus où me mettre. Ses yeux bleus translucides sont extraordinaires, je n'ai jamais vu ça de ma courte vie. Je sais que je peux désormais mourir en paix. Impossible pour moi de ne pas craquer, sombrer, m'effondrer face à tant d'émotions trop intenses. On poursuit tant bien que mal l'échange et on parle de nos vies. Andrea, poliment, part se coucher, il est déjà presque minuit. L'heure des amantes ou l'heure des départs. Avec Paula on discute et on rit. On débat autour de la folie consommatrice liée à la *fast-fashion*. Avec une belle complicité, on se moque des filles obsédées par le shopping et les fringues. On a envie de leur crier dessus « faites l'amour pas les magasins, bande de connes », mais personne ne nous entend, et au final l'abstinence nous guette aussi. On éclate de rire, le stock de prunes est épuisé, on est à deux doigts de s'enlacer affectueusement jusqu'au bout de la nuit. Je ne sais absolument pas comment me séparer de Paula. Mais cela arrive soudainement, j'ai l'impression que c'est une rupture violente après trente ans de mariage. Désemparée, je file en douce, vers le canapé qui sera mon lit de camp de rédemption amoureuse. Le salon finit de se vider de ses occupants et moi, que je le veuille ou non, je me prépare à faire des rêves érotiques aussi puissants que chimériques.

A 3h du matin, je me réveille, je bois de l'eau et, ne pouvant me rendormir de suite, je vais voir si mon linge est sec, en haut d'un escalier, à deux pas de l'entrée des dortoirs. J'ai mon linge en main et la pendule au-dessus de ma tête indique 3h10. Miracle d'un oracle ou mirage d'un ravage, je vois Paula sortir du dortoir, une cigarette à la main, étonnée de me voir là, et elle me retrouve sur le balcon. Une situation assurément baroque. Elle me lance : alors, toi non plus tu n'arrives pas à dormir, moi je pense trop, là j'ai besoin d'une clope. Que répondre ? Je suis confuse et bouche bée, paralysée par cette beauté, par ces yeux hypnotiques qui surgissent de la nuit et éclairent mon cœur. On discute quelques minutes et, bête à bouffer du dentifrice, bloquée dans tout élan sensuel, je lui dis bonne nuit, avec un câlin à peine sympathique. Je suis minable car salement amoureuse. Je retrouve honteusement ma couche, m'allonge comme une idiote, une nouvelle fois désespérée de

bonheur. Cinq minutes plus tard, Paula descend et s'approche de moi, une couverture à la main, elle la pose sur moi et me borde tendrement. Incapable de réagir, je fais semblant de dormir alors que j'ai envie de l'embrasser. Jamais de ma vie je n'ai été aussi stupide. Elle repart sur la pointe des pieds et moi je ne me rendors pas jusqu'au matin. Elle m'avait prévenue qu'avec son amie, elles prenaient un bus tôt dans la matinée. A mon réveil, qui n'en fut pas un, elle a disparu. De ma vue et de ma vie. A tout jamais. Je n'ai pas le souvenir d'avoir été aussi scotchée et débile en même temps un autre jour de ma vie que durant cette soirée. Depuis, les yeux de Paula hantent mes nuits, et je jure devant aucun dieu qu'une telle situation, lamentable de ma part, ne se reproduira plus.

Le cœur en vrac, le moral dans les chaussettes, je repars néanmoins pour une sacrée trotte. De Zadar, je m'en vais en direction de Rijeka, aux portes de l'Istrie, région dont je ferai le tour et où je m'attarderai davantage, d'ici quelques jours. Si mes déesses indiennes ne me lâchent pas en cours de route. Car avec Paula elles ne m'ont pas vraiment aidée. Une fois n'est pas coutume, pour avancer, pas de super balais magique de sorcière pour moi, il me faut impérativement pédaler, et encore pédaler. Ne pas ramollir et tout miser sur mes mollets. De toute façon le cœur est brisé. Je compte aussi sur ma machine parfois infernale qui, c'est une chance inestimable, ne m'a pas déçu pour l'instant, et cela depuis ses chevauchées inaugurales menées depuis Athènes. Aucune crevaison, aucune panne, une chute en Albanie certes, mais qui n'avait rien à voir avec la mécanique, juste avec mon inadveriance et mon état d'épuisement. La machine l'emporte hélas souvent sur l'être humain. Bon, dans le cas présent, je m'en accorde, et je suis satisfaite de pouvoir compter sur elle. La tâche était pourtant assez ardue mais les paysages somptueux. Montées diaboliques, canicule de saison, réserves d'eau à sec. Mais toujours à proximité, des oliviers, des orangers, des vignes, et au loin des plages, des criques, des forêts, sans oublier quelques hameaux pour s'arrêter à l'ombre d'un clocher, d'un arbre ou d'un café. Pour se réapprovisionner en denrées alimentaires et en eau, pour se sustenter et se rassasier auprès des autochtones, toujours étonnés de voir une

jeune femme descendue d'une autre planète s'échouer avec son bolide devant leur modeste établissement. Cela crée des événements inattendus et fabrique des souvenirs inoubliables. L'essence même du voyage.

Cet itinéraire aura aussi été celui des cadavres entassés sur la chaussée, des victimes animales tuées par les automobilistes, de tous ces univers vivants soudain trépassés. Ils demandaient seulement à traverser la voie qui, dans leur cas désespéré, n'aura pas été, ni royale, ni sacrée. Un moment, mon pneu s'avance et roule sur la moitié d'un cadavre d'un chien littéralement coupé en deux. Spectacle navrant même pour moi qui n'apprécie guère les clébards qui, au fil de ma vie, m'ont causé plus de tort que de bonheur. Une heure plus tard, j'évite cette fois de justesse le cadavre d'un chat déchiqueté, les entrailles à l'air et dont le détail du squelette se devine aisément. Spectacle abominable pour moi qui apprécie beaucoup les chats, ces félinis qui comme moi n'en font qu'à leur tête, ces animaux qui seront toujours plus anarchistes dans l'âme que des bêtes de bonne compagnie pour des humains esseulés. Hindoue aléatoire, je veux bien me réincarner en chatte. Certaines de mes amours ou amies pensent que c'est déjà fait mais c'est une autre histoire.

Pour ne pas trop penser à ces animaux sacrifiés aux méchantes divinités routières, je m'interroge sur mon métier de journaliste, sur un mode plutôt humoristique. Au moment où je voyage en Europe, je travaille plutôt à l'écriture de ce récit, et mon job de reporter en vadrouille je le pratique, dirai-je, en dilettante. Toujours à l'affût mais aucun impératif éditorial ou patronal. C'est dans ce contexte que, tout en pédalant, j'éclate de rire car, le temps d'un instant, je pense avoir raté ma vocation de spécialisation journalistique : la rubrique des chiens écrasés. C'était, à en croire cette sale journée de massacre collectif sur le front routier, ma voie toute désignée. En plus, armée de mon smartphone, sans numéro de téléphone mais avec un appareil photo intégré plutôt correct, j'aurais amplement pu cumuler des dizaines de clichés de chiens crevés, de chats défoncés, de rats morts, de hérissons écrasés, de serpents éclatés, et même d'énormes insectes aplatis. Je me rassure aussitôt. Peut-être que la presse locale croate pourrait

s'intéresser à ces sujets, tout est possible, mais la presse indonésienne ? C'est évidemment le dernier de ces tout derniers soucis. Réconciliée avec moi-même, je sais maintenant que la rubrique peu savoureuse des chiens écrasés n'est pas réellement ma vocation. Indubitablement, je sais que je préfère nettement l'actualité internationale, géopolitique, culturelle, et même si besoin, car il faut parfois bien manger, touristique.

Nuitée à mi-chemin, au sec et chez l'habitant, loin des cadavres d'animaux et des prédateurs humains qui rôdent la nuit, ici comme ailleurs. J'ai eu trop de mésaventures, parfois vraiment glauques, lors de quelques nuits blanches passées à la belle étoile, lors de voyages précédents, que maintenant, quand c'est possible, je frappe aux portes, si néanmoins je n'ai rien trouvé d'autre auparavant. Quitte à dormir à la belle étoile, mais au fond d'un jardin privé où les chances de me faire découper à la hache sont un peu moindres. En voyage il faut s'attendre à tout. Surtout si l'on est une femme. Etrangère, racisée et lesbienne, trois raisons de plus qui n'arrangent rien à l'affaire.

Après une nuit superbement tranquille, je me remets sur la route, pour cibler cette fois Rijeka. Je m'efforce de bien rouler, d'accumuler des kilomètres, afin d'arriver dans l'après-midi. Après une pause profitable vers le milieu de parcours, entre une conversation par gestes avec un berger et ses beaux moutons, et trois cafés bien serrés éclusés dans une gargote en bordure de chemin, je parviens à l'entrée de la ville radieuse de Rijeka. Un condensé de Mitteleuropa et d'Italie du nord. Un avant-goût évident de Trieste où j'arriverai, si tout va bien, sous huitaine. Mais mes premiers pas à Rijeka, en descendant de ma selle, me donnent avant tout l'impression étrange d'être transportée dans les rues de Montevideo, de Buenos Aires ou de Santiago. L'architecture des bâtiments, des monuments et des églises, y est tellement identique. Même si l'héritage artistique italien est également omniprésent. Je mesure à cet instant pleinement l'importance et la vitalité des flux migratoires à travers les soubresauts de l'histoire. Les gens curieux qui ont parcouru l'Amérique du Sud, notamment le cône sud de ce continent, savent que la diaspora croate, et plus largement italo-balkanique, s'est installée dans ces contrées depuis plus d'un

siècle, en réinventant leur culture, en l'adaptant au nouveau contexte. L'architecture des énormes cités sud-américaines doit beaucoup aux travailleurs croates, mais aussi italiens ou irlandais, japonais ou libanais. Et à d'autres encore. A deux pas du port, il faut déambuler dans les rues et admirer les façades baroques et vénitiennes, comme celle du palais Modelo, voir la devanture du théâtre national, parcourir le marché central et couvert, visiter la cathédrale Saint-Guy, et surtout flâner dans la longue rue piétonne qu'on nomme le Korzo, sans doute le lieu le plus couru, autant par les citadins que par les touristes.

Rivière en amont, et plages en aval, la cité n'est pas avare en eau, même si elle n'est pas vraiment une station thermale. Rijeka signifie « rivière » en langue croate, et en italien comme en hongrois, la ville s'appelle Fiume, qui veut aussi dire « rivière ». Une histoire d'eau. Dès l'antiquité, Celtes, Illyriens puis Romains, s'établissent en ce lieu, et une forteresse a vu le jour dès les premières vagues de peuplement. Suivent les Francs et la ribambelle habituelle de tous les peuples européens qui au fil du temps ont exprimé des envies de bougeotte et surtout de conquêtes. Dès le XVe siècle, les Habsbourg prennent les rênes de la ville, avant que les Hongrois et les Italiens se tirent dans les pattes, pour assurer le relais. La fin de la Première Guerre mondiale annonce la dissolution de l'Autriche-Hongrie et c'est à nouveau l'Italie qui prend l'ascendant. Notamment avec l'écrivain nationaliste italien, Gabriele d'Annunzio, que je vais retrouver sur ma route en Istrie puis à Trieste, qui occupe Fiume-Rijeka de 1919 à 1920, cela même si la cité ne sera réellement annexée à l'Italie fasciste qu'en 1924. En 1945, puis officiellement en 1947, Josip Broz Tito, son nom complet, avale et matérialise l'annexion de Rijeka à la nouvelle Yougoslavie socialiste. Comme dans le cas de Zadar, de nombreux Italiens se voient contraints de fuir, car la répression est féroce. Je m'imprégne de la riche histoire locale mais déjà la nature me manque. Après une belle promenade nonchalante sur le Korzo, où beaucoup viennent pour s'afficher en public, je décide de poursuivre ma route, et d'aller dormir plus loin, une fois entrée, de plain-pied à vélo, dans la région de l'Istrie.

Je longe ce littoral ciselé mais très beau, avec des plages et des criques, quelques montées également. Suivies de descentes particulièrement appréciables avec la chaleur ambiante, en cette fin d'été. La promenade cycliste est magnifique mais je dois avancer pour ne pas tomber en rade la nuit venue. Je pédale donc à vive allure pour atteindre d'abord Opatija, puis Lovran, où je vais jeter mon dévolu pour la nuit. Une nuit chère dans une minuscule chambre de bonne domiciliée dans une sorte d'ancien palace aux murs décrépis. Opatija et Lovran, deux sites balnéaires luxueux, avec de belles villas cossues et des plages grouillantes de retraités allemands. Comme dit, à Lovran, il m'a fallu marchander comme un vendeur de tapis javanais pour obtenir un prix acceptable pour une nuit royale mais sous les toits. Tout est plus cher dans cette région. A mes yeux, c'est un peu l'Allemagne de la Croatie, les routes sont meilleures, les établissements plus propres, tout paraît plus lisse, et c'est franchement plus guindé et blindé. C'est raccord avec mes clichés sur les Allemands. Je sens également, ce fut déjà le cas à Rijeka, la proximité culturelle avec la Slovénie et l'Italie. Le vieux quartier historique du village de Lovran mérite mon détour, car malgré sa touristification abusive, il n'est pas dénué de charme. Il possède entre ses remparts de belles pièces d'architecture typique de l'Istrie. Ce « *Stari Grad* », ainsi qu'on appelle la vieille ville en croate, regorge de beaux édifices, comme la porte Stubica, la tour carrée et notamment l'église Saint-Georges.

Pour un petit village ce patrimoine me paraît assez exceptionnel. Je m'arrête un instant devant un hôtel pour observer un spectacle offert aux clients de l'établissement parmi lesquels je me mêle discrètement. Même si avec ma bouille et mon accoutrement je ne passe absolument pas inaperçue. Mais tout le monde se montre bienveillant à mon égard, il est vrai que les vacanciers sont très occupés à photographier la scène : une chorale traditionnelle avec des vieilles femmes du village qui chantent des airs croates d'autrefois. C'est à la fois très touristique et plutôt émouvant et sympa. Forcément, cela me rappelle automatiquement certaines cérémonies, plutôt bien réalisées, qui se déroulent à l'intention des touristes, à Ubud ou

ailleurs à Bali. Parfois, assez rarement quand même, le tourisme permet d'entretenir, voire de stimuler, un riche héritage culturel – quelquefois menacé de disparition – au lieu de le détruire. Même s'il faut bien avouer que cela se fait en général au prix d'importants changements dans le choix du répertoire ou dans les effets de mises en scène. Toujours est-il que c'est avec joie que j'ai applaudi des deux mains la jolie prestation, à la fois chantée et dansée, livrée par les vieilles dames du cru. Dans la foulée, je mange à un stand, avant de marcher encore un peu. La balade aménagée le long du rivage est également très agréable en début de soirée. Après cette folle journée, je finis sur les rotules, et m'effondre dans mon palace, enfin dans ma garçonnière sous les combles. Un comble, plutôt, pour une lesbienne féministe.

En matinée, je roule en direction de Labin, via le hameau perché de Brseč, dominé par un campanile tout blanc, collé à une église. Ensuite, il me faut contourner toute une baie, avec une rivière intérieure et une immense centrale électrique. J'ai la malchance de me perdre en chemin, mais avec la chance du coup, de profiter d'un superbe panorama sur la baie. Il ne me manque plus qu'à trouver le bon passage pour descendre. Avant de devoir remonter une dizaine de kilomètres plus loin. Encore une belle virée mais une rude journée sur le plan physique. J'arrive à temps à Labin, une sacrée belle petite cité au milieu des remparts, du moins pour ce qui concerne la vieille ville, où je parviens difficilement à dénicher un hébergement convenable. L'hospitalité, en revanche, des villageois, laisse grandement à désirer. Trop de touristes sans doute. Ce n'est pas une raison. Heureusement le village est tout mignon, l'architecture splendide, et la vue sur les alentours tout autant. Je suis notamment subjuguée par les belles façades vénitiennes, de couleur rouge, qu'on trouve au cœur de la vieille ville, avec une jolie église encastrée, et des escaliers à n'en plus finir, de part et d'autre de la place. Un beau spectacle d'aménagement urbain complètement chaotique. J'ai eu la judicieuse idée de laisser mon vélo à l'entrée de la vieille ville de Labin car ici il y a vraiment trop de marches à monter. Trop d'obstacles et de galères pour rien. Avec mon engin, je vais partout, mais il y a

des moments il faut se calmer. Ne pas s'obstiner et se laisser porter par la réalité du terrain et des choses. En un mot : lâcher prise. Encore une leçon de base et de voyage.

Prochaine étape de ma traversée cycliste de l'Istrie : Pula. Certainement la cité la plus célèbre de toute la région. Mais avant cela, j'ai le feeling d'avoir été punie par la providence. Je dois tracer la route, gravir des montagnes, visiter un bled, et surtout essayer de ne pas me perdre en chemin. Mon GPS un peu vieillot ne rectifie pas à tous les coups les mauvais choix d'itinéraires. Justement c'est mon jour J de la galère en montagne. Je grimpe, traverse monts et forêts, et je grimpe encore. Au fur et à mesure de mon avancée kilométrique, la route devient piste, puis chemin et sentier, et au bout plus rien. Ma technologie pas trop avancée m'indique de traverser un bout de forêt au sommet d'une colline. Une fake news topographique dont je deviens la victime consentante.

Toujours partante pour les plans foireux, me voilà paumée en train de pousser mon vélo sur un sentier qui n'est même plus pédestre. Du fil électrique peu engageant barre ma route. Je craque, je peste, je bois, je m'assieds sur un tronc d'arbre. Je rebois de l'eau. J'essaie de comprendre la raison de ma présence en ce lieu : inexplicable. J'ai envie de me baigner à la mer à Bali. Impossible. Je rebrousse donc chemin en contenant ma colère intériorisée. Car je viens de terminer mon stock d'eau et de me faire piquer par un insecte non identifié sur ma cuisse et sur mon avant-bras. Mieux vaut deux fois qu'une. L'adage débile ne parvient pas à me faire esquisser un début de sourire même hypocrite. Je sais qu'une galère ne vient rarement toute seule. Je retrouve ma piste principale. Je décide d'aller dans l'autre direction, option complètement aléatoire, mais qui n'essaie rien n'aura rien. Autre adage dérisoire pas du tout susceptible de me remonter un moral momentanément en berne. Je tombe sur un chemin de terre qui conduit à une clairière, dans laquelle se trouvent stationnées, ou plutôt abandonnées, deux caravanes et trois roulettes, les mêmes qu'on peut admirer au cinéma dans le film *Le temps des gitans*. Sauf que là, moi ce n'est pas du cinéma, sinon du réel, et je suis légèrement inquiète quant à mon futur immédiat. *

L'endroit est sordide, le campement a l'air d'avoir été abandonné en urgence, descente de flics ou règlement de comptes entre clans adverses, on peut à ce genre de moment tout imaginer. Je le fais. Pour l'heure, j'ai surtout envie de décamper de ce camp pas rassurant. Nouveau demi-tour. Il ne faudrait pas que cela devienne une habitude. Mauvaise. En voyage on avance rarement à reculons. En même temps il faut tout tenter.

Je persévere donc dans l'erreur en poursuivant sur un autre chemin de traverse. De travers serait plus conforme à la réalité. Quelques centaines de mètres plus loin et surtout plus haut : une impasse. Là c'est le pompon comme on disait autrefois dans les chaumières. Mais il y a une formidable surprise. De l'endroit où je me trouve, bien surélevé, j'ai une vue splendide sur la vallée en bas et les forêts verdoyantes autour. Le clou du spectacle est une ancienne mine qui émerge de cette vallée. Ce paysage naturel et minier semble hors du temps, il est aussi grandiose qu'étrange. Mes efforts titaniques pour parvenir jusqu'ici sont presque récompensés. Presque car une nouvelle fois je dois repartir en sens inverse. Depuis la Grèce, je n'ai jamais eu autant l'impression de tourner en rond, dans la même journée. Finalement, je redescends pour retrouver le bon itinéraire, et pour quasiment aussitôt remonter, mais sur la montagne d'à côté. Mes nerfs sont à bout mais au moins pour la première fois depuis quelques heures je me dirige enfin dans la bonne direction.

Après avoir contourné la montagne sur laquelle j'ai commis l'erreur de grimper, j'arrive tranquillement au village appelé Barban, un site pittoresque, merveilleusement perdu dans son écrin naturel. Une statue bizarre, mêlant art contemporain et croix celtique, trône au centre du hameau. Juste à côté, se situent les deux principaux centres d'intérêt de ce lieu-dit inédit : l'église baroque Saint-Nicolas du début du XVIII^e siècle, abritant un immense portrait dudit Nicolas peint sur le plafond, le café et sa terrasse en face de l'église où s'agglutine toute la faune de ce que ce bourg compte de créatures humaines, à l'heure de l'apéro, c'est-à-dire de l'aube au crépuscule. A mon tour, je m'y installe, tandis que le tavernier –

préservé en ce lieu de toute perspective de burn-out — m'observe d'un air pantois, avant de me gratifier d'un sourire tellement généreux que je le crois suspicieux. A tort. J'avais en fait, depuis quelques jours, perdu l'habitude que les gens rencontrés sourient sincèrement. C'est toujours bien de lutter contre soi-même. Surtout lorsque c'est pour gagner en belle empathie et perdre en crasse bêtise. Pendant cette pause au café, je me refais le film des dernières heures à vélo, au milieu de nulle part et en même temps au cœur de l'Istrie. Paradoxes de la vie voyageuse vue du haut de ma selle, entre tension et prétention, mais toujours avec amour et en gardant le sens de l'humour. Il me faut repartir. J'ai l'intention de dormir à Pula et de ne plus me tromper de route jusqu'à cette destination.

Je parviens comme prévu au centre de la cité de Pula, pile devant l'immense Arena. En réalité, il s'agit de l'impressionnant amphithéâtre romain, vraisemblablement le mieux préservé au monde. Il est le symbole de la ville et j'avoue qu'il est vraiment d'une grande beauté. D'autant plus, comme j'ai eu le bonheur de le contempler à mon arrivée, lorsque la lumière du soir illumine les pierres de l'amphithéâtre qui se mettent à scintiller, le spectacle devenant plus magique encore avec la montagne rougeâtre et le coucher de soleil qui s'affirment dans le décor. Faire une promenade tout autour de l'amphithéâtre permet d'autres points de vue esthétiques et perspectives urbanistiques.

Après mon extase romaine au crépuscule, je me mets directement à la recherche d'un logement pour la nuit, dans l'espoir de déposer mon unique attirail avant d'aller dîner sur les quais. Je trouve mon bonheur et je pars manger puis explorer la ville en mode nocturne. Avant toute chose, je m'empresse d'aller boire un verre en compagnie de James Joyce au café éponyme. Enfin avec la statue — qui en passant ne restera pas dans les annales de l'art — de l'écrivain, qui a séjourné un peu de temps dans cette ville.

A Pula, les vestiges romains sont légion, notamment la porte d'Hercule, fixée d'ailleurs par le regard d'un Joyce statufié, et le temple d'Auguste, qui date du Ier siècle avant JC, abritant de nos jours un modeste musée. *Stari Grad*, ou la vieille ville, se découvre lentement à pied, pour mieux apprécier la finesse de

l'architecture souvent vénitienne, à l'instar de ces admirables maisonnées à balcon arrondi habilement sculpté ou encore de ces édifices officiels qui hébergent à la fois des institutions et des musées, tous héritiers de la riche culture istrienne. Le lendemain, après un ultime café en ville, je quitte Pula par le bord de mer, que je longe sur des dizaines de kilomètres. Au début il y a un chemin dallé qui fait office de piste cyclable le long de la plage puis du rivage. Mais plus loin, plus de piste, il faut remonter la pente, pour rejoindre la route principale, et le charme est soudain rompu. Retour à la circulation dense et aux klaxons qui stressent d'abord ceux qui les subissent. La pluie en outre s'invite à la partie qui n'a rien de fine.

Au chapitre des dangers les plus grands, que j'ai pu affronter sur les routes balkaniques en tant que cycliste, immédiatement après les terribles tunnels monténégrins, je placerai les camionneurs qui klaxonnent comme des fous dans mon dos. Je relève deux raisons prioritaires qui les conduisent à agir de la sorte : soit parce que les routiers ont vu le cul d'une femme et que ça les chauffe, transformant ainsi ces chauffeurs en potentiels chauffards, soit parce que les routiers sont sympas et veulent simplement dire bonjour. Mais qu'importe la raison, car dans tous les cas le risque d'accident est grand. Trop grand. Combien de fois étais-je à deux doigts de faire un arrêt cardiaque en bordure de route ou de sursauter comme une malade en tentant d'éviter de me vautrer sous les roues d'un camion de 38 tonnes ? Les gars dans leurs cabines doivent prendre conscience de ce danger incroyable. Tout comme les connards, encore moins excusables, qui prennent un malin et malsain plaisir à me frôler, en me dépassant en voiture, ou à klaxonner intentionnellement juste pour m'effrayer. Ce sont là à la fois des fous du volant et des abrutis décervelés. De la testostérone à l'état pur. C'est tout bonnement insupportable. Mais pas au point de m'interdire de voyager comme je veux. La loi du plus fort ne s'applique pas à mon endroit. Ni aujourd'hui, ni demain.

Au moins, en ce moment, je pédale sereinement, sur cette piste cyclable improvisée, qui longe le beau littoral encore adriatique. Ensuite, en levant la tête du côté montagne,

j'aperçois la forteresse vénitienne, plus souvent dénommée le Kastel. Un château donc. Rien de bien extraordinaire si ce n'est la vue panoramique et sublime qu'on découvre à son sommet. Moi, concentrée et arrimée sur mon vélo, je le contemple d'en bas, et cela me suffit amplement. Rien que de voir la montée...

En cette journée de route vélocipédique, le relief se fait moins saillant, le littoral est toujours aussi remarquable. Je pédale en pleine campagne lorsqu'une surprise incroyable m'attend au détour d'un croisement : un énorme cochon entier à la broche est train de cuire à petit feu, à l'extérieur d'un restaurant, de spécialités croates. Encore un drôle d'exemple d'universalisme. Car tomber sur une telle scène en Croatie m'a fait bondir de ma chaise ou plutôt de ma selle. Le cochon à la broche, avec une assiette de piments et de condiments qu'on insère dans le ventre de la bête déjà empalée, c'est une affaire balinaise. En indonésien, cette spécialité typiquement origininaire de mon île divine, s'appelle « *babi guling* », et elle est même devenue au fil des décennies précédentes le plat de référence et par excellence de tous les Balinais. Aujourd'hui, ce « plat » est même réputé être un rituel ou passage obligé pour les touristes organisés, soucieux de découverte culinaire authentique, lors d'un séjour à Bali. Je n'invoque pas du tout une forme d'appropriation culturelle de la part des peuples des Balkans, et en particulier des Croates, amateurs de cochons braisés. Je constate en revanche que dans nombre de pays du monde, le cochon à la broche est un mets à la mode.

En tant que végétarienne de longue date, une rareté encore en Indonésie, je ne passe pas inaperçue dès lors que je refuse de manger des animaux morts. Entre balance ton porc et éloge du viandard, mon cœur ne balance pas longtemps, il opte pour la cause animale et contre la viande rouge. Mais sans dogmatisme excessif qui n'a jamais résolu quoi que ce soit. Tolérance zéro pour l'inhumanité dans tous les cas de figure, tolérance maximum pour les humains respectueux qu'ils soient végétariens ou même carnivores. Tout réside en permanence dans la diversité et dans l'art de la nuance. A ceux qui jurent que dans le cochon tout est bon, je leur souhaite bon appétit, mais je rétorque également aux machistes irrespectueux que cette

juste bienveillance ne m'empêchera jamais de balancer par la queue tous les porcs mal embouchonnés par-dessus ici la mer Adriatique et là l'océan Indien.

Après Pula, je continue mon tour d'Istrie, à petite vitesse. Destination Rovinj, une autre ville côtière d'une richesse patrimoniale unique, que j'atteins sans encombre l'après-midi suivant. Vue de son port, la ville fortifiée, et un peu perchée, est particulièrement photogénique. Ses bâtiments anciens, son alignement de maisons de style italien, et ses allées sur le front de mer, sont également d'une exceptionnelle beauté. Malgré un ciel très chargé, et le vent qui se lève, le paysage urbain et maritime demeure aussi féérique qu'adorable. Eglises baroques, ruelles étroites, statues en fer, linge au balcon, arche de Balbi et hôtel de ville, façades colorées, fenêtres vénitiennes, et même pizzas en tranche au centre-ville, c'est un véritable échantillon d'Italie que Rovinj m'offre au menu de sa visite. Une Italie en miniature et intimiste, une sorte de quartier secret de Venise sans le surtourisme, ce qui n'est pas du tout pour me déplaire. Jadis la cité de Rovinj a prospéré grâce au commerce vénitien. Ce sont les traces de cette époque italienne sur lesquelles je tente d'avancer à petits pas en veillant minutieusement à ne point froisser ni le passé ni le présent de ces lieux.

Cette région est nimbée de mystères et je cherche à comprendre l'âme de l'Istrie. Cela me fait sourire car cette phrase me renvoie à mon neveu balinais qui, lors de notre dernier échange à Singaraja, alors que nous dégustions un excellent jus d'avocat à la table de ma gargote préférée, m'avait fait comprendre qu'il cherchait une femme. Pour vivre avec, évidemment. En Indonésie, cela nous donne « *cari isteri* ». Mondialement, jouer avec la langue n'est pas qu'un formidable jeu érotique, c'est aussi une fantastique acrobatie culturelle, autorisant moult combinaisons. Je délaisse la langue pour la culture, et à Rovinj, celle qu'il ne faut pas rater, c'est la vieille cathédrale Sainte-Euphémie, construite au VIII^e siècle. Elle est remaniée et complétée par un style baroque au milieu du XVIII^e siècle, et se voit pourvue d'un campanile de style vénitien qui s'érige à plus de soixante mètres de haut. Le plus élevé de toute l'Istrie. A son sommet culmine la statue-girouette

de Sainte-Euphémie. Je le précise car ce n'est pas forcément évident de bien la voir tellement c'est haut.

Après Rovinj, je remonte doucement en direction de la Slovénie. De magnifiques paysages m'attendent avant de changer de pays. Cela débute avec le joli bourg de Vrsar, cerné par une verdure chatoyante, dominé par une église perchée en haut du village, des placettes charmantes, bref un arrêt très sympathique, idéal pour me rassasier. Je me pose sur un banc, casse ma croûte, profite de cadre naturel et culturel très apaisant. Relaxant et revigorant. Je prends le temps de photographier ce libertin de Casanova, dont la statue en métal est posée sur un banc de pierre, pas très loin du banc, en bois, sur lequel je me suis installée. Je suis contente de voir que les quelques touristes à l'affût prennent plutôt des clichés de l'auteur italien sulfureux que de l'autrice indonésienne inconnue qui squatte le banc d'à côté. L'anonymat est souvent un gage de liberté.

Mon escale à Vrsar prend fin et je remonte sur mon biclou prête à avaler de nouveaux kilomètres. A la sortie du village, je refais une courte pause pour découvrir le parc Dusan Dzamonja, du nom d'un artiste contemporain dont les pièces en métal, à formes humaines ou non, sont réparties dans un immense parc-musée en plein air. Original certes mais pas du tout extatique. Pour la nuit, j'arrive à Poreč, une autre ville typique d'Istrie, et très attachante à mon goût. Peut-être que je pense cela car le soir, en arrivant exténuée, d'abord je parviens à me dégoter un lit, et ensuite on m'informe qu'un concert de rock a lieu à cent mètres de mon auberge. Le bonheur.

Surtout lorsque le groupe en question reprend *Purple Rain* de Prince, et que le guitariste en pleine forme et transe fait durer le solo encore plus longtemps que le prince de Minneapolis. Je ne pouvais cette nuit-là m'endormir sous de meilleurs auspices. La cité présente un beau panel d'architecture influencée par l'Italie voisine, et par la république de Venise avant tout. Poreč recèle également de beaux vestiges romains, un forum antique avec des stèles sculptées, des églises baroques et une basilique comprenant de gracieuses mosaïques byzantines, richement

ornées et décorées. Une halte qui aura été historique, culturelle et musicale. Un trio et ticket gagnants pour qui veut s'instruire.

Au matin, repartie pour longer la côte, je me dirige lentement vers Novigrad, cité fortifiée et portuaire, fréquentée par des touristes européens, la plupart des retraités. L'Istrie croate s'avère être une destination de choix pour les vacanciers seniors en provenance du nord de l'Europe. Les villes de Poreč et de Novigrad, et *in fine* d'Umag, dernière ville de ma liste en Istrie, que je n'ai fait que traverser, possèdent chacune un ou plusieurs campaniles en leur centre urbain névralgique. Il est évident que plus je me rapproche de la Slovénie, et donc de l'Italie, et plus l'influence architecturale et culturelle de Venise s'impose et devient prédominante.

La frontière slovène n'est plus qu'à une courte distance. Je me prépare à changer de pays et donc à mettre mon passeport à portée de main. Je roule, et je roule encore... et, sans le savoir, je me retrouve en Slovénie, sans même avoir réellement pu noter un quelconque passage à une douane. Magie d'une Europe de Schengen où, parfois, on circule tout à fait librement à l'intérieur des frontières de l'Union. Durant quelques secondes, je fantasme naïvement d'un monde sans frontières, en pensant que cela serait bien beau.

En Slovénie et en Italie, entre Mitteleuropa et Dolce Vita

Une expérience inédite. Il m'est rarement arrivée d'entrer dans un autre pays sans vraiment m'en rendre compte. J'ai l'impression d'être dans la peau d'une clandestine qu'on accueillerait à bras ouverts. Quelque chose qui tiendrait du miracle. C'est une aventure réjouissante qui me redonne du baume au cœur et un brin d'espoir pour imaginer des lendemains plus enchanteurs.

Le rêve retombe rapidement quand, au bord de la mer que je longe nonchalamment, mes premiers Slovènes croisés me fusillent du regard, avec une telle cruelle intensité, que l'idée de faire demi-tour m'a effleuré pendant quelques instants. Je me reprends et continue à rouler tout droit. D'abord, j'ai le droit au libre déplacement et donc au voyage, comme en principe tout autre énergumène sur terre, enfin normalement. Ensuite, je sais pertinemment qu'il ne me faut jamais rester arboutée sur une première impression, lorsque débarque dans un nouvel endroit. Tout va donc pour le mieux du monde et à moi les gentils Slovènes. Les autres peuvent aller se faire voir ailleurs. Mais pas à Bali, merci. Il y a déjà beaucoup trop de monde, et pas nécessairement la crème de l'humanité.

La balade cycliste est agréable le long du littoral. Elle suit ce qu'il est convenu d'appeler la riviera slovène. Des vacanciers musardent sur les pelouses aménagées ou trempent leurs corps échaudés dans une mer d'un bleu profond. Peu de sable sur ces premières plages, mais des rochers et des galets, ce qui ne rebute aucunement les baigneurs. J'ai plus l'impression d'être au bord du lac de Constance pour rester en Europe, ou même au bord du lac Toba en pays batak au nord de Sumatra, pour évoquer l'Indonésie. La mer Adriatique est calme et l'atmosphère champêtre, rien ne laisse penser que cette mer pourrait un jour se déchaîner.

C'est dans ces conditions idéales que ma journée à vélo s'achève à Portorož, une station balnéaire typiquement slovène. Elle est connue pour ses plages, ici le sable fin est au rendez-vous, et dès mon arrivée je contemple des dizaines de rangées

de transats et de parasols, alignés de manière quasi militaire. Je crois apercevoir l'armée nord-coréenne en train de défilé en rangs serrés. Ce n'est pourtant pas un terrain de guerre mais seulement un lieu de villégiature. Je n'oublie cependant pas non plus que le tourisme n'est rien d'autre que la continuation de la guerre par des moyens pacifiques. La chaleur aidant, mon esprit dérouille sans doute un peu, après trop de choses vues et de kilomètres parcourus, au fil de cette dernière semaine à vélo. Avec enfin le sentiment heureux d'être parvenue saine et sauve à bon port.

A proximité de l'alignement des transats qui m'a perturbé, avec l'embrigadement des vacanciers bagués et fichés par leurs hôtels-clubs qui va souvent avec, l'art vient remettre un peu d'humanité dans ce décor balnéaire de caserne. Rien d'original, c'est sûr, mais notamment une jolie femme nue, sculptée à l'aide d'un mélange de métal et de bronze. C'est peut-être ringard mais cette jolie femme, longiligne et à poil, me parle tellement plus que la plage militarisée en face. Sans doute est-ce également le fruit d'une vie monastique de près de deux mois passés sur la route en solitaire, combinée à ma haine farouche de tout ce qui ressemble à une armée ou à des bidasses. De la même façon que je préfère les femmes aux hommes, je préfère aussi le joyeux bordel anarchiste au bordel de campagne militariste. Le fameux mot d'ordre, déclamé en pleine période de sain désordre que fut le trop bref moment de mai 68, « faites l'amour pas la guerre », me convient parfaitement bien.

Dans la soirée, j'apprendrai que cette femme statufiée et couchée nue sur la pierre au bord de la mer est également une sorte de symbole de cette ville, certes balnéaire, mais aussi de jeux et de transit, d'art et de culture. Surtout, en plus d'un festival de cinéma slovène, la cité accueille depuis le début des années soixante, une biennale d'art contemporain, au cours de laquelle des artistes viennent pour créer des œuvres en public, souvent en plein air. Un parc de sculptures, situé dans le hameau voisin de Seča, permet gratuitement aux visiteurs d'en admirer quelques-unes. La femme allongée sur le rocher ne sort donc pas tout à fait de nulle part.

Je déniche une agréable auberge de jeunesse à quelques centaines de mètres du front de mer, un établissement bien tenu par une famille de la région. Je constate qu'en Slovénie, le coût de la vie est plus cher qu'en Croatie, où déjà en Istrie voisine tout était plus cher qu'au centre de la Croatie. Plus on approche de l'Europe dite riche, plus les prix flambent. Je me prépare donc psychologiquement à un désastre financier en Italie, et à pédaler comme une folle sur ses routes, afin d'arriver plus rapidement et de dépenser moins. Le voyage à vélo en mode routarde nécessite une bonne organisation et un sens de l'anticipation, à défaut de quoi on se fait plumer bien avant d'atteindre la double consécration et destination finale.

Je partage mon dortoir avec deux autres femmes, une Danoise et une Espagnole. A nous trois, nous formons un trio culturel original, ce qui engendre de beaux échanges sur nos parcours. Nous parlons du lieu où nous sommes, de cette station où pullulent des restaurants et des discothèques, un grand casino, et du pognon partout. Le tout sous une chappe de béton qui enlaidit malheureusement la ville, il faut bien le reconnaître. L'art dans la rue, ici encouragé, ne peut pas tout sauver.

Ensemble, on s'amuse de la terminologie de la ville et, tout en buvant thé sur thé, on rivalise de jeux de mots à son sujet. Portorož est surnommée par ses nombreux détracteurs « le port aux bétons » tant sa digue sur la riviera slovène est affreusement bétonnée. En italien, elle devient Portorose, littéralement « le port aux roses », c'est nettement plus charmant, mais ne dévoile pas du tout la réalité, crue et triste. Peut-être que le port aux roses cache un pot aux roses, avec son lot de dessous d'affaires sulfureuses.

Dès la fin du XIXe siècle, Portorož avait déjà commencé à attirer les premiers touristes. Ils viennent dans cette station pour bénéficier de traitements pour la peau avec la boue des salines voisines. Dans la foulée, le luxueux hôtel Palace est édifié en 1912. La Slovénie est alors un lieu animé et convoité au cœur de la Mitteleuropa. A partir des années soixante, le village s'agrandit, et s'étant vénalement tourné vers un tourisme de masse incontrôlable, il voit des dizaines d'immeubles et

d'hôtels sortir de terre, avec du béton venu remplacer les roses, donnant à la ville sa physionomie actuelle. Nous clignions toutes de l'œil et croulons de fatigue. Nous avons toutes les trois fait pas mal de route et l'effondrement collectif ne tarde pas à poindre.

Au final, en m'endormant, je retiens que Portorož, gangrénée par l'argent et les jeux, est devenue au fil du temps un lieu de passage, l'une des portes d'entrée du pays, avant de rejoindre Piran, la véritable perle de cette extrémité maritime et occidentale de la Slovénie. Piran, un balcon sur la mer tout au bout de la route. J'y vais de ce pas. Enfin après une bonne nuit réparatrice.

Je décide de m'y rendre à pied, un peu moins d'une dizaine de kilomètres, détours compris, en passant par les hauteurs, histoire de profiter de belles vues sur la mer. Je déboule ainsi, après une courte descente abrupte, à l'entrée de Piran. Par une superbe porte qui prouve immédiatement que je pénètre bien dans une cité fortifiée. Et puis c'est l'apothéose, une immense place bordée de maisons aux façades magnifiquement sculptées et décorées. Je suis aux anges. Mais pas toute seule. Je suis entourée par des centaines de touristes qui, comme moi, semblent adorer cet endroit.

Avec son incroyable architecture médiévale, Piran est à mon sens indiscutablement le plus beau village côtier de Slovénie. Officiellement bilingue, italien et slovène, et bien qu'initialement grecque avant de passer à Rome, la ville n'est pas qu'un formidable balcon sur la mer, c'est aussi un avant-poste italien, culturel et politique, sur l'Adriatique. L'impact hérité de la république de Venise est flagrant dès les premiers pas réalisés à l'intérieur des remparts. Piran a notamment fait fortune en devenant le gigantesque grenier à sel de Venise. Cinq siècles de présence vénitienne ne sont pas inconséquents pour la vie des habitants d'hier comme d'aujourd'hui. D'ailleurs, Pirano, comme l'appellent les Italiens, demeurera une fidèle alliée de la cité des Doges.

Précisément, la place principale où je me trouve, porte le nom de Tartini, violoniste de génie et compositeur célèbre, né ici à la fin du XVIIe siècle. Une statue en bronze de Giuseppe

Tartini, en pleine action avec son violon en main, trône majestueusement au centre la place.

Je ne me lasse pas de faire le tour de cette superbe place, tout comme de marcher plus loin, d'admirer le campanile, la mairie, l'église Saint-Georges, et tout au bout, la descente jusqu'à la mer. Un siècle après le passage durable de Tartini, la cité passe aux mains des Autrichiens, avant de revenir à nouveau à l'Italie, juste après le premier conflit mondial de 1914-18. Elle n'entrera dans le giron d'une Slovénie socialiste et yougoslave qu'en 1954. Depuis, Piran a fait son bout de chemin, en jonglant avec les vicissitudes de l'histoire italo-balkanique. Résolument ouverte sur la mer et sur le monde, en 2010, Piran devient la première commune de toute l'ex-Yougoslavie, à élire un maire noir, Peter Bosman, d'origine ghanéenne. Je le mentionne volontiers car, vu le contexte présent, celui d'une Europe livrée à un racisme décomplexé et hantée par les fantômes du passé, cet événement politique, à l'échelle municipale, apporte une discrète mais réelle touche d'espoir pour l'avenir.

Mon but suivant est d'atteindre l'Italie en fin de journée. Je quitte Piran par la piste au nord qui longe le littoral jusqu'à la frontière italienne. Je repasse obligatoirement par Portorož, et à la lisière de la ville, une incroyable piste cyclable semble patienter afin que je m'y infiltre. Ou plutôt m'y incruste : une piste comme une bouche de métro, sorte de tunnel cylindrique qui relève autant du film d'horreur que de l'art contemporain. Une vague impression aussi de descendre travailler à la mine. Le trip à vélo libère l'imaginaire. Il autorise tous les débordements, tous les enfermements, tous les détours déconseillés, tous les risques routiers. Je traverse ensuite les quais où se situent d'énormes entrepôts où autrefois étaient stockées d'énormes quantités de sel. Cette denrée qui à une époque ancienne fut un gage stratégique pour tout pouvoir.

Le modeste village côtier d'Izola s'annonce au loin tandis que je décide de continuer jusqu'à Koper, une autre cité, où je vais me poser, autant pour découvrir le site que pour manger et me dégourdir les jambes. Ville portuaire relativement grande, Koper est dotée d'une vieille ville médiévale séduisante. Celle-ci

s'étend autour de l'emblématique place Tito, bordée d'édifices de style vénitien comme l'imposant palais prétorien ou la loggia d'influence gothique. La cathédrale de l'Assomption est surmontée d'un campanile, du haut duquel on domine la région du regard. Et on reste décidément à Venise, avec la jolie fontaine blanche Da Ponte, sorte de réplique miniature et artistique du Rialto vénitien.

La ville de Koper est parfois désignée sous son nom italien, Capodistria, et elle doit son appellation slovène aux chèvres. La faute revient aux Romains qui sont fous comme on sait. Au Moyen Age, elle est nommée Insula Capraria, soit l'île aux chèvres, par le souverain Grégoire Ier. Devenue un temps « la pointe de l'Istrie », les Vénitiens lui consacreront finalement leur nom italien actuel de Capodistria, qu'on peut traduire en français par « cap de l'Istrie ». Flâner dans ses ruelles permet de mieux comprendre le poids du passé italien dans la cité. Il faut dire que Trieste n'est qu'à une dizaine de kilomètres de Koper. Et que les frontières n'ont pas toujours été aussi rigides qu'à l'heure actuelle. Je note encore qu'au-delà de son cœur historique, tant prisé par les touristes, Koper accueille aussi l'unique grand port commercial de Slovénie. Autre source d'échanges fructueux.

Un dernier café en Slovénie, un *kopi* à Koper, et me voilà partie pour rejoindre l'Italie. Celle de Pasolini ou de Fellini plutôt que celle de Berlusconi ou de Meloni. Mais j'ai comme l'impression que je me trompe d'époque. Je sais pourtant qu'avant ce ne n'était pas mieux. La route est agréable, je traverse un immense vignoble, avant de contempler la mer au loin. Trieste se laisse désirer mais je m'y plonge avec délectation, même si quelques kilomètres avant mon but, la circulation urbaine s'affole et devient infernale. Je remarque ainsi, après le franchissement d'une nouvelle frontière-passoire intra européenne, que j'entre en Italie comme d'autres entrent en religion. En portant le voile afin de me protéger de la poussière que transporte la modernité de nos mortelles civilisations.

Si mon séjour en Slovénie aura été en définitive assez fugace, il s'est déroulé uniquement le long du littoral, je dois

concéder que mon escapade italienne ne sera guère plus approfondie. Même s'il me faut rejoindre Gênes à partir de Trieste et via Milan. La Dolce Vita, si chère précisément aux Italiens, ne va pas de soi, et elle est même fortement compromise si votre portefeuille n'est pas correctement fourni. Le mien n'est pas vide mais en sursis. Ma traversée de l'Italie se fera donc par alternance : un peu de vélo ici et là, beaucoup de bus avec mon cycle en bagage le reste du temps. Dans l'immédiat, je nage dans le bonheur de découvrir cette cité mythique de la Mitteleuropa. Pour moi, en tant qu'Indonésienne, Trieste représente la quintessence d'une certaine idée de l'Europe, à la fois de celle que je me fais et de celle que j'ai parcourue jusqu'ici en pédalant. J'aurais tellement voulu rencontrer Claudio Magris ou Paolo Rumiz, deux des écrivains majeurs de cette ville-monde, qui m'ont fortement motivé dans la genèse même, de mon odyssée européenne.

Etrangement, la première chose que j'ai vue à Trieste m'a surprise : un tramway à l'ancienne en train de grimper une pente près du centre. J'ai réellement cru un bref instant m'être transposée à Lisbonne, cette autre ville-monde de l'Europe de mes rêves. Capitale de la région du Frioul-Vénétie juliennes, Trieste occupe une bande de terre entre la côte adriatique et la frontière slovène. Les trésors d'architecture déployés dans sa vieille ville témoignent des influences italiennes, austro-hongroises et slovènes. C'est à pied que je vais les découvrir le mieux. Cet héritage se partage entre la zone médiévale et le quartier autrichien néoclassique. Je fais bien attention à ne pas bousculer un autre touriste, en me promenant, car à force de lever le nez en l'air, pour ne pas manquer le détail artistique qui fait la différence, je perds facilement la tête et vacille sur mes jambes. A chaque mètre au cœur de la cité une offrande à l'art est décelable. Flânerie urbaine et déambulation culturelle résument mon programme pour les prochains jours. Je me réjouis de passer en ce lieu une petite semaine à me gaver beaucoup de culture et à me goinfrer un peu moins de pizzas.

Avant d'entreprendre une exploration pédestre plus approfondie, je pars en quête d'une auberge abordable et conviviale pour m'installer au cours de mon séjour. Je roule à

travers la ville, en veillant à ne pas trop regarder les façades décorées et plutôt les feux tricolores. Mon objectif double, si près du but puisque je suis désormais sur le sol italien, est toujours le même : ne pas tomber ni enceinte ni à vélo. Pour le bébé il n'y a aucune chance, pour le biclou il y a toujours un risque de malchance. Tomber c'est sombrer et moi j'ai envie de vivre et de rester debout. La vigilance est de mise à l'égard des mecs trop entreprenants et des automobilistes trop rentre-dedans.

Sur ce constat, qui n'a rien d'un accident, je peux sereinement arpenter tous les coins de la ville. Mais à pied. Je vais lâcher mon vélo quelques jours dans la cour de l'auberge que j'ai dénichée. Une bien jolie adresse. Bar à l'étage, dortoirs corrects, cuisine équipée pour la collectivité, personnel aux petits soins, et surtout un sacré melting-pot et une belle tour de Babel en prime. Tout se passe dans la cuisine : c'est là qu'on refait le monde en se faisant à manger.

L'essentiel de mes soirées se déroule dans cette espace de fusion culinaire et philosophique. De grande confusion souvent aussi. Je vais y croiser des réfugiés et des étudiants syriens, tunisiens, iraniens et allemands, des travailleurs indiens et sénégalais, des étudiantes et employées suédoises, coréennes, anglaises, allemandes et françaises. Très peu de gens issus des Balkans. Pas d'Italiens non plus, à l'exception du personnel, et de certains amis des pensionnaires. J'avoue, dès ma première soirée passée en cuisine, avoir rarement vu autant de gens se chamailler, s'insulter et se congratuler, se séparer et se draguer, dans un espace aussi confiné. Il faut tenir la cadence pour suivre les événements en cuisine. Les fenêtres sont grandes ouvertes et deux petits balcons tout mignons permettent de souffler un peu.

Je sympathise rapidement avec jeune française, jolie comme un cœur, sauf qu'à peine le dos tourné, le temps de cuire mon riz, un des étudiants tunisiens est déjà sur la brèche avec comme mission première de la pécho. Mon riz tout juste servi dans mon assiette, je reviens à l'attaque, auprès de Tina, cette douce française, manifestement très convoitée dans cette cuisine. J'interviens surtout auprès du prétentieux prétendant

qui veut piquer ma place : je lui suggère, sur le ton de la plaisanterie, peut-être serait-il judicieux de demander son avis, à la belle déesse gauloise, non ? Comme trop de mecs sur terre, l'idée ne lui était même pas venue à l'esprit. Qu'elle soit forcément hétéro lui paraissait aussi tomber sous le sens. Egoïsme et machisme ont toujours nourri une longue expérience commune. Ces gars ont des soucis avec la nouvelle ère. Au bout du compte et au troisième café, l'entente cordiale est de nouveau là, tant mieux. La drague se fait plus douce même si tout le monde parle plus fort.

Chaque soir, des débats passionnants, sur tous les sujets, font sortir les uns et autres de leurs zones de confort. Surtout quand on évoque le racisme, le sexism, les relations Nord-Sud, et bien sûr la religion et le féminisme. Sujets brûlants et clivants. Mais ces discussions ont beaucoup enrichi les pensées de tous les participants. Elles ont parfois contribué à débloquer des situations et même à métamorphoser des esprits initialement trop étriqués. C'est beau le voyage quand les uns et autres arrivent encore à se parler. Et à s'écouter parler ensemble.

Voici encore deux anecdotes croustillantes mais qui en disent long sur notre société malade. Le lendemain soir, réfugiées dans la cuisine, deux des étudiantes, une Allemande joviale et la Française qui me plaît, m'expliquent en détail comment elles ont essuyé une dizaine de refus de location d'appartement, alors qu'elles sont inscrites ici à l'université et qu'elles souhaitent s'établir à Trieste pour un an au minimum. L'Allemande raconte qu'on lui a fait comprendre, par téléphone ou lors d'entretiens au café, qu'elle n'était pas la bienvenue en Italie, et qu'elle ferait mieux de poursuivre ses études chez elle ; la Française, prénommée donc Tina, confirme ces propos, en précisant qu'on lui demandait à chaque fois plus de formulaires et de justificatifs, notamment une promesse sur l'honneur et sur papier, qu'elle ne fera jamais le moindre bruit dans sa chambre et évidemment que personne n'aura le droit de la voir dans son logement. Sinon, rajoute-t-elle, avec des sanglots dans la voix, en rapportant les mots de la propriétaire aux accents fascistes, eh bien tu prends tes affaires et tu dégages dans ton pays, l'Italie en a marre d'accueillir toute la planète, il faut que tout cela change,

mais pourquoi viens-tu ici nous emmerder, ce n'est donc pas assez bien chez toi ? Oui, le néo ou postfascisme est bien au pouvoir, et bien installé, ne l'oublions pas.

C'est difficile pour les deux filles, cela me chagrine, car ces deux étudiantes logent actuellement dans cette auberge, à défaut de pouvoir trouver un appartement, une option qui serait moins onéreuse et plus confortable aussi. Tina conclut en me disant que, parfois, elle se demande ce qu'elle est venue faire dans ce pays ? je lui réponds que c'est une question qu'il m'arrive aussi fréquemment à me poser. Même sans vouloir faire des études ici et juste en chevauchant ma bicyclette à travers la ville, le pays, le continent. En tout cas, la postfasciste Meloni, que d'aucuns félicitent pour ses bons résultats imaginaires, n'est pas pour rien dans la dégradation permanente des relations humaines et sociales dans ce pays en perte d'identité. Et de charme hélas aussi.

La seconde anecdote rejoint hélas la conclusion de la première. Une soirée ultérieure, vers une heure du matin, pendant qu'une dizaine de personnes trinquent à la réussite d'un examen important d'un étudiant syrien, voilà que déboule en trombe une femme d'une bonne quarantaine d'années, vraisemblablement l'unique cliente italienne de l'établissement. Très énervée, elle crie à l'assemblée réunie en cuisine qu'elle ne peut pas dormir, et que s'ils ne quittent pas la cuisine et ne se taisent pas dans les cinq prochaines minutes, elle appellera la police, avant d'ajouter, en toute finesse, « l'Italie ce n'est pas un bordel pour les étrangers ». On a tous été un peu sonné.

Le Tunisien présent dit que c'est une vielle facho, c'est déjà la troisième fois qu'elle fait ce coup. L'Allemand, lui, remonté aussi, propose de ne rien changer, on a tout de même le droit de fêter une bonne nouvelle dans la cuisine, qu'elle les appelle les flics, et on leur expliquera la réalité. C'était la parole de l'Allemand. Les étrangers à table, un Iranien, un Syrien, un Sénégalais, un Tunisien, sans compter les filles d'Europe du Nord, ne partagent pas du tout l'avis de l'Allemand. Le Tunisien présent s'adresse à Franz, l'Allemand, et lui dit : mec, si les keufs débarquent dans vingt minutes, toi ils te laisseront libre, nous les réfugiés et autres étrangers non-européens, ils

vont nous embarquer au commissariat, on connaît déjà ce scénario. Nuit au poste et coups potentiels. Je les emmerde autant que toi, la fan de Meloni et les flics, mais qu'est-ce qu'on peut faire. Il arrête là sa juste diatribe. Sans point d'interrogation. Ce n'est même plus une question, juste l'expression d'un désarroi. Cette ambiance en Italie est nauséabonde, mais celle qui s'agit et qui survit au sein de cette cuisine cosmopolite est sincèrement bienveillante. On se raccroche aujourd'hui à ce qu'on peut, les arbres se font rares et les branches sont de plus en fines. Mais il faut continuer à s'accrocher.

Il me faut cependant, du moins en journée, quitter la cuisine et découvrir Trieste. Retrouver du souffle pour regagner de l'énergie. Pour s'accrocher mieux vaut être en bonne forme. Au cours de mon séjour sur place, j'ai marché des heures de long en large dans toute la ville. Cela me changeait du vélo et du pédalage, même si, dans certains quartiers de la ville, les dénivelés attaqués à pied me ramenaient à ceux affrontés avec ma bicyclette, depuis deux mois. Trieste offre un panel extrêmement large de beaux filons culturels à déterrer, à exploiter, à explorer. Je conseille la flânerie comme méthode d'approche la plus appropriée et la plus jouissive. A condition d'éviter les fachos.

Je commence par l'incontournable Piazza Unità d'Italia, en vo l'impact est plus saisissant. Principale place de Trieste, c'est même autour d'elle que la vie urbaine semble s'organiser. Elle a pris le nom actuel, de place de l'unité italienne, en 1918, à la suite du rattachement de Trieste à l'Italie. Elle est cernée par deux beaux quartiers aristocratiques, le Borgo Teresiano et le Borgo Giuseppino. Le premier a été construit par l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche tandis que le second l'a été par l'empereur Joseph II de Habsbourg-Lorraine. La place elle-même, la plus grande en superficie de toute Europe, suit un plan rectangulaire, elle est entourée d'édifices prestigieux, notamment des palais immenses mais somptueux. L'hôtel de ville est lui aussi grandiose, tant par sa taille que par son architecture. L'originalité de la place réside dans le fait qu'elle

s'ouvre sur la mer, et à son extrémité, le quai porte le célèbre nom de Molo Audace.

J'ai été d'ailleurs terriblement choquée, et déçue, de constater, la présence du bateau de croisière géant, amarré juste à une cinquantaine de mètres de la place. Je l'ai ressenti comme un acte indécent, d'une vulgarité sans nom qui n'a rien en commun avec l'élégance de la place et de tout le quartier. On m'a dit, un peu plus tard, assise dans un café, que depuis que ces usines navigantes à touristes n'avaient plus le droit d'accoster à Venise, Trieste a pris le relais. Un accueil, sans doute monnayé et rentable pour les autorités, mais au détriment des habitants et de l'environnement, qu'il soit naturel ou culturel.

Le petit musée d'art oriental, gratuit et original, jouxte la place centrale. Sa visite constitue pour moi l'occasion de m'évader durant une bonne heure en Asie, sculptures indiennes de style Gandhara, porcelaines et tissus chinois, estampes et masques japonais. L'Insulinde est la grande absente mais cela n'a pas d'importance. Ce voyage artistique a été un éphémère retour aux sources. Comme pour mieux me permettre de repartir à ma conquête pacifique de l'Europe, une fois sortie de cette parenthèse muséale et respiration culturelle, dont l'Orient lointain conserve le secret. Je poursuis mon exploration historique. Toujours sur cette énorme Piazza Unità d'Italia, juste devant l'entrée de l'hôtel de ville, se trouve la merveilleuse fontaine dite des quatre continents, réalisée dans les années 1750. Il s'agit d'une œuvre monumentale, très chargée, mais dont la finesse des sculptures est exceptionnelle. Une colonne mémorielle consacrée à l'empereur Charles VI occupe également la place.

Je me promène ensuite dans le quartier voisin, celui de l'impératrice autrichienne, où il est plaisant de longer le canal creusé au XVIII^e siècle. A l'époque, en l'empruntant, les navires pouvaient pénétrer jusqu'au cœur de la cité. En bordure, des palaces admirables, comme le palais-musée Gocevitch et le palais Aedes tout en rouge, le palais Carciotti devenu le siège de la capitainerie du port, et plus original, le café historique Stella Polare, aujourd'hui régulièrement envahi par les touristes. En

parlant de café en terrasse, j'avais laissé James Joyce à Pula, en Istrie croate, certes statufié mais assis à la table d'un café. Et le revoilà qui resurgit à Trieste. Il habitait ce quartier dans lequel je me trouve. Cette fois-ci, il s'est installé sur un pont construit en 1832, appelé Ponterosso, qui enjambe le grand canal, et à cet emplacement je peux voir la sculpture en bronze qui représente l'écrivain, grisé par les Balkans, auteur d'un Ulysse qui aurait peut-être compris la démarche de mon odyssée cycliste à moi. Mais les véritables auteurs de Trieste, messagers et prescripteurs de l'âme de la cité, ce sont pour moi Magris et Rumiz, les deux enfants du pays.

Trieste possède évidemment son lot non négligeable d'édifices religieux. Des églises notables siègent dans tous les coins de la ville, notamment l'église catholique Saint-Antoine-le-Thaumaturge du XIXe siècle aux abords du canal, et l'église serbo-orthodoxe de Saint-Spyridon-le-Thaumaturge, datant de la même période, avec à l'intérieur de jolies toiles et fresques, ses quatre icônes réalisées à Moscou, ses colonnes en marbre blanc et sa façade recouverte de superbes mosaïques. Trieste possède également sa cathédrale, une catholique dédiée à San Giusto, ou Saint-Juste-Martyr en français, perchée sur une petite colline au cœur de cité. Ses premières fondations remontent au Ve siècle. A deux pas, et encore plus ancien, se trouve ou plutôt se cache, les vestiges du beau théâtre romain, assez bien préservé, mais prisonnier de son environnement urbain qui, à terme, paraît le menacer de disparition, voire d'engloutissement dans les entrailles de la ville moderne.

Entre mes diverses visites et longues virées pédestres, j'aime traîner le long du canal, sur le quai face à la mer, ou sur l'une des nombreuses places que compte la ville. Malgré un aspect un peu tentaculaire, et un urbanisme à mon goût un peu trop minéral, Trieste demeure encore une ville très agréable à parcourir. Les zones piétonnes sont légion, les cafés gardent leur aspect authentique même s'ils sont devenus trop touristiques, et l'architecture aussi unique que sublime invite à la contemplation. Dans ces conditions, je n'ai guère envie de me presser. L'idée de prendre son temps s'impose d'elle-même. C'est une ville faite pour musarder.

Certains touristes sont stressés à l'idée de ne pas arriver à cocher toutes les cases des choses à voir absolument. C'est exactement ce que je me refuse de faire. Et puis, il y a des lieux courus où, pour de bonnes ou mauvaises raisons, nombreux sont ceux qui accourent pour s'y rendre au plus vite. Par exemple, le château de Miramare, l'un des monuments les plus connus de la ville. Construit à l'intention de l'archiduc Maximillien en 1856, ce château accueille désormais un musée ainsi que le siège de la réserve maritime de Miramare. Mais avant tout, le château est très photogénique, ce qui suffit pour attirer une foule d'influenceurs et donc de followers, bref des touristes en fait moutonniers.

La grégarité n'est pas une affaire neuve dans l'univers du voyage, mais avec l'explosion des réseaux sociaux, elle est devenue une norme. Celle-ci glorifie le narcissisme érigé au rang de vertu et, au final, elle n'est que le miroir grossissant de notre époque désenchantée où tout est à vendre. Je refuse cette injonction et la résignation n'est pas un terme qui sied à mon caractère. En attendant de bousculer le désordre mondial, pendant que d'aucuns font la queue devant le château de Miramare, je décide de mon côté d'opter pour une visite moins consensuelle : le camp de triste réputation de Risiera di San Sabba. Celui-ci était un camp de concentration et de transit géré par les nazis à destination des opposants politiques et des juifs. Plus de trois milles personnes ont été assassinées entre ses murs, et des milliers de prisonniers y ont transité vers d'autres camps, de la mort, en Allemagne et en Pologne.

L'endroit est sordide, le climat est glacial malgré la canicule qui sévit. Un utile musée retrace le déroulé historique de la tragédie, et il me paraît salutaire pour lutter contre l'oubli. Mais, il ne faut trop rêver non plus, Meloni est au pouvoir à Rome, et les touristes affluent en plus grand nombre au château de Miramar, ou sur les terrasses des glaciers au centre-ville, que dans les allées des cellules de ce sinistre camp de concentration.

Je ne peux pas les blâmer : on ne part pas en camp de vacances pour se retrouver en camp de concentration. Mais j'ajoute qu'il y aura toujours un bon tourisme de mémoire, et plutôt d'histoire, et d'un autre côté un tourisme sombre, noir,

brun, un tourisme tantôt de voyeurisme, tantôt de négationnisme. Il appartient dorénavant à nos contemporains de savoir quelle histoire ils souhaitent retenir. Et laquelle enseigner et transmettre à leurs enfants.

Au cœur des Balkans, comme à Bali ou ailleurs, le tourisme est souvent le miroir des pettesses des humains. De leurs petits arrangements bidons pour de grands bénéfices illicites. Comme en 2022, dans un hôtel de luxe en Albanie, où tandis que les clients dormaient encore des bulldozers sont arrivés, sous leurs chambres, pour détruire les deux piscines puis les bâtiments adjacents du complexe, une banale histoire de vengeance politique et de pots-de-vin non versés. La routine dans cette zone de non-droit que demeurent les Balkans, tout comme dans les autres territoires du chaos, incluant l'archipel indonésien. Sauf qu'en 2025, ce scandale hôtelier refait surface et devient judiciaire. Des clients polonais spoliés de cet hôtel trois ans auparavant n'ont pas lâché l'affaire, ils sont allés au tribunal, et bien déterminés ils exigent des dommages et intérêts. Du coup, cette sombre affaire est déterrée ce qui n'arrange pas du tout les autorités politiques albanaises en quête de respectabilité européenne et de reconnaissance qui tarde à se concrétiser.

Parfois c'est encore nettement pire, et l'industrie du tourisme se transforme en antichambre de l'horreur la plus absolue. Avec la version la plus noire et extrême dudit « *dark tourism* », déjà assez sombre à la base. A partir de l'été 1992, en pleine guerre dans l'ex-Yougoslavie, pendant le long siège sanglant de Sarajevo en Bosnie, des êtres humains, mâles et blancs, aimant la chasse et les armes, vont payer pour flinguer. Pour eux la mort est un jeu, et dire qu'ils possèdent un poïs chiche à la place du cerveau n'aide aucunement à résoudre le problème. Des touristes italiens, fortunés et assoiffés de sang, partent ainsi de Trieste pour rejoindre Belgrade, avec l'aval des autorités serbes, puis les collines surplombant Sarajevo, dans l'unique but de cibler et tuer des civils pour le plaisir. Le tourisme est aussi, il ne faut pas le nier, une option pour les détraqués, les obsédés et les assassins. Surtout quand ils ont de

l'argent. Dans ce cas précis on touche vraiment le fond. Ce ne sont pas ici des mercenaires mais des psychopathes à l'œuvre.

Trois décennies plus tard, le parquet de Milan a rouvert une enquête. Au moins cinq Italiens, que la presse surnomme « les snipers du week-end », comparaissent dans le cadre de ces safaris humains, des crimes inédits et singulièrement morbides. Les services secrets italiens étaient semble-t-il informés de cette macabre affaire dès le début de l'année 1994, mais rien ne filtra, sans doute une version de l'omerta sans implication de la mafia. Je m'interroge, comme citoyenne du monde et femme journaliste, comment est-ce possible que des types quittent leurs amis et leurs familles pour partir le temps d'un week-end afin de dézinguer des gens au hasard ? En payant plusieurs dizaines de milliers d'euros à des crapules sans nom, pour tirer sur des civils désarmés ? L'enquête a par ailleurs démontré que le tarif pour planter une balle dans le corps d'un enfant était plus élevé.

Comme dans le cas de la pédophilie et du tourisme sexuel impliquant des enfants, l'inflation suit le cours de l'abjection. Plus c'est horrible, plus c'est cher, ainsi fonctionne l'ordre du tourisme et du capitalisme qui avancent et œuvrent main dans la main. L'humanité est en péril, ce n'est pas un scoop, on l'observe tous les jours. Mais de là à voir des personnes, de leur plein gré et ayant bonne conscience, payer de grosses sommes pour avoir selon eux le privilège de tuer des êtres humains, je m'inquiète sérieusement de l'avenir de la planète.

Je pense à tout cela, tranquillement assise dans un café à Trieste, justement cette belle ville dont ces salopards sont partis avant d'accomplir leurs crimes odieux. Aux dieux sans doute aussi, mais cela fait belle lurette que les divinités soucieuses du bonheur des humains ont déserté une terre devenue invivable et infréquentable. Pourtant Mars, avec ses guerriers de la Tech, ne m'attire pas, et la Terre possède encore de rares mais belles ressources heureusement inexploitables. Le mieux reste sans doute encore d'atterrir vraiment sur notre terre, de la préserver, de s'y planquer.

En Italie, comme un peu partout sur le continent européen, l'ascenseur social est hors service, et pour son propre

bien le réparateur s'est fait la malle. Chacun pour sa gueule. L'instinct de survie en temps de crise, et bientôt de guerre.

L'heure n'est plus à la finesse. C'est le retour de l'histoire avec une grande hache. Avec madame Meloni, qui se prend pour une Jeanne d'Arc transalpine, c'est tout pour notre dame et rien pour les misérables, sa façon à elle de concevoir l'injustice sociale.

Je quitte ma sympathique auberge, et mes nouveaux amis, garçons et filles, rencontrés dans cette cuisine où nous avons pu collectivement mijoter de savoureuses discussions et nourrir de rafraîchissantes réflexions sur le monde qui va mal, qui ne va pas, qui partout s'écroule et qui parfois se redresse. Mon vélo est toujours là, et je vais rouler... jusqu'à la gare routière. De là je prends un bus, pour moi et pour mon vélo, ce cher biclou, compagnon de route qui m'a si bien servi pendant deux mille kilomètres et pendant deux mois.

Je vais d'abord à Milan. Pendant toute une journée, je circule avec mon vélo autour des lieux les plus emblématiques, et je m'arrête sur quelques sites en particulier, pour les visiter. L'inévitable cathédrale, au style gothique original, le Duomo, le mythique opéra la Scala, le magnifique complexe du château des Sforza, et des flâneries au cœur de la ville toujours à la mode. Puis je reprends un autre bus, toujours avec mon vélo qui dort en soute, à destination de Gênes, le bout de ma route. Je vais y retrouver une amie de longue date. Une Malaisienne au grand cœur qui a trouvé le bonheur dans les bras d'un Sicilien, remonté du fin fond de la botte pour aller vivre à Gênes. D'Athènes à Trieste, puis en mode rapide jusqu'à Gênes, mon périple cycliste m'a ouvert les yeux sur une autre Europe que celle qu'on nous montre à la télévision indonésienne ou qu'on nous décrit sur les bancs de l'université balinaise. Voyager c'est chercher à comprendre autrement.

Je n'ai pas tout compris, c'est certain, mais je sais que je repartirai. Pour d'autres contrées. A Bali, je parlerai à celles et à ceux qui le veulent, d'Athènes et de Gênes, des luttes altermondialistes du passé, mais surtout des combats à mener aujourd'hui et demain, avec l'expérience de la route. Et en retenant et en transmettant sans discontinue les leçons de

l'histoire. Car la fameuse Gen Z, à laquelle je n'appartiens déjà plus, doit muscler ses arguments, pour être encore plus crédible et plus déterminée. Il en va de l'avenir des Indonésiens, des Européens, et de tous les autres.

Pour l'heure, mon amie malaisienne m'a gentiment trouvée un bateau pour me renvoyer en Indonésie. Il part dans deux jours. Ceci n'est pas une expulsion mais un retour volontaire, et temporaire, c'est toujours bien de le souligner. Car je reviendrai, ça aussi c'est sûr. Sur le pont de mon rafiot, je commencerai à rédiger, à ressasser, à compiler. A essayer de rassembler les pièces éparses de ce puzzle qu'est la vie, de retracer mon voyage à vélo, à travers les Balkans, en longeant le fabuleux littoral de la mer Adriatique. Pour aboutir au bout de l'itinéraire à ce récit en roue libre.

Au fait, mon prénom est Ketut. Merci de m'avoir lue.